

THÉOPHILE GAUTIER

VOYAGE
EN ALGÉRIE

*Présentation de
Denise Brahimi*

La Boîte à Documents
Paris, 1997

PRÉSENTATION

DÉDALE EN NOIR ET BLANC

Théophile Gautier voyage en Algérie pendant l'été 1845. L'éditeur Jules Hetzel lui a proposé un arrangement financier qui lui permet de satisfaire un désir d'Orient toujours plus grand. Pour un homme d'amitié comme lui, le séjour de Nerval en Orient, Egypte, Liban, Turquie, pendant une bonne partie de l'année 1843, est une incitation supplémentaire. Gérard et Théo sont liés depuis leurs années de bohème, Impasse du Doyenné, et ils ont gardé des échanges constants. TG peut supposer qu'il rapportera d'Algérie la matière à de nombreuses confrontations. Dès son retour, Hetzel annonce aux lecteurs un ouvrage « où l'Algérie se peindrait comme l'artiste la comprend, comme le voyageur la connaît et telle que l'observateur voudrait la voir »¹.

Or, le livre attendu ne sera pas publié par Hetzel. TG en tirera deux articles importants, « Les Aïssaoua » et « La Danse des Djinns », qu'il donne à la *Revue de Paris* en 1851 et 1852. L'année suivante, il continue dans cette même revue la publication d'autres chapitres rédigés peu après son retour. En 1865, l'éditeur Michel Lévy constitue un ensemble qu'il publie sous le titre *En Afrique*. C'est ce texte qui est généralement considéré aujourd'hui comme le *Voyage pittoresque en Algérie* de TG.

Malgré l'ensemble de circonstances historiques qu'on peut évoquer, et notamment les difficultés causées à TG par la Révolution de 1848, on ne trouve nulle part d'explication bien claire pour le très long retard apporté à cette publication.

Si on cherche à l'expliquer autrement que par des raisons fortuites et anecdotiques, on est amené à supposer que TG ne s'est pas senti en état de répondre à ce qu'on attendait de lui. Non que ce voyage l'ait laissé indifférent ; tout porte à croire au contraire qu'il a été très impressionné et même bouleversé par ce qu'il a vu. Mais ce qui reste de son récit révèle au moins deux sortes d'écart entre le projet et la réalité. De façon trop sommaire, qu'il faudra nuancer, on pourrait dire que l'un est d'ordre politique et l'autre d'ordre esthétique, le second étant sûrement plus important que le premier.

TG est de ceux qui estiment que les artistes n'ont pas à se mêler de politique. Sa préface à *Émaux et Camées* est à cet égard un manifeste non moins provocant que celle des *Jeunes France* vingt ans plus tôt. Visitant l'Algérie quinze ans après la conquête, et en pleine entreprise de colonisation, il ne donne pas directement son avis là-dessus. Mais il sait très bien ce qu'on peut attendre d'un observateur comme lui, pris en charge officiellement dès son arrivée : la moindre des choses est qu'il salue l'œuvre civilisatrice en train de s'accomplir grâce à la présence française dans le pays.

Or TG, loin d'être convaincu, est saisi par le sentiment que cette œuvre va au contraire détruire ce qu'il a cru découvrir d'original et de vraiment oriental en venant en Algérie. C'est une raison suffisante pour qu'il se sente embarrassé, et désireux de surseoir à son compte-rendu.

On ne comprendrait rien à TG si on faisait de sa position une prise de parti politique ou idéologique contre la colonisation. On a d'ailleurs la preuve du contraire puisque lui-même, quelques années plus tard et dans sa détresse financière de l'année 1848, songe à solliciter une concession de terrain dans le Constantinois. En 1845, TG n'a rien contre le projet de colonisation, mais il est désagréablement surpris par ce qu'il découvre sur les lieux.

De ce fait, il reprend avec la confirmation de l'exemple toutes les critiques que lui inspire depuis longtemps ce qu'on appelle la civilisation. On imagine bien son mécontentement : il quitte l'Europe, où il ne cesse de déplorer les laideurs de la vie moderne ; et quand il arrive dans le pays où il rêve de leur échapper, elles sont en train de s'y installer brutalement. Il ne fait d'ailleurs en cela qu'inaugurer la longue chaîne des regrets et des lamentations que les amateurs européens de l'Orient feront entendre au cours du siècle suivant. Loti développera le thème en innombrables variations nostalgiques. Le texte de TG sur l'Algérie est court, mais les trois ou quatre phrases qu'il consacre au problème prennent valeur de thème récurrent, et elles sont dites sur un ton de fermeté définitive. L'occasion lui en est fournie par le moindre objet artisanal : devant l'exemple d'un goût aussi exquis « vous vous demandez involontairement à quoi servent les progrès de la civilisation ». On apprécie plus encore aujourd'hui le sûr instinct qui lui fait choisir l'artisanat comme critère : que peuvent dire devant le désastre de son effondrement les adeptes les plus convaincus de la civilisation ?

TG dans ses critiques n'hésite pas à être plus précis encore et ne laisse aux coupables aucun alibi. Comment justifier « ces démolitions sans but et sans utilité, qui enlèvent à une ville sa physionomie » et qui sont le fait, impardonnable, des militaires ? Dans les domaines où il se donne la parole, on doit dire que TG ne mâche pas ses mots. Devant la destruction de toute la ville basse d'Alger où l'on dessine des artères du style « Rue de Rivoli », il est sans concession. La seule chose qu'il puisse faire est de ne pas publier son avis là-dessus.

TG est un homme qui ne complique pas ce qui est clair. Cependant on a tort d'en conclure qu'il répugne aux obscurités, ou à l'obscurité. Il la constate là où elle est et c'est une autre de ses découvertes, imprévue, à Alger.

Parti pour s'extasier sur une Algérie pittoresque et colorée, et pour la décrire comme telle aux lecteurs, TG

s'aperçoit dès son arrivée qu'elle n'est pas ainsi, et qu'on ne peut en tirer des effets exotiques superficiels.

Ce n'est pas une Algérie en couleurs que TG représente, mais plutôt une Algérie en noir et blanc, par un choix évidemment volontaire, comme peut l'être celui de certains photographes aujourd'hui. Ce n'est pas non plus une Algérie dont on peut parler facilement, dans un rapport d'extériorité maintenue. Mais plutôt un pays pour lequel un séjour de trois mois est à la fois trop ou trop peu, trop pour s'en tenir à des notes purement descriptives, trop peu pour aller au bout des mouvements intérieurs provoqués par la rencontre. TG pressent qu'il a touché par là à certaines des préoccupations essentielles de sa vie. Mais ce serait beaucoup que de prétendre les faire émerger totalement au fil de ce qui reste un court récit. En dépit de ressemblances très explicables, il voit bien que ce *Voyage* n'est pas dans la continuité de celui qu'il a fait en Espagne pendant six mois, en 1840. Et il est assez sagace pour ne pas rabattre ses découvertes actuelles sur les précédentes. D'ailleurs, il préfère sans doute garder intactes ses impressions du voyage espagnol, marqué par l'enthousiasme, la gaieté et l'euphorie de ce qui fut sa première grande expédition hors de France.

Il a mûri pendant les cinq ans qui se sont écoulés depuis lors, à travers une histoire d'amour complexe, qui lui laisse un attachement jusqu'à la mort pour la danseuse Carlotta Grisi, dont il a cependant pris pour compagne la sœur Ernesta. Est-ce la raison pour laquelle l'image de deux charmantes danseuses, Ayscha et sa sœur, donne une grâce particulière à l'un des récits qui composent le *Voyage pittoresque*, « la Danse des Djinns » ? Quoi qu'il en soit, le ton général du voyage en Algérie est un ton sérieux, parfois ému, sensiblement différent du badinage humoristique qui caractérisait le *Voyage en Espagne*.

Car ce pays n'est pas un pays d'extériorité, de surface. C'est au contraire un pays qui ne se livre pas, où l'Européen cherche difficilement ses repères, dans les ténèbres. Telle est sans doute la signification symbolique d'un fait frappant, et paradoxal : toutes les grandes descriptions

incluses dans le récit sont des scènes de nuit, entièrement en noir et blanc, à peine éclairées de quelques lueurs. A commencer par la première découverte d'Alger, le soir même de son arrivée. Quelles que soient la vraisemblance ou la vérité du fait, il est évident que TG pouvait raconter les choses dans un autre ordre, et qu'il a choisi justement ce début-là. Le lecteur a donc la surprise de se retrouver très vite lui aussi, et « sans guide » ou presque, dans le dédale inextricable des ruelles, aidé par de « rares lanternes (qui) tremblotaient de loin » frôlé par « de longs fantômes blancs (qui) filaient silencieux », ou apercevant à l'inverse des figures noires qui le regardent avec des yeux blancs.

On reconnaîtra qu'il y a là un parti-pris de présentation, d'autant plus que tout l'épisode remarquable des Aïssaoua se passe aussi de nuit, sous le « plafond noir » d'un ciel « tout dentelé par des files de spectres blanchâtres posés ainsi que des oiseaux de nuit sur le rebord du toit ». Et pour finir, la *Danse des Djinns* se passe encore « à la lueur tremblante des veilleuses, sur le fond noir du ciel » ; après quoi, comme couronnement de cet épisode et du récit tout entier, le narrateur se perd dans les ténèbres d'un dédale, jusqu'à l'arrivée providentielle des deux charmantes danseuses. C'est une Algérie de nuit que nous raconte TG, confirmant ses références à Rembrandt et à Goya. Et la situation dans laquelle il se décrit lui-même avec prédilection est le tâtonnement, ce qui est bien loin du triomphalisme, chez ce représentant d'un pays conquérant en train de s'installer et de se donner tous les droits.

A dire vrai, on se rend bien compte à le lire qu'il n'avait pas imaginé les choses ainsi. Il s'est lancé dans le voyage d'Alger persuadé d'y trouver l'Orient, globalement, comme une présence massive et évidente. Or il reconnaît en effet bon nombre de ce qu'il appelle les traits orientaux, mais disséminés et comme coupés de la réalité qui leur donnait sens. Lorsqu'il invoque l'un de ces traits caractéristiques, c'est presque toujours un détail ponctuel

et isolé, tel que la présence d'un palmier, ce « monogramme et signature de l'Orient », ou la dégustation d'un « excellent café trouble, secret des Orientaux ». Il reconnaît aussi, dans l'entrebâillement d'un voile, l'œil oriental dont la douceur a souvent été vantée, notamment par Lamartine, dans son *Voyage en Orient*.

Mais on dirait que ces quelques aspects connus sont comme les références à Decamps et à Marilhat, destinés à le rassurer. En revanche son impression dominante est d'avancer en terrain nu, pour une découverte à laquelle rien ne l'a préparé. Et il est bien vrai que culturellement, le terrain n'est pas balisé. Pour sa démarche de voyageur littéraire dans ce pays, TG n'a pas de modèle, et on le sent conscient de la responsabilité que lui donne ce travail de pionnier. Il l'assume si bien qu'on peut en effet lui reconnaître des successeurs, et au premier chef Fromentin, dans la décennie suivante, ou même Flaubert, dont le *Voyage en Orient* se situe cinq ans plus tard. Mais lui s'avance à la découverte d'un pays sur lequel les écrivains ses amis n'ont rien pu lui dire. Il n'a pour arme littéraire et réflexive que les premiers textes écrits par Nerval sur son voyage en Orient de l'année 1843.

L'idée qu'il exprime souvent, d'une confrontation avec l'inconnu, montre qu'il est conscient des limites de sa fameuse formule : être un homme pour qui le monde extérieur existe. Car il ne suffit pas de regarder, et de voir, il faut encore savoir avec quels yeux on voit. L'Algérie lui fait comprendre d'emblée qu'il voit « avec des yeux européens », formule qui revient plusieurs fois sous sa plume et qui révèle la singularité de son expérience algérienne. Ce pays oblige à un contact abrupt, « en dehors de nos habitudes ». Il soumet l'individu européen à l'épreuve du réalisme, c'est-à-dire qu'il lui fait voir ce qu'il a perdu l'habitude de voir, par routine, hypocrisie ou pratique partagée de la dissimulation.

Ce que les lecteurs de « voyages 'pittoresques » attendent sous ce nom est une abondance de couleur locale, et TG lui-même n'a aucune honte d'en être avide. Cependant, il semble qu'il ait été débordé par une sorte d'excès

en la matière et par l'impossibilité de localiser les impressions de cette sorte. Il lui a fallu venir en Algérie pour comprendre une vérité pourtant simple : ce qui est couleur locale pour un œil européen n'est que la réalité ordinaire, naturelle et banale pour les gens du pays. La conséquence en est qu'il ne peut s'arrêter à des impressions superficielles, et que tout devient très vite beaucoup plus troublant. Même le spectacle de la rue, dès qu'il débarque dans Alger, à cinq heures du soir, sur la Place du Gouvernement. Il s'imagine qu'il est à l'Opéra et croit sans cesse en retrouver les décors, les costumes, ou la figuration : « Rencontrer dans la réalité ce qui jusqu'alors n'a été pour vous que costume d'Opéra et dessin d'album, est une des plus vives impressions que l'on puisse éprouver en voyage. » Mais c'est comme il le dit « un Opéra en plein air », formule paradoxale à cette époque et qui représente pour lui un bouleversement esthétique comparable à ce qu'a pu être *Le Déjeuner sur l'herbe* de Manet pour un public habitué aux nus d'atelier.

L'orientalisme en peinture, TG le connaissait et l'appréciait avant le voyage, à travers Delacroix, Decamps et Marilhat. Pourtant, il lui fallut venir en Algérie pour comprendre que ces artistes n'ont pas imaginé un décor, mais peint la réalité. On trouvera dans le *Voyage pittoresque* toute une série de remarques qui vont en ce sens. Ce qui est devenu art pour les civilisés a été ou est encore en certains lieux la pure nature. D'où le sentiment très extraordinaire de rencontrer dans la rue « des statues qui se promènent sans socle » ; sentiment plus propre à toucher TG que tout autre, lui qui révèle dès ses premiers écrits une fascination pour le passage du vivant au mort, de la statue à l'être animé, de la momie à la femme qu'elle fut et qu'elle redevient.

Le fantastique de ces apparitions, le trouble et l'émotion qu'elles provoquent en lui, expliquent pourquoi ses références picturales se déplacent souvent du champ de l'orientalisme vers l'univers d'artistes d'un autre ordre, essentiellement Goya et Rembrandt. Il s'agit pour lui de

suggérer, en invoquant ces maîtres puissants, des visions qui dépassent le réel connu et qui ouvrent la voie du surnaturel, celui que nous entrevoyons parfois dans les rêves terribles de nos nuits « comme dans ces bizarres et fantastiques eaux-fortes de Rembrandt où la réalité prend les formes du cauchemar » ou celui qu'on trouve dans les *Caprices* de Goya, dont l'évocation par TG est comparable à celle qu'en donnera Baudelaire dans *Les Phares*. C'est dire la force de ces images, qui expriment les grandes émotions du voyage. Mais il faut souligner encore qu'au total, il n'y a pas dans ce récit autant de pittoresque, au sens précis du mot, c'est-à-dire autant de références à l'art du peintre qu'on s'y serait d'abord attendu. L'auteur semble sollicité davantage par d'autres arts, la musique, la danse, ou désireux de trouver un dépassement de l'art par d'autres expressions, comme dans le chapitre consacré aux Aïssaoua. Peut-être a-t-il voulu respecter les mœurs du pays, car il connaît ce qu'il appelle « ces scrupules religieux, particuliers aux orientaux, qui voient des idoles dans toute image ». Plus sûrement encore, il a senti que le pittoresque serait une déviation par rapport à ce que l'expérience algérienne lui apportait d'essentiel. En Algérie, TG comprend qu'il est un peu vain de s'en tenir à une certaine idée de l'Orient et qu'il vaut mieux se fier à ses propres impressions, jusqu'au trouble inclusivement.

La musique l'intéresse, de plus c'est une rubrique traditionnelle dans les récits de voyage, et la *Description de l'Egypte* a tenté d'analyser celle des Egyptiens. Contre la musique des Orientaux, il n'ignore rien de ce qu'on a pu dire : mais il ne le rappelle que pour introduire ses réactions personnelles, qui sont très différentes. Ce n'est certes pas le modèle rossinien, comme il le dit plaisamment, mais c'est une musique qui n'en mérite pas moins d'admiration et d'enthousiasme. « Sussurements de la solitude » ou « chanson de nourrice qui berçait le monde enfant », voilà de très belles définitions, semblables à ce que George Sand vient de dire de la musique populaire dans *Consuelo* (1842-1843) avant de redire dans *Les*

Maîtres Sonneurs (1853). TG sait entendre, et il respecte l'originalité, ici comme ailleurs. La catégorie « Orient » existe, il l'utilise, mais comme l'incitation à une recherche plutôt que comme un prétexte à déverser des idées reçues et des clichés. Il explore à travers elle ce que nous appellerions les marques de la différence.

Autre domaine encore où son comparatisme très ouvert l'amène à des éloges inattendus : celui de la danse orientale. Depuis des siècles, elle suscite chez les voyageurs des « mouvements divers », officiellement de réprobation. Or ce connaisseur éminent de la danse européenne, auteur en 1841 du livret de *Giselle* et en 1843 de *La Péri*, cet admirateur éperdu d'une danseuse étoile qui brille sur les scènes européennes, ce même TG donc, venu en Algérie, n'a pas un sarcasme ni une plaisanterie à propos de la danse orientale, mais témoigne au contraire à son égard du plus vif intérêt. Lui qu'on a longtemps considéré comme un écrivain superficiel montre dans ce récit une remarquable aptitude à percevoir la ressemblance profonde sous la différence apparente, et c'est en cela qu'il est vraiment un voyageur, non un touriste. Que nous dit-il en effet sur l'opposition entre les chorégraphies d'Orient et d'Occident ? Que la « lascivité » ou l'« indécence » ne s'y expriment pas par les mêmes gestes, ici c'est la jambe levée au plus haut, là c'est la tête renversée et la torsion des reins ; mais, qu'au fond des choses, il s'agit toujours de ce « mystérieux drame de la volupté dont toute danse est le symbole ». Les formes d'expression typiquement orientales ont perturbé et choqué des sensibilités moins éduquées que la sienne ; lui s'en trouve au contraire stimulé et mis en éveil. Pour préciser ce qui est propre aux manifestations orientales selon TG, on peut repartir de l'opposition qu'il faisait dans *Fortunio* entre civilisation et barbarie. La barbarie y était définie par lui comme l'ignorance de la feinte, du refoulement, de l'occultation.²

L'Algérie lui apporte la preuve que l'Orient est en effet le lieu où l'on peut voir ce que l'Occident nous cache avec soin. L'étonnant, pour TG, n'est sans doute pas que ces

secrets aient rapport au corps, au sexe, à l'animalité ; mais c'est le désarroi et l'impréparation où nous sommes face à ces manifestations de ce qui est, pour nous, le refoulé.

Si la danse est le symbole du « mystérieux drame de la volupté », on ne peut nier que la danseuse moresque, lorsqu'elle ondule et balance les hanches, « la narine frémissante, la bouche entr'ouverte, le sein oppressé » etc., ne remplisse parfaitement le rôle qu'on attend d'elle, et que l'assemblée apprécie pleinement.

La danse des Djinns, qu'il voit à Constantine, est plus impressionnante encore, et permet à TG de préciser ce qui compose pour lui « le fond de la danse en Orient ». Car la transe qui s'empare des danseuses et les fait se tordre éperdument, leur « ballet épileptique » et leurs « spasmes chorégraphiques » ne sont pas seulement les manifestations du désir sexuel et de l'orgasme. Il y perçoit autre chose, « un caractère mystérieux, fatidique et sacré » qui n'est d'ailleurs pas en contradiction avec la transe sexuelle, mais la dépasse, ou l'utilise, ou la mène à d'autres fins.

Le trait typique de l'Orient ainsi envisagé se situe dans une certaine conception des rapports entre l'âme et le corps. Les Occidentaux associent la religion à l'âme, l'Orient l'inscrit dans le corps. Loin de se gagner contre lui, la spiritualité orientale se vit en lui, et se mesure à ses effets physiquement perceptibles. C'est par l'excès de ce déchaînement animal que le sacré se dit ; loin de la considérer comme dangereuse, il faut donc provoquer cette perte du contrôle de soi ou plus simplement, cette perte de soi.

TG à cette époque a déjà fait l'expérience du hachich ; aussi l'idée de se perdre et de s'oublier soi-même ne lui est-elle pas étrangère ; elle fait partie des pratiques qui exercent sur lui une fascination, même s'il ne peut ni ne veut y accéder qu'exceptionnellement.³

Cependant, le déchaînement provoqué par le hachich est celui de l'imaginaire, il n'est pas celui du corps. L'histoire du Vieux de la montagne est évidemment un

peu effrayante, mais à Paris, les membres du Club de Hachichins qu'à fréquenté TG ne vont pas au-delà de quelques extravagances gentiment comiques, dont il n'y pas lieu de s'effrayer. En Algérie c'est très différent. TG y découvre qu'en échappant au contrôle du moi, les hommes prennent le risque d'une effrayante monstruosité.

Il raconte cette découverte dans un remarquable récit intitulé : *Les Aïssaoua*. Ces fanatiques appartiennent à une confrérie dont le fondateur fut un certain Sidi-Mhammet-ben-Aïssa. Pour honorer ce saint, qui exigea de ses disciples un dévouement absolu, allant jusqu'à la consommation de bêtes immondes, les membres de la secte continuent à s'infliger d'horribles sévices, tels que coups de couteau, absorption de verre pilé, de scorpions vivants et autres bêtes venimeuses. Ce qui n'est évidemment possible que dans un état de transe, qui les met hors d'eux-mêmes et hors des limites humaines.

Le rapport d'analogie entre toutes les trances — même orgasme dans la possession que dans la danse — est confirmé par ce qui est dit dans la *Danse des Djinns* sur la nécessité d'échapper au registre humain. Ce sont alors les sorcières musiciennes qui assurent ce dépassement, ou cette régression : « Les vieilles frappèrent leurs tarboukas avec un redoublement de fureur et donnèrent à leur chant monotone une accentuation gutturale et stridente, d'un effet étrange et ne ressemblant presque plus à la voix humaine ».

On voit par là que le programme envisagé par TG au début de son voyage n'est pas resté lettre morte. « A deux journées de la France », il a trouvé l'absolue différence, et l'a constatée *de visu*. Quelle différence en effet saurait être plus grande que celle qui met en cause notre définition (le plus souvent implicite) de l'humain ? On peut même considérer que le voyage en Algérie l'a conduit au-delà de ce qui était alors concevable.

Son attirance pour les manifestations arabo-africaines du corps pressent en elles bien autre chose que ce qu'on pouvait en dire à son époque. Peut-être même faut-il

attendre les analyses de G. Bataille sur l'érotisme pour trouver le prolongement analytique de ce qui est suggéré dans cette fameuse scène des Aïssaoua, dont il parlera encore comme d'un « sabbat nocturne » en 1867⁴.

Voilà pourquoi le mot Orient est si précieux pour TG. Ne sait-il pas depuis longtemps déjà que *son* Orient, tel qu'il le définit, est justement le lieu qui oblige à voir ce que le monde policé cache avec soin. L'Algérie le confronte à des expériences auxquelles rien ne l'a préparé. Elle lui révèle donc le besoin d'un mot qui fasse place à des possibles irréalisables autrement.

Et l'on comprend plus largement à travers cet exemple que l'Orient a été la nécessité d'un monde qui n'avait pas encore découvert l'existence de son inconscient ; c'était sa manière de localiser ce qui n'avait officiellement aucune place. On peut aller jusqu'à penser qu'historiquement, l'exploration progressive de l'inconscient par le freudisme est venue assurer le relais d'un Orient rebattu, dont les secrets étaient désormais galvaudés.

La force de TG, partant pour l'Algérie, est d'avoir senti que la « mystérieuse Afrique » était notre « continent noir »⁵. L'intérêt de son récit est d'en avoir exploré quelques aspects, sans prétendre les épuiser.

DENISE BRAHIMI

Notes

1. Prospectus reproduit dans l'édition du *Voyage pittoresque en Algérie* parue chez Droz, Genève-Paris, 1973, p. 70.
2. Voir *Fortunio et autres nouvelles*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1977, Coll. « Romantiques ».
3. Voir *L'Orient*, Paris, Charpentier 1893, t. 2, pp. 47-56 : « *Le ha-chich* ».
4. *Le Moniteur Universel* du 27 juillet 1867.
5. Voir Awa Thiam : *Continents noirs*, Paris, Tierce, 1987.

PREMIÈRE PARTIE

VOYAGE PITTORESQUE
EN ALGÉRIE

Texte de 1865

I

DE PARIS À MARSEILLE

Le mois de juin venait de finir, et l'été, sourd aux appels des pantalons de nankin et des paletots de coutil, ne se décidait pas à faire son entrée. Las de l'attendre, nous résolûmes d'aller au-devant de lui ; car nous commençons à ressentir les atteintes d'une maladie bizarre à laquelle nous sommes sujet, et que nous appellerons la *maladie du bleu*. Aucune nosographie n'en fait mention à notre connaissance. Elle se développe chez nous, après une saison pluvieuse, sous l'influence d'une atmosphère grise et attristée de brouillard ; nous tombons d'abord dans un dégoût de toutes choses, dans un marasme profond. Nos amis nous deviennent insupportables, les plus douces relations nous sont à charge, aucun livre ne nous amuse, nul spectacle ne nous distrait ; nous avons la nostalgie de l'azur : dans nos rêves, il nous semble être bercé par des vagues de saphir sous un ciel de turquoise. Nous sommes en proie à des hallucinations de cobalt, d'outremer et d'indigo ; et, comme dans la strophe de Byron, nous voyons s'élever, du bleu foncé de la mer vers le bleu foncé du ciel, des dentelures de villes éblouissantes de blancheur.

Tous ceux qui ont eu le bonheur, ou, si vous l'aimez mieux, le malheur d'aller en Espagne ou en Italie, à Cadix

ou à Naples, nous comprendront sans peine ; on se sent exilé dans sa propre patrie ; et le seul remède au mal, c'est de partir du côté où vole l'hirondelle. Aussi, le 3 juillet, nous sentant mourir de mélancolie à l'aspect de ces nuages qu'aucun rayon de soleil ne vient jamais percer, nous grimpâmes dans la diligence de Châlon-sur-Saône en compagnie de notre excellent camarade Noël Parfait.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir découvert Châlon-sur-Saône, et la route par laquelle on y va n'a rien de fort curieux.

Qu'il vous suffise donc de savoir qu'au moment où la voiture nous déposa, le long du quai, près d'un pont orné de pyramides de pierre dont les pointes se découpaient sur la pâleur du matin comme les pieds d'une table renversée, la cheminée du bateau à vapeur qui devait nous conduire à Lyon crachait déjà des flots de fumée noire et blanche.

Il était cinq heures environ, et le jour venait de se lever, lorsque les palettes des roues commencèrent à battre les eaux de la Saône.

La Saône est une rivière endormie, d'une teinte jaunâtre, au cours huileux, qui ne semble pas pressée d'arriver ; — elle a raison, car ses rives sont charmantes. Ce sont d'abord des berges où descendent boire des troupeaux, où nagent dans l'herbe des vaches tachetées qui lèvent leur mufle au passage du bateau, et d'un air rêveur le regardent fuir. Puis les terrains se relèvent, les bords se coupent en escarpements plus abrupts ; de jolies collines, des coteaux *modérés*, pour employer le style de Sainte-Beuve, ondulent gracieusement à l'horizon.

Tournus, que signale son église à tours jumelles, est dépassé.

Voici Mâcon la vineuse avec ses maisons à terrasses, ses toits de tuiles à l'italienne que dore un rayon attiédi déjà, ses chariots traînés par des bœufs, ses paysannes au costume pittoresque, au coquet petit chapeau de dentelles noires. — Le souffle lointain du Midi arrive jusqu'à Mâcon ; les tons gris du Nord, les formes sévères et revêches des contrées où la pluie est fréquente font place à des

nuances égayées, à des contours plus adoucis. Le ciel est d'un gris plus azuré.

Trévoux, que nous nous attendions à voir paraître sous la forme d'un dictionnaire, est une ville d'un aspect original et charmant, bâtie en amphithéâtre, et qui baigne ses pieds dans la Saône. Sa silhouette est dentelée de trois tours en ruine : l'une ronde, l'autre carrée, la troisième octogone.

Encore quelques instants, et nous sommes à Lyon. — Voici l'île Barbe, posée au fil de l'eau comme une corbeille de fleurs et de feuillages. L'entrée de Lyon par Vaise est riante, pittoresque, et ne fait guère pressentir la tristesse et la monotonie de l'intérieur ; les hauteurs de Fourvières couronnent heureusement la ville de ce côté.

Notre séjour à Lyon ne fut pas de longue durée ; ce centre d'activité manufacturière ne pouvait pas avoir grand intérêt pour nous, et une course de quelques heures sur son affreux pavé en cailloutis satisfait pleinement notre curiosité.

Le lendemain, à trois heures du matin, nous nous embarquâmes pour Avignon sur le bateau à vapeur *l'Aigle*, encombré de marchandises et de ballots destinés à la foire de Beaucaire. Les voyageurs, à cette époque de l'année, ne sont considérés que comme l'accessoire très vague des paquets : ils se placent où ils peuvent ; mais tout est sacrifié à la commodité des *colis*. On regrette presque en cette occasion de n'être pas une caisse.

Le Rhône est un tout autre gaillard que sa commère la Saône, dont les eaux troubles se distinguent encore longtemps dans la limpidité du courant. Ce n'est plus cette tranquillité stagnante ; aussi, les rives filent avec la rapidité de la flèche, villes et châteaux s'envolent à droite et à gauche, vous laissant à peine le temps de les entrevoir.

Vienne, la patrie de Ponsard, l'auteur de la *Lucrèce*, est déjà bien loin avec son église gothique enveloppée d'un tourbillon d'hirondelles, et son vieux pont dont quelques arches sont romaines. C'est près de Vienne que, s'il faut en croire la légende, se trouve le tombeau de Ponce Pilate.

Le lit du Rhône est plus profondément creusé que celui

de la Saône ; la tranchée qu'il s'ouvre vers la mer sépare en deux de hautes collines d'abord, des montagnes ensuite. — Sur ces pentes, chauffées par le soleil méridional, mûrissent le vin de Côte-Rôtie et celui de l'Ermitage. Le mont Pilat se présente et disparaît. — Tournon et son château en ruine restent bientôt en arrière. Déjà le mont Ventoux dessine sa croupe à l'horizon lointain. L'Isère verse ses eaux d'un gris sale dans le Rhône, dont la rapidité s'accroît en raison des affluents qu'il absorbe. — Cette ville, c'est Valence ; ces murailles effondrées perchées sur le haut d'un roc inaccessible, ce burg qui ne serait pas déplacé sur les rives du Rhin, c'est le château de Crussol.

Le Rhône est une espèce de Rhin français ; ce que les guerres et les années ont émietté de châteaux et de forteresses dans cette onde qui ne s'arrête jamais est vraiment prodigieux ; à chaque instant, une tourelle ébréchée, un pan de rempart démantelé s'ébauche dans un rayon de lumière ; un reste d'enceinte gravit en zigzags désordonnés les flancs d'un tertre abrupt ; une poterne s'ouvre en ogive sur le cours du fleuve ; les villes mêmes, à part quelques rares taches de maisons blanches, ont conservé l'aspect qu'elles devaient avoir au moyen âge ; et l'illusion serait complète si une foule d'affreux ponts suspendus, que le tuyau du bateau à vapeur est obligé de saluer, ne venaient la déranger.

Il est difficile de rien voir de plus beau que cette descente du Rhône : de grandes roches mêlent çà et là leur âpreté d'arêtes à la douceur harmonieuse des contours : tantôt elles bossellent la crête des collines, tantôt elles s'avancent jusque dans le courant même, qu'ils semblent vouloir barrer.

Le mont Ventoux, dont la taille grandit sensiblement, mord le bas du ciel de ses deux dents bien distinctes. Les montagnes s'escarpent et atteignent par endroits quinze cents et deux mille pieds. Les trois roches de lave qui surmontent Roquemaure ont des attitudes pyramidales et singulières. Son château est d'un aspect féodal à réjouir un poète romantique, si les poètes romantiques étaient capables de se réjouir.

Montélimart, Viviers, Pierre-Latte, Saint-Andéol se succèdent avec une éblouissante rapidité ; les donjons, les castels, plus ou moins endommagés par l'injure du temps ou des hommes, se montrent plus fréquemment que jamais des deux côtés du fleuve ; le château de Soubise, entre autres, est encore très beau, et ses robustes murailles ne sont écornées et frustes que juste ce qu'il faut pour être vénérables.

Le pont Saint-Esprit, dont le passage était regardé autrefois comme difficile et dangereux, a perdu, grâce au bateau à vapeur, beaucoup de son prestige d'effroi. On prend cependant encore un pilote avant d'y arriver, et les gens nerveux ne peuvent guère se défendre d'une espèce de frisson en voyant la proue dirigée sur la pile. Le Rhône, à cet endroit, galope de toute la vitesse de ses jambes, et la voûte s'envole sur votre tête comme une ombre noire. — Le pont Saint-Esprit offre cette particularité d'arches-fenêtres pratiquées dans les intervalles des arches véritables, à l'effet sans doute d'alléger la masse de la bâtisse et de donner passage aux eaux quand elles sont hautes. — Cette disposition est heureuse et pleine d'élégance.

A partir de Pont-Saint-Esprit, le Rhône coule entre des rives moins hautes, moins resserrées ; les tons blancs et mats du Midi revêtent les objets, nettement dessinés par la transparence de l'atmosphère ; le gris laiteux du ciel fait place à un azur assez vif. — Notre guérison commence. — Divers donjons en ruine, d'anciennes forteresses se montrent encore çà et là, que nous ne pouvons désigner plus précisément ; car, en France, l'on ne sait jamais où l'on est. Soit ignorance, soit mauvaise grâce, ni postillon ni marinier ne vous donnent de renseignements sur rien. Ils doivent pourtant connaître les noms des monuments et des villages situés sur les routes qu'ils parcourent toute l'année. On peut dire à leur excuse qu'ils ne vous comprennent pas. Quand on ne sait que le parisien, on a besoin d'un drogman en France, comme si l'on était dans les échelles du Levant. La majorité des Français parle d'affreux charabias aussi parfaitement inintelligibles pour nous que du chinois ou de l'algonquin.

Le mont Ventoux, blanchâtre vers la cime, avait passé de l'horizon à notre gauche, et les tours du palais des Papes émergeaient petit à petit du sein des eaux au bord du ciel. Avignon, caché d'abord par une anfractuosité du terrain, se montra bientôt avec ses admirables vieux remparts couleur de pain rôti, denticulés de créneaux et chaperonn s d'une corniche de mâchicoulis. — Il pouvait être trois heures du soir. A l'aide de la vapeur et du courant, nous avions en moins d'une journée accompli un trajet assez long pour avoir changé de climat. La Provence, c'est presque l'Italie; Avignon, c'est presque Rome; c'est la ville des papes et du soleil, et Pétrarque ne s'y trouvait pas trop d pay .

Nous avons entendu raconter les choses les plus effrayantes sur la brutalité féroce des portefaix du Rhône, espèce de Samsons et de Goliaths provençaux qui se disputaient les voyageurs comme une proie avec des jurements affreux, et se mettaient cinquante pour porter une malle et un carton à chapeau. — Ces sacripants s'appelaient les *robeiroous*. — Nous devons dire, au détriment de la couleur locale, que leur corporation a été dissoute depuis longtemps, bien que les touristes continuent par tradition à se plaindre de leurs excès.

L'idée d'Avignon est inséparable, pour nous, d'une ronde enfantine bien connue :

Sur le pont d'Avignon,
L'on y danse tout en rond.

Aussi, à peine étions-nous débarqués, que nous cour mes au pont cité par la ballade : il existe, en effet, quoique rompu et séparé de la rive par l'absence de deux arches ; nous pouvons affirmer que *l'on n'y dansait pas tout en rond*, et que même il n'y pourrait danser personne. On a établi des jardinets sur la chaussée, ce qui prouve qu'à aucune époque de l'année on ne s'y livre à des rondes.

Vous avez sans doute vu, au Salon dernier, la *Vue du palais des Papes* de Joyant ; cela nous dispensera de vous en faire une description : — c'est un mélange de palais, de couvent et de forteresse d'un effet extraordinaire ; il est

difficile d'inscrire plus lisiblement sa triple destination sur le front d'un édifice ; jamais situation ne fut mieux choisie, et, de la plate-forme, on jouit d'un immense panorama. — Le palais des Papes est devenu une caserne. — Dans ce siècle positif, ce n'est qu'à la condition de se rendre utiles que les ruines obtiennent leur grâce. — Une vieille sinistre et sordide, une vraie Guanhumara, vous en montre l'intérieur. On voit encore aux murs de la chapelle, transformée en magasin, quelques ombres de fresques peintes par Giotto ; dans la tour de l'inquisition, la salle du bûcher se reconnaît à sa voûte en pain de sucre, noire de la fumée grasse des sacrifices humains ; des fragments d'inscriptions gravées dans la pierre avec un clou témoignent du passage des victimes dans les cachots. On nous fit remarquer la tour de la Glacière, à qui les massacres ordonnées par Jourdan Coupe-Tête ont fait une sanglante célébrité.

L'église des Doms est belle, mais elle a été refaite à plusieurs reprises et en style rajeuni, à l'exception d'un portail très ancien. — C'est dans cette église, à la chapelle de la Vierge, que sont les peintures sur muraille d'Eugène Devéria. Depuis Paul Véronèse, on n'a rien fait de plus brillant ni de plus argenté en fait de coloris ; malheureusement, la fraîcheur des nuances et la gaieté du pinceau sont telles, qu'on croit regarder un plafond d'Opéra. Nous ne demandons pas des fétiches byzantins, des figures de jeu de cartes ; mais la Vierge n'est pas Vénus, et les chérubins ne sont pas des Cupidons. Il est à regretter que ces peintures, faites sur un enduit de mauvaise qualité, s'écaillent déjà largement.

En redescendant du palais des Papes à la ville, jetez un coup d'œil sur la façade bizarre de l'ancien hôtel des Monnaies, dont l'attique est couronné de gros oiseaux de pierre aux ailes déployées comme les aigles du blason.

Un bateau partait pour Beaucaire, nous profitâmes de l'occasion. Le bleu progressif du ciel nous attirait du côté de l'Orient et ne nous permettait pas les longs séjours.

Beaucaire nous ravit par son air espagnol : — des *tendidos* de toile jetaient de l'ombre dans les rues fourmillantes

de population. Les préparatifs de la foire, qui est encore une des plus considérables du monde, quoique déchue de sa splendeur primitive, donnaient à la ville un air de fête et d'activité. — Nous vîmes là des boutiques en plein vent d'eau de neige et d'orgeat, comme à Madrid ou à Valencedu-Cid. — Tarascon la guerrière fait face à Beaucaire la marchande, et semble la regarder d'un air un peu dédaigneux du haut de son pâté de tours.

Le soir même, nous débarquions sur le port d'Arles la romaine. — Ses femmes au profil grec, coiffées d'un bonnet qui rappelle le bonnet phrygien, ses arènes où les tours de Charles-Martel posent sur les gradins de Jules César, son théâtre aux deux colonnes restées debout, son cloître de Saint-Trophime sont trop connus et ont été trop de fois décrits pour que nous prenions la peine d'une redite inutile.

Les rives du Rhône, en approchant de la mer, s'abaissent et changent complètement de caractère. Ce sont des berges affaissées bordées de végétations confuses. Le fleuve, en se divisant, forme de nombreux îlots où se vautrent en liberté, dans l'herbe et la vase, des troupes de bœufs et de taureaux sauvages. Ces îles et les différents canaux qui les entrecoupent ont reçu le nom de Craü ou de Camargue. Les crues et les inondations changent souvent une partie de ces steppes en marécages.

Le bateau à vapeur que nous montions était d'une plus grande dimension et d'une force plus considérable que les précédents, car il devait nous conduire jusqu'à Marseille.

Une brise assez fraîche et saturée de parcelles salines nous annonçait le voisinage de la mer ; et bientôt une barre de lapis-lazuli se dessinant avec vigueur à l'horizon, au-dessus des terres plates d'une anse, nous fit chanter en chœur les vers de don César de Bazan, ainsi modifiés :

Nous allons donc enfin, aimable destinée,
Contempler ton azur, ô Méditerranée !

Quelques heures après, nous étions à Marseille, la capitale du royaume de Méry, premier du nom. — Nous passâmes six jours dans les Capoues de sa conversation,

oubliant le voyage, et l'Afrique rêvée, et le temps qui s'écoulait, oubliant tout. Le feu d'artifice commençait dès le matin sans craindre le soleil, et c'étaient des bombes, des fusées et des bouquets d'esprit à se détacher sur la plus pure lumière comme des diamants sur un fond d'or ! Méry ne devrait marcher qu'accompagné de six sténographes. Il se promène dans la vie semant des trésors sur les chemins comme ces magnats hongrois qui vont au bal avec des bottes couvertes de perles mal attachées et qui s'égrènent au courant de la valse. Il improvise des romans, des sonnets, des tragédies, des poèmes *ad libitum* ; il sait toutes les histoires, toutes les géographies, toutes les musiques, toutes les littératures. Il nous a décrit la Chine mieux que sir Henri Pottinger, et l'Inde mieux que William Bentinck ou lord Elphinstone. C'est lui qui raconte aux voyageurs les pays qu'ils vont voir.

Il fallut enfin nous arracher à cette enivrante causerie, qui vaut tous les enchantements du haschich. — *Le Phara-mond* était en partance pour Alger. — Arrivé de la veille par un temps de mistral, il avait eu passablement à souffrir de la mer, et sa cheminée blanchie par l'eau salée montrait que les vagues avaient plus d'une fois balayé le pont.

II

TRAVERSÉE

Nos adieux faits, nous montâmes sur le *Pharamond* à cinq heures du soir par un temps très beau, bien que la mer ne fût pas encore tout à fait apaisée de sa colère de la veille.

Le *Pharamond* eut bientôt dépassé les îlots de rocher sur l'un desquels est bâti le château d'If, ce séjour peu récréatif qui a fourni à Lefranc de Pompignan le prétexte de tant de rimes en *if*. Les environs de Marseille, quoique arides et nus, sont constellés de bastides ou maisons de campagne qui, vues de la mer, ressemblent à des dés répandus sur une table de jeu. Les fenêtres figurent assez bien les points. — C'est là qu'ont lieu ces fameuses chasses au châtre dont on fait de si belles histoires. La montagne, couronnée par Notre-Dame-de-la-Garde, domine la ville et se profile pittoresquement à l'horizon. — Les côtes sont hérissées de rochers des formes les plus bizarres, et de falaises spongieuses, grenues et sèches comme de la pierre ponce que le soleil calcine et mordore de ses rayons. C'est déjà l'Afrique !

Rien n'est plus gracieux et plus gai que le mouvement d'embarcations légères qui se fait à l'entrée du port. C'est un va-et-vient d'étincelles blanches d'un effet charmant ; on dirait des plumes de cygne promenées par la brise. Le

même vent fait aller tout cela en sens inverse, grâce à certaines impulsions obliques qu'on nous a souvent expliquées sans pouvoir nous les faire comprendre. Deux trois-mâts tâchaient d'arriver avant le coup de canon de fermeture, et se couvraient de toile depuis les bonnettes basses jusqu'aux pommes de girouette. Nous en distinguons les moindres détails, quoique nous en fussions assez éloignés, tant l'air était transparent.

Peu à peu les canots deviennent rares, les rives décroissent et prennent des apparences de nuages ; la solitude se fait sur la mer. Vous n'avez plus de vivant autour de vous que les marsouins, qui semblent vouloir lutter de vitesse avec le navire et exécutent des cabrioles dans le sillage.

Les poètes ont débité beaucoup de tirades et les prosateurs beurré beaucoup de tartines sur l'immensité de la mer, cette image de l'infini : la mer n'est pas grande ou du moins ne paraît pas telle ; quand vous avez perdu de vue toute terre et que vous êtes, comme on dit, entre le ciel et l'eau, il se fait autour de vous un horizon de six à sept lieues en tout sens qui se déplace à mesure que vous avancez ; vous marchez emprisonné dans un cercle qui vous suit. Les vagues, même lorsqu'elles sont hautes, se déroulent avec lenteur et régularité dans une espèce de rythme monotone, et ne ressemblent nullement aux vagues échevelées de la plupart des peintres de marine. Quelles que soient la force du vent et l'agitation du flot, le bord du ciel se termine toujours par un ourlet d'indigo sans la moindre dentelure. — Vous êtes placé beaucoup trop bas pour embrasser un grand espace, et d'ailleurs la déclivité de la mer est telle, qu'on aperçoit les agrès d'un navire deux heures avant que la coque émerge.

Les moutons secouaient leur laine blanche sur la cime des vagues ; le soleil se couchait dans des braises attisées par le vent ; le navire tanguait et roulait. Souvent une de nos roues agitait ses spatules dans le vide. — Quelques flocons d'écume se résolvaient en pluie sur le pont. Craignant d'offrir une libation involontaire aux nymphes de la Méditerranée, nous descendîmes à nos cabines en décri-

vant les zigzags les plus bizarres, bien que nous n'eussions bu que de l'eau rose à notre dîner, et nous nous insérâmes le plus délicatement possible dans les tiroirs de commode qui devaient nous servir de lits.

Malgré le *trantran* insupportable de la machine hale-tante, les gémissements affreux des boiseries en souffrance, et les plaintes inarticulées que rendent tous les objets mal à leur aise dans un navire qui fatigue, nous ne tardâmes pas à nous endormir, mais d'un sommeil lourd et mêlé de rêves plats comme celui que procure une tragédie.

Le lendemain, la mer était plus calme, quoique la houle expirante soulevât encore de temps à autre le navire pour le laisser retomber avec un mouvement de roue de fortune bien désagréable aux cœurs sensibles.

La journée se passa sans autre incident que l'apparition lointaine d'une voile, le saut de quelque poisson et les plongeurs successifs des passagers dans la cabine.

Vers le soir, des brumes grisâtres sortirent du sein des eaux à notre droite : c'étaient Mahon et Palma, que nous rangeâmes sans y aborder. De grands archipels de nuages bizarres et splendides laissaient tomber par leurs déchirures, sur les deux îles, de larges bandes de lumière dorée. A peine pûmes-nous distinguer l'échancrure de la rade, la silhouette de quelque montagne et çà et là des taches blanchâtres aux places des habitations et des villages.

On nous réveilla par une bonne nouvelle, c'est qu'avant midi nous serions en vue des côtes d'Afrique. En effet, vers onze heures, à grand renfort de lorgnettes, nous aperçûmes très indistinctement sur la ligne extrême de l'horizon, — comme une espèce de banc de vapeur à peine appréciable et que nous n'eussions pas remarqué si l'on ne nous avait pas prévenus, — les premières cimes de l'Atlas. En mer, il est extrêmement difficile de distinguer les côtes lointaines des nuages. Ce sont exactement les mêmes teintes, les mêmes jeux d'ombre et de lumière.

Nous allions donc, au bout de quelques heures, être dans une autre partie du monde, dans cette mystérieuse

Afrique, qui n'est pourtant qu'à deux journées de la France, parmi ces races basanées et noires qui diffèrent de nous, par le costume, les mœurs et la religion, autant que le jour diffère de la nuit ; au sein de cette civilisation orientale que nous appelons barbarie avec le charmant aplomb qui nous caractérise ; nous allions donc voir un de nos rêves se réaliser ou s'écrouler, et s'effacer de notre tête une de ces géographies fantastiques que l'on ne peut s'empêcher de se faire à l'endroit des pays qu'on n'a pas visités encore. Notre émotion était extrême, et nous n'étions pas seuls à la ressentir. L'annonce de la terre à cette propriété de guérir le mal de mer mieux que les citrons, le thé, le café noir et les bonbons de Malte. Il n'y a ni roulis ni tangage qui tienne. Tout le monde est sur le pont ; les femmes elles-mêmes, éclipsées dès le commencement du voyage, se hasardent sur les dernières marches de l'escalier. On voit sortir de tous les coins du bateau des gens qu'on n'y soupçonnait pas.

Les bandes de terre, estompées par un brouillard lumineux, prenaient des formes de plus en plus nettes ; les parties éclairées laissaient déjà démêler quelques détails ; le reste nageait dans cette ombre azurée particulière aux pays chauds. Des barques à voiles posées en ciseaux allaient et venaient comme des colombes qui quittent ou regagnent le colombier. La pointe Pescade et le cap Matifou, l'une à droite et l'autre à gauche (en venant de France), figurent les deux cornes de la baie en forme d'arc au fond de laquelle se trouve Alger. Les premières croupes du petit Atlas, surmontées par un étage de cimes lointaines, viennent mourir en falaise dans la mer. A leur pied s'étend la Mitidja.

Une tache blanchâtre coupée en trapèze commence à se dessiner sur le fond sombre des coteaux, pailletés çà et là d'étincelles d'argent dont chacune est une maison de campagne : c'est Alger, Al-Djezaïr, comme les Arabes l'appellent. — On approche ; autour du trapèze, deux ravins aux tons d'ocre entaillent le flanc de la colline, et ruissellent d'une lumière si vive, qu'on dirait qu'ils servent de lit à deux torrents de soleil : ce sont les fossés. Les mu-

railles, bizarrement crénelées, escalalent la roideur de la pente par des espèces d'assises ou d'escaliers. Deux palmiers et quatre moulins à vent occupent les yeux par leur contraste : le palmier, emblème du désert et de la vie patriarcale ; le moulin à vent, emblème de l'Europe et de la civilisation.

Alger est bâtie en amphithéâtre sur un versant escarpé, en sorte que ses maisons semblent avoir le pied sur la tête les unes des autres. Rien n'est étrange pour un œil français comme cette superposition de terrasses couleur de craie ; on dirait une carrière de moellons à ciel ouvert, un immense tas de pains de blanc d'Espagne. Quand la distance est moins grande, on finit par discerner dans l'éblouissement général le minaret d'une mosquée, le dôme d'un marabout, la masse d'un grand édifice, comme la Kasbah ou la Djenina ; des fenêtres imperceptibles ponctuent les pages vides des murailles. Quelques maisons françaises à toits de tuiles et à contrevents verts réalisent sous le ciel africain le vœu de Jean-Jacques Rousseau, et se font remarquer par l'affreux jaune-serin de leur peinture. Des nuées d'hirondelles voltigent sur la ville en poussant mille petits cris joyeux. — L'Escorial est le seul endroit où nous ayons vu autant d'hirondelles. Leur tourbillon mouvant ne se repose jamais. A Paris, elles ne sont pas si gaies. La tour du phare, l'espèce de temple grec qui sert de douane ; les coupoles passées à la chaux, et les murs dentelés en scie de la grande mosquée se distinguent déjà dans tous leurs détails ; le débarcadère n'est plus qu'à quelques encablures. Voici la rade du commerce avec sa forêt d'agrès et d'esparres où sèche le linge des matelots.

Notre bateau dégorge son trop plein de vapeur ; des canots de toute forme et de toute grandeur viennent à notre rencontre. Ils sont montés par des Maltais, des Mahonnais, des Provençaux, des canailles de tous les pays du monde. En voici un conduit par des Turcs, un autre par des nègres ! Rien n'est plus simple, et cependant la vue de ces costumes orientaux nous fit un grand effet. — Nous autres Parisiens, nous ne croyons guère aux Turcs hors du

carnaval. Nous avons l'habitude de les voir signés d'un coup de pied au derrière, ou débitant des pastilles du sérail faites avec le bitume des trottoirs. — Rencontrer dans la réalité ce qui jusqu'alors n'a été pour vous que costume d'Opéra et dessin d'album, est une des plus vives impressions que l'on puisse éprouver en voyage.

Comme vous le pensez bien, nous choisîmes une barque manœuvrée par deux grands gaillards cuivrés, coiffés d'un fez, et dont le large pantalon à la turque laissait à découvert des jambes sèches et nerveuses qu'on aurait pu croire coulées en bronze. En quelques coups de rame, ils nous conduisirent, nous et nos paquets, au débarcadère, où une foule de gredins bigarrés se jetèrent sur nous et nous auraient déchirés en morceaux sous prétexte de nous rendre service, si l'inspecteur des portefaix, More d'une trentaine d'années, ne fût tombé, à coups de bâton dans les jambes, sur toute cette engeance, avec une impartialité vraiment remarquable, et ne nous en eût débarrassés en choisissant lui-même ceux qui devaient se charger de nos malles.

III

ALGER

— Intra-muros —

On entre dans Alger, en venant de la mer, par la porte de la Pêcheurie et par celle de la Marine. La rampe de la Pêcheurie, bordée de marchands de fruits et de coquillages, aboutit à la place du Gouvernement; la porte de la Marine, où l'on arrive par une suite d'escaliers assez roides, conduit sur la même place par une rue nommée également rue de la Marine.

L'aspect de la place du Gouvernement est des plus bizarres, non par son architecture, mais par la foule qui s'y presse; et l'étranger, en y mettant le pied, éprouve comme une espèce de vertige, tellement ce qu'il voit est en dehors de ses habitudes et de ses prévisions. On ne peut croire que quarante-huit heures de navigation dépayssent à ce point.

Cette place a été faite, comme vous le pensez bien, par les Français. Livrer ainsi de larges espaces à l'air et au soleil n'est pas dans les mœurs des Orientaux. En 1830, les constructions, baraques, échoppes, boutiques, s'avançaient jusqu'à la mer, confuses, enchevêtrées, s'épaulant l'une à l'autre, surplombant, liées par des voûtes, dans ce désordre si cher aux peintres et si odieux aux ingénieurs.

Des démolitions successives, puis un incendie, ont nettoyé le terrain et formé une large esplanade entourée en grande partie de maisons à l'européenne qui ont la prétention, hélas ! trop bien fondée, de rappeler l'architecture de la rue de Rivoli. — Ô maudites arcades ! On retrouvera donc partout vos courbes disgracieuses et vos piliers sans proportion ?

Par bonheur, la façade de la Djenina, ancien palais du dey, dont le grand mur, orné d'un cadran, occupe le fond de la place, à l'endroit où débouche la rue Bab-el-Oued ; les dômes blancs et le minaret, incrusté de faïence verte, de la petite mosquée, située à droite de la porte de la Pêcherie, et que le génie a bien voulu ne pas détruire, corrigent à temps la banalité bourgeoise de ces bâtisses modernes.

On a fait à plusieurs reprises, sur cette place, des plantations d'arbres de différentes essences qui n'ont guère prospéré, soit par le manque d'humidité, soit parce que leurs racines rencontrent trop tôt les voûtes des anciens magasins murés qui forment les substructions du terre-plein.

Le côté de la mer s'escarpe en terrasse et s'ouvre sur l'azur sans bornes qui étincelle à travers un noir réseau d'agrès : — C'est là que s'élève la statue équestre de Son Altesse royale le duc d'Orléans, de Marochetti.

L'hôtel de la *Régence*, l'hôtel du *Gouvernement*, des boutiques et des cafés occupent ces vilaines belles maisons en arcades dont le modèle se produit dans les rues Bab-Azoun et Bab-el-Oued, et plusieurs autres d'Alger, au grand regret des artistes et des voyageurs.

Quand nous arrivâmes dans Alger la Guerrière (c'est ainsi que les musulmans la surnomment), il était environ cinq heures : le soleil avait déjà perdu un peu de sa force ; la brise de mer s'était levée, et la place du Gouvernement fourmillait de monde. C'est le point de réunion de toute la ville, c'est là que se donnent tous les rendez-vous ; on est toujours sûr d'y rencontrer la personne qu'on cherche ; c'est comme un foyer des Italiens ou de l'Opéra en plein air. Tout Alger passe forcément par là trois ou quatre fois

par jour. Pour les Français, c'est Tortoni, le boulevard des Italiens, l'allée des Tuileries; pour les Marseillais, la Cannebière; pour les Espagnols, la Puerta del Sol et le Prado; pour les Italiens, le Corso; pour les indigènes, le fondouck et le caravansérail. Il y a là des gens de tous les états et de tous les pays, militaires, colons, marins, négociants, aventuriers, hommes à projets de France, d'Espagne, des îles Baléares, de Malte, d'Italie, de Grèce, d'Allemagne, d'Angleterre; des Arabes, des Kabyles, des Mores, des Turcs, des Biskris, des Juifs; un mélange incroyable d'uniformes, d'habits, de burnous, de cabans, de manteaux et de capes. Un tohu-bohu! un capharnaüm! Le mantelet noir de la Parisienne effleure en passant le voile blanc de la Moresque; la manche chamarrée de l'officier égratigne le bras nu du Nègre frotté d'huile; les haillons du Bédouin coudoient le frac de l'élégant Français. Le bruit qui surnage sur cette foule est tout aussi varié: c'est une confusion d'idiomes à dérouter le plus habile polyglotte; on se croirait au pied de la tour de Babel le jour de la dispersion des travailleurs. L'accent n'est pas moins divers: les Français nasillent, les Italiens chantent, les Anglais sifflent, les Maltais glapissent, les Allemands croassent, les Nègres gazouillent, les Espagnols et les Arabes râlent. — Les Européens affairés circulent activement à travers des îlots flegmatiques de naturels du pays qui ne semblent jamais pressés. — Le long des murailles, de pauvres diables en guenilles dorment roulés dans un morceau de couverture, ou tiennent en laisse les chevaux des promeneurs venus des environs d'Alger; d'autres traversent les groupes d'oisifs portant des paquets sur la tête ou des fardeaux suspendus à un bâton qui fait palanquin; rien n'est plus gai, plus varié, plus vivant que ce spectacle. Les endroits les plus fréquentés de Paris sont loin d'avoir cette animation.

En errant pour trouver à nous loger, nous aperçûmes, sous les premières arcades de la rue Bab-Azoun, une jeune Juive en costume ancien; son visage était découvert, car les Juives ne se voilent pas.

Nous fûmes éblouis de cette manifestation subite de la

beauté hébraïque : Raphaël n'a pas trouvé pour ses madones un ovale plus chastement allongé, un nez d'une coupe plus délicate et plus noble, des sourcils d'une courbe plus pure.

Ses prunelles de diamant noir nageaient sur une cornée de nacre de perle d'un éclat et d'une douceur incomparables, avec cette mélancolie de soleil et cette tristesse d'azur qui font un poème de tout œil oriental. Ses lèvres, un peu arquées aux coins, avaient ce demi-sourire craintif des races opprimées ; chacune de ses perfections était empreinte d'une grâce suppliante ; elle semblait demander pardon d'être si radieusement belle, quoique appartenant à une nation déchue et avilie.

Deux mouchoirs de Tunis, posés en sens contraire, de façon à former une espèce de tiare, composaient sa coiffure. Une tunique de damas violet à ramages descendait jusqu'à ses talons ; une seconde un peu plus courte, aussi en damas, mais de couleur grenat et brochée d'or, était superposée à la première, qu'elle laissait voir par une fente partant de l'épaule et arrêtée à mi-cuisse par un petit ornement. Un foulard bariolé servait à marquer la ceinture ; sur le haut du corsage étincelait une espèce de plaque de broderie rappelant le pectoral du grand prêtre. Les bras, estompés par le nuage transparent d'une manche de gaze, jaillissaient robustes et nus de l'échancrure des tuniques. Ces bras athlétiques, terminés par de petites mains, sont un caractère distinctif de la race juive, et donnent raison aux peintres italiens et aux femmes qui se penchent du haut des murailles dans le *Martyre de saint Symphorien* de M. Ingres. — Cela vient-il de ce que, toujours exposés à l'air, ils acquièrent ainsi de la force ? Est-ce une disposition congénitale, ou bien les regards, particulièrement attirés par cette nudité, la seule du costume, sont-ils portés à en exagérer l'importance ? Ce qu'il y a de certain, c'est que nous n'avons jamais vu une Juive ayant les bras minces. Les tuniques, dont nous avons parlé, sont étroites et brident sur les hanches et sur la croupe. Les yeux européens, accoutumés aux mensonges de la crinoline, aux exagérations des sous-jupes et

autres artifices qui métamorphosent en Vénus Callipyges des beautés fort peu hottentotes, sont surpris de voir ces tailles sans corset et ces corps qu'enveloppe une simple chemise de gaze moulés par un fourreau de damas ou de lampas qui fait fort peu de plis ; mais on en prend bientôt l'habitude, et l'on apprécie la sincérité des charmes qui peuvent supporter une pareille épreuve.

Nous étions comme en extase devant cette belle fille, arrêtée à marchander quelque doreloterie, et nous y serions restés longtemps si les Biskris chargés de nos paquets ne nous eussent rappelés au sentiment de la vie réelle par quelques mots baragouinés en langue *sabir*, idiome extrêmement borné, et qui sert aux communications de portefaix à étranger.

Il n'y avait pas de place à l'hôtel *Richelieu* : nous allâmes à celui du *Gouvernement*, sur la place de ce nom, où nous trouvâmes une chambre — pour trois. De la terrasse de cet hôtel, on jouit du mouvement perpétuel et bigarré des promeneurs. On aperçoit les dômes blanchis à la chaux des deux mosquées, le phare, la jetée, les vaisseaux qui appareillent et les bateaux à vapeur qui chauffent, les navires à l'ancre, et, plus loin, la mer gaufrée par les courants, frisée par la brise, tachetée de blanc par les ailes des mouettes ou les voiles des barques de pêcheurs. Cette perspective nous occupa plus que notre dîner, bien que nos sacrifices aux dieux glauques de l'abîme eussent dû nous aiguïser l'appétit.

Le crépuscule, dans les pays chauds, dure beaucoup moins longtemps que chez nous ; le soleil disparaît presque subitement, et en quelques minutes il est nuit complète : aussi nous avions eu à peine le temps de faire disparaître de notre succincte toilette de voyageurs les désordres inséparables de toute navigation, que l'ombre avait enveloppé de ses plis le blanc massif d'Alger ; ce qui ne nous empêcha pas de nous lancer avec beaucoup d'aplomb à travers la ville, sans aucun guide, ne haïssant rien tant que les *cicerone* de profession, et nous fiant au hasard pour nous faire tomber sur les choses curieuses ; — d'ailleurs, tout n'est-il pas également curieux dans un pays neuf comme l'Afrique ?

Nous avons fait ce raisonnement fort simple : la ville haute doit s'être conservée dans toute sa barbarie originelle ; les Européens, avec leurs idées de rues larges et planes, leurs charrois et leur mouvement commercial, doivent être restés au bas de la montagne, aux alentours du port ; — toute barbarie traquée par la civilisation se réfugie sur les sommets ; les vieux quartiers sont toujours haut juchés, les quartiers neufs cherchent la plaine. Les hauts quartiers sont donc les plus intéressants ; c'est par eux qu'il faut commencer. — Pour nous retrouver dans ce dédale inextricable de rues, de ruelles, de passages, d'impasses, il suffira de redescendre les pentes, qui nous ramèneront infailliblement aux portions françaises de la ville. La rencontre d'un jeune officier, dont nous avons fait connaissance sur le *Pharamond*, nous débarrassa de toute inquiétude d'orientation : il eut cette charmante complaisance de vouloir bien nous accompagner dans notre incursion.

Les vieilles rues d'Alger ne ressemblent en rien à ce que nous entendons en Europe par ce mot : les moins étroites ont à peine cinq ou six pieds de large ; les étages surplombent de manière que souvent le faite des maisons se touche ; les architectes mores ne se préoccupent nullement de la régularité ; et comme, avant la conquête, il n'y avait ni grande ni petite voirie, ce sont à chaque instant des saillies et des retraites, des angles désordonnés, des coudes imprévus, des hasards de cristallisation comme ceux des stalactites dans les grottes. — L'intérieur repousse le dehors, les chambres se prolongent sur la rue, les cabinets sont appliqués aux murs comme des garde-manger ; l'espace qui manque en dedans est pris sur la voie publique.

Toutes ces constructions parasites sont soutenues par des rangées d'étauçons qui supportent les encorbellements, et figurent des espèces de moucharabys.

Quelquefois une maison se continue de l'autre côté de la rue au moyen d'une voûte plus ou moins longue ou de plusieurs avances formant l'escalier renversé et communiquant par le sommet.

La perpendiculaire est rarement observée dans les constructions algériennes ; les lignes penchent et chancellent comme en état d'ivresse, les murailles se déjettent à droite et à gauche comme si elles allaient vous tomber sur le dos. Rien ne porte, rien n'est d'aplomb. Les maisons, plus larges d'en haut que d'en bas, font l'effet de pyramides sur la pointe. Tout cela s'écroulerait sans doute si des poutres et des perches allant d'un côté à l'autre de ces coupures semblables à des traits de scie dans un bloc de pierre, ne retenaient à distance les murailles, qui meurent d'envie de s'embrasser.

Ce système d'échafaudages et d'arcs-boutants, qui paraît d'abord bizarre et disgracieux, a pourtant son utilité. Ainsi reliées, les maisons se soutiennent mutuellement, sont solidaires les unes des autres, s'épaulent, se tassent, et forment des pâtés laissant peu de prise aux tremblements de terre, qui renverseraient des bâtisses en apparence mieux ordonnées. Si les fenêtres sont les yeux des logis, on peut dire des demeures algériennes qu'elles sont louches, borgnes et souvent aveugles. Les Mores, les gens les moins curieux de la terre, ne se soucient pas plus de voir que d'être vus, et pratiquent le moins d'ouvertures possible à l'extérieur ; ils s'éclairent par la cour, centre obligé de toute habitation orientale. L'imposition des portes et fenêtres serait chez eux d'un mince rapport. Ces détails, qui nous devinrent familiers par la suite, ne se laissaient deviner que d'une manière confuse, avec ce grossissement et ce mirage que la nuit prête aux objets.

De rares lanternes tremblotaient de loin dans ces fissures, où deux hommes ont peine à passer de front ; souvent même nous marchions dans l'obscurité la plus opaque, tâtant les murailles jusqu'à ce que la ligne, se redressant, permit au pâle rayon d'arriver à nous. De temps en temps, d'une porte basse entrebâillée, d'un grillage, d'une petite fenêtre, d'une boutique encore ouverte filtrait la lumière avare d'une chandelle de cire, d'une lampe ou d'une veilleuse, qui projetait sur la paroi opposée des silhouettes bizarres et grimaçantes ; de longs fantômes blancs filaient silencieux, rasant les murs des

rues, tantôt couverts par l'ombre, tantôt trahis par quelque lueur subite. — Nous montions toujours. — Aux pentes roides avaient succédé les rampes taillées en escalier. Les Européens devenaient de plus en plus rares ; nous étions au cœur même de la ville more : près de la Casbah.

L'architecture dont nous avons essayé de donner quelque idée tout à l'heure prenait dans la nuit les apparences les plus mystérieuses et les plus fantastiques. Rembrandt, dans ses eaux-fortes les plus noires, n'a rien imaginé de plus bizarrement sinistre. A la nuit se joignait l'inconnu. Nous entendions près de nous des chuchotements étranges, des rires gutturaux, des paroles incompréhensibles, des chants d'une tonalité inappréciable ; des figures noires, accroupies au seuil des portes, nous regardaient avec des yeux blancs. Nous mettions le pied sur des masses grisâtres qui changeaient de position et poussaient des soupirs.

Nous marchions comme dans un rêve, ne sachant si nous étions éveillés ou endormis. Ayant aperçu une lueur assez vive qui sortait d'une porte basse ouvrant sa gueule rouge dans les ténèbres, nous demandâmes ce que c'était ; on nous répondit : « Un café ! » Nous aurions plutôt cru à une forge en activité, à un atelier souterrain de cabires et de gnomes.

Une chanson nasillarde, accompagnée d'accords chevrotés, sortait du trou. — Nous plongeâmes dans l'antre avec une assurance que nous pouvons qualifier d'héroïque, tant l'endroit avait l'air rébarbatif et mal hanté. Il faut dire aussi, pour être juste, que l'uniforme de l'officier nous rassurait un peu.

Figurez-vous une cave de sept à huit pieds carrés, à voûte si basse, qu'on la touchait presque du front, éclairée fantastiquement par le reflet d'un grand feu brûlant dans une espèce d'âtre-fourneau, près duquel le cawadji (cafetier), drôle basané à mine farouche, se tenait debout, cuisinant sa marchandise en proportion des demandes ; car, en Afrique, le café se prépare tasse par tasse, à mesure qu'il se présente des consommateurs.

Tout autour, sur un rebord en planches recouvertes de

nattes, assez pareil au lit de camp des corps de garde, mais beaucoup moins large, se tenaient, accroupis ou couchés dans des poses bestiales appartenant plus au quadrumane qu'à l'homme, des figures étranges en dehors des possibilités de la prévision : c'étaient des Nègres aux yeux jaunes, aux lèvres violettes, dont la peau luisante miroitait à la lumière comme du métal poli ; des mulâtres à tous les degrés possibles, de vieux Bédouins à courte barbe blanche, à teint de cuir de Cordoue, rappelant les statuettes indiennes qu'on voit chez les marchands de curiosités ; des enfants de dix à douze ans, dont la tête rasée de frais se colorait de teintes bleues et verdâtres comme la chair de perdrix quand elle se faisande. — Tout cela était enveloppé de nobles haillons d'une saleté idéale, mais portés avec une majesté digne d'un empereur romain.

Dans un coin, trois musiciens étaient assis en tailleur : l'un jouait du rebab, violon que l'on tient entre les jambes comme la contre-basse ; l'autre soufflait dans une flûte de roseau, et le troisième marquait le rythme en frappant sur un tambour semblable à un tamis.

La chanson qu'ils exécutaient rappelait, par les portements de voix et les intonations gutturales, les *coplas* andalouses ; ressemblance qui n'a rien de surprenant, puisque le peuple espagnol est à moitié arabe. L'assistance paraissait écouter avec plaisir ce concert barbare ; qui eût fait se boucher les oreilles à un habitué du Théâtre-Italien. Nous avouons, à notre honte, ne l'avoir pas trouvé désagréable.

Nous nous assîmes sur la natte à côté d'un gaillard à face patibulaire, qui était peut-être le meilleur garçon du monde, et, l'officier ayant prononcé les mots : *Cawa, sepsi !* un jeune enfant nous apporta du café et des pipes.

Une petite tasse de porcelaine, posée dans une autre un peu plus grande, qui lui sert de soucoupe et empêche qu'on ne se brûle les doigts, contient le café, apprêté d'une manière différente de la nôtre. Il se sert avec le marc, et n'a pas cette âcre amertume et cette force qui en rendent chez nous l'usage dangereux. On peut boire dans sa jour-

née une douzaine de tasses de café more sans s'agiter les nerfs et sans courir risque d'insomnie. Comme il n'y a pas de table, vous êtes obligé de tenir votre tasse à la main ou de la faire asseoir à côté de vous, jusqu'à ce que l'impalpable poudre brune se soit précipitée.

Les pipes n'ont rien de particulier, sinon qu'elles sont bourrées d'un tabac fort doux et se fument sans bouquin, à même le tuyau. Les Européens payent cette consommation deux sols et les indigènes la moitié; mais aussi les *roumis* (c'est le nom que les Arabes nous donnent) jouissent en plus de la douceur d'une pincée de cassonade.

Il régnait dans cet établissement sauvage et primitif une chaleur à faire éclater les thermomètres; vous vous l'imaginerez sans peine en pensant que l'on était en Afrique, à la fin du mois de juillet, et qu'un feu violent brûlait dans ce bouge privé d'air, où plus de trente personnes fumaient sans interruption. Cela tenait du four et de l'étuve. Le pain y aurait cuit; les hommes y fondaient en sueur: nous étions trempés au bout de dix minutes comme en sortant de l'eau. Il ne faudrait pas de longues préparations aux habitués de ce café pour remplacer, dans les foires et les réjouissances publiques, feu l'homme incombustible de Tivoli.

Ce fut avec une satisfaction inexprimable que nous retrouvâmes l'air comparativement frais du dehors.

Les rues commençaient à devenir désertes, et l'on ne voyait plus que quelques Mores attardés regagnant leurs logis une lanterne de papier à la main. Il était l'heure de redescendre dans la ville française et de prendre le chemin de notre auberge; une nuit de repos dans un lit sérieux nous était nécessaire, car la somnolence épaisse qui nous avait engourdis dans les tiroirs du *Pharamond* ne pouvait compter pour du sommeil.

Nous étions si vivement excités par le désir de voir et de nous saturer de couleur locale, que, malgré notre fatigue, nous nous levâmes de grand matin pour courir les rues.

La ville, débarrassée de cette apparence fantastique que la nuit prête aux objets, restait encore étrange et mystérieuse; les ombres disparues laissaient voir des teintes

d'une blancheur éblouissante, tranchant avec netteté sur le bleu du ciel ; les lignes redressées par le jour n'étaient pas moins singulières et en dehors de nos habitudes architecturales ; les ruelles, pour avoir perdu cet air de coupe-gorge que l'obscurité leur prêtait, avaient gardé cependant leur physionomie sauvage et caractéristique : c'était un dédale blanc au lieu d'un dédale noir, voilà tout.

Alger est comme un écheveau de fil où vingt chats en belle humeur se seraient aiguisé les griffes : les rues s'enchevêtrent, se croisent, se replient, reviennent sur elles-mêmes, et semblent n'avoir d'autre but que de dérouter les passants et les voyageurs. Les veines du corps humain ne forment pas un réseau plus compliqué ; à chaque instant, l'on se fourvoie dans des impasses, de longs détours vous ramènent au point d'où vous étiez parti. Dans les premiers temps de la conquête, les Français avaient la plus grande peine à se débrouiller dans ce lacs d'étroits couloirs que rien ne distingue les uns des autres. Des raies tracées au pinceau sur les murailles servaient de fil d'Ariane dans ce labyrinthe africain aux Thésées en pantalon garance. La rue des Trois-Couleurs a gardé ce nom des trois lignes conductrices qui rayaient les parois de ses maisons. Cependant, au bout de quelque temps, on finit par distinguer dans ce brouillamini de petites veines et de vaisseaux capillaires, les rues artérielles de la ville moresque, la rue de l'Empereur et la rue de la Casbah. On trouve des différences entre ces longs corridors, si pareils au premier coup d'œil.

Ce qui frappe d'abord le voyageur, c'est l'innombrable quantité d'ânes qui obstruent les rues d'Alger. Tout se porte à âne : les moellons, les gravats, les terres de déblai, le charbon, le bois, l'eau, les provisions de toute espèce. — Ces ânes sont chétifs, pelés, galeux, pleins de calus et d'écorchures, et de si petite taille, qu'on les prendrait pour des chiens, n'étaient leurs longues oreilles énervées qui battent flasquement à chaque pas.

Quelle différence avec ces beaux ânes espagnols au poil luisant, au ventre rebondi, harnachés de franfreluches et de grelots, et tout fiers de descendre du grison de Sancho

Pança ! Être cheval de fiacre à Paris, c'est un sort mélancolique ; mais être âne en Alger, quelle situation déplorable ! — Quel crime expient ces pauvres animaux par ce supplice incessant ? Ont-ils brouté le chardon défendu dans quelque Éden zoologique ? Jamais on ne leur donne à manger ni à boire : ils vivent au hasard des ordures qu'ils rencontrent, des brins de paille et des bouts de sparterie qu'ils arrachent en passant. Leur dos, à l'état de plaie vive, saigne sous de grossiers bâts de bois qu'on ne prend pas la peine de rembourrer, et qu'incrustent dans leur chair le poids des cabas remplis de plâtre ou de pierres qui leur pressent les flancs. Les mouches s'acharnent sur leurs blessures, qu'elles avivent, et dont elles pompent le sang. S'ils ralentissent le pas ou s'arrêtent une seconde, haletant sur leurs jambes vacillantes, l'ânier est là par derrière, qui les frappe, non avec le fouet ou la trique, ce serait trop humain, et leur cuir endurci se contenterait de frissonner sous la grêle des horions, mais avec un bâton debout, et cela toujours à la même place, jusqu'à ce qu'il se forme un trou saigneux dans la croupe du pauvre martyr quadrupède.

Beaucoup de nos paysans ne sont pas moins féroces que les Algériens à l'endroit des ânes. Cette barbarie stupide m'a souvent étonné. — Pourquoi traiter ainsi un animal inoffensif, patient, sobre, dur à la fatigue, et qui rend tant d'humbles services ? Quelle est la cause de la réprobation qui pèse sur l'âne en tant de pays ? Serait-ce parce qu'il est utile et coûte peu ?

Quand deux files d'ânes se rencontrent et se compliquent de quelques promeneurs et de quelques Biskris portant des planches ou des poutres, il se fait en idiomes variés une dépense effrayante de blasphèmes et de malédictions. La seule chose sur laquelle on soit unanime, c'est de rouer de coups les malheureuses bêtes. Les âniers les battent, les Biskris les battent, les Français les battent : c'est pitié de les voir s'efforcer de passer avec les paniers qui les élargissent et touchent presque les deux murs de la rue, tout étourdis et tout chancelants sous un déluge de bastonnades, tâchant de mordre de leur sabot

écorné le cailloutis brillanté par la chaleur et poli par le frottement. Les harnais s'accrochent, les ballots se heurtent, et plus d'un perd une partie de sa charge ; alors, les vociférations recommencent, et les coups tombent plus drus que jamais.

Beaucoup d'ânes sont aussi employés comme montures. Ceux-là sont un peu moins malheureux. Rien n'est plus drôle à voir qu'un grand diable d'Arabe en draperies blanches enfourché, les pieds traînant jusqu'à terre, tout à l'extrémité de sa bête, presque sur la queue. Souvent il y a devant lui, assis entre ses jambes, un petit enfant de quatre ou cinq ans, qui affecte une gravité de calife sur son divan, et roule ses grands yeux noirs étonnés et ravis.

On se sert aussi de mules portant, en guise de selle, des couvertures ou des tapis bariolés pliés en plusieurs doubles ; mais cette monture paraît plus spécialement affectée aux Juifs.

Rien n'est plus amusant, pour un homme qui n'a aucune idée préconçue de conquête ou de civilisation, que de flâner le matin dans les rues moresques d'Alger. Les boutiques sont les plus divertissantes du monde à regarder.

Que ce mot *boutique* n'éveille en votre esprit rien d'analogue à ce qu'il représente en Europe. Les boutiques algériennes se composent de niches pratiquées dans la muraille, à hauteur de ceinture, et qui ont à peine quelques pieds carrés. Une pierre formant degré permet au marchand de s'introduire dans ces bouges, qui, la nuit, se ferment au moyen d'un volet rabattu ou de fortes planches qu'on fait glisser dans une rainure. — L'acheteur se tient en dehors, et le vendeur, accroupi au milieu de sa boutique, n'a qu'à étendre le bras pour atteindre les objets qu'on lui demande ou qu'il veut faire voir. — Ce qui tient dans un si petit espace est vraiment incroyable ; il faut toute la gravité et toute la lenteur orientales pour s'y pouvoir remuer sans casser rien.

Quelquefois les amis du marchand viennent lui rendre visite au nombre de trois ou quatre, et prennent place à côté de lui sur la natte ; ils restent là des journées entières,

immobiles comme des figures de cire, et paraissent s'amuser considérablement.

On dirait que ces boutiques ont été arrangées à souhait pour le plaisir des peintres ; la muraille rugueuse, grenue, empâtée de couches successives de crépi à la chaux qui s'écaille, ressemble à ces fonds maçonnés à la truelle qu'affectionne Decamps, et fait comme un cadre blanc au tableau.

Dans une demi-teinte transparente, étincellent les tuyaux de pipes enjolivés de houppes, les bouquins d'ambre, de corail et de jade, les flacons d'eau de rose, les vestes chamarrées de broderies, les babouches pailletées, les tapis, les ceintures de soie et les cachemires, objets ordinaires du commerce levantin. Presque toujours le marchand est en même temps fabricant ; la boutique est un atelier ; la chose que vous achetez, vous la voyez exécuter avec des moyens si simples, une si grande célérité, un goût si exquis, que vous vous demandez involontairement à quoi servent les progrès de la civilisation.

Nous nous arrêtons souvent à voir de jeunes garçons mores ou juifs occupés à des ouvrages de passementerie ; ils sont d'une habileté merveilleuse ; entre leurs doigts agiles, les fils d'or, d'argent et de soie s'entrelacent sans jamais s'embrouiller ; chaque couleur reparaît à point dans la spirale, les lacs les plus compliqués s'exécutent comme en jouant. Les passementiers d'Alger n'auraient certes pas été obligés d'en venir avec le nœud gordien aux brutalités d'Alexandre ; tout en regardant vaguement ailleurs, ils font des nœuds compliqués, des tresses charmantes, des cordons engageants par lesquels on se laisserait étrangler sans trop de façons. Il serait vrai de dire de ces gaillards-là qu'ils sont adroits comme des singes, car ils emploient indifféremment les mains et les pieds : leur orteil, écarté comme un pouce d'oiseau, leur sert à retenir et à fixer leur ouvrage ; c'est un crochet naturel, une cheville toujours prête qui les aide dans mille occasions, accélère et facilite leur besogne.

Chose bizarre ! Dieu avait fait l'homme quadrumane, la civilisation le fait biman et même manchot ; car, des

quatre instruments de défense et de travail que la nature nous a donnés, il n'y a que la main droite qui serve ; la main gauche languit dans une oisiveté honteuse ; le mot qui la désigne est injurieux : gauche est synonyme de maladroit. Les pieds, comprimés par la chaussure, se déforment, et deviennent des espèces de moignons obtus, tout au plus propres à la marche. Quelle singulière idée d'atrophier ainsi trois membres au profit d'un seul ! L'histoire parle de conquérants qui faisaient couper le pouce aux guerriers vaincus afin qu'ils ne pussent tenir la rame ni l'épée. Quel est le dominateur inconnu, le tyran victorieux qui nous mutile ainsi ? Quelle antique défaite expions-nous par cette paralysie de presque tous nos moyens d'action ? Qui donc avait peur que nous ne devinssions trop habiles ou trop puissants ? L'habitude d'aller nu-pieds, ou tout au moins de ne porter que des chaussures fort larges, fait que les Orientaux ramassent avec leurs extrémités inférieures, comme une main, toute sorte de petits objets. — C'est une facilité de plus pour MM. les voleurs.

Les Algériens passent pour les plus habiles artistes en broderies de la régence ; ils exécutent, dans ce genre, des choses véritablement étonnantes. Tout le monde connaît leurs petits portefeuilles, leurs étuis à cigares et à parfums en velours rouge ou vert, historiés de lacets et de paillettes d'or, leurs écharpes à fleurs sans envers, leurs cabans et leurs vestes à chamarrures d'un dessin si riche et si élégant, et cette foule de menus ouvrages que leur finesse grossière et leur coquette sauvagerie rendent si caractéristiques et si pittoresques. Alger est l'Athènes de l'Afrique, c'est la ville du goût barbare, et les modes y reçoivent leur consécration. Il y a un proverbe qui dit :

Tunis invente,
Alger arrange,
Oran gâte.

L'instinct du coloris est très développé chez les Orientaux ; jamais ils n'associeront deux nuances fausses ou deux tons crus. Comme la religion musulmane défend la

représentation des êtres animés de peur d'idolâtrie, le sens de l'art, qu'aucun réformateur ne peut éteindre chez une nation, se réfugie dans l'arabesque, la broderie, l'ornement et le choix des couleurs : ceux qui auraient été peintres sous une religion plus indulgente se font chamarreurs ou teinturiers.

La plupart de ces ouvriers sont des jeunes gens de seize à vingt ans, souvent d'une beauté rare. Ce n'est pas tout à fait le profil grec, mais la pureté n'y perd rien. Le nez, que relève une légère courbe aquiline, n'a que plus de fierté ; la bouche, un peu épanouie, est d'une coupe parfaite ; — quant aux yeux, ils ont un tel éclat, que, à côté, les yeux européens paraissent sans flamme et sans regard. Des femmes qui passent pour belles à Paris seraient heureuses d'avoir de pareilles têtes sur leurs épaules. — Les jeunes ouvriers sont coiffés d'une calotte rouge qui laisse voir leurs tempes rasées et leur nuque bleuâtre, où s'enchaînent, par des lignes presque droites, des cous athlétiques. Quelle différence de ces types pleins de noblesse aux physionomies chafouines du peuple de Paris ! Et pourtant ce ne sont, après tout, car il ne faut pas que la couleur locale nous fasse illusion, que des garçons tailleurs, des faiseurs de pantoufles et des fabricants de cordonnet.

Quelquefois, dans les bazars surtout, l'atelier anticipe sur la voie publique ; vous enjambez des groupes de travailleurs qui ne se dérangent pas à votre passage, et continuent leur tâche avec une régularité flegmatique. — Personne là-bas ne paraît pressé, et notre air affairé surprend beaucoup les indigènes. Quand on s'arrête pour les regarder faire, ils ne paraissent pas gênés de votre curiosité, et vous jettent, sans lever la tête, un sourire également éloigné de la servilité et de l'ironie.

Le goût des poissons rouges paraît général chez les boutiquiers algériens ; presque toujours, un globe rempli d'une eau limpide où jouent quelques hôtes à nageoires, fait luire sur la devanture la paillette de son ventre ; ils se plaisent à suivre les grossissements, les effets de lumière et les jeux d'optique que produisent les allées et venues

des poissons. — Les arcs-en-ciel de pourpre, d'argent et d'or qui ondoient dans la transparence du cristal, les tiennent attentifs des heures entières.

Pour faire pendant au globe, un pot de basilic ou de toute plante à parfum pénétrant, est posé à l'autre angle du rebord. Ceux qui se piquent de luxe complètent la décoration par quelque image encadrée représentant une ville sainte, La Mekke le plus habituellement, ou quelque chef-d'œuvre d'écriture, dans lequel les noms des quatre apôtres musulmans, entrelacés avec tous les fleurons de la calligraphie arabe, forment une figure de lion assez semblable aux animaux fabuleux qui supportent la vasque de la fontaine dans la cour de l'Alhambra. L'espèce de contravention à la loi qui interdit de retracer des êtres vivants est sanctifiée par les noms vénérables qui forment les principaux linéaments de ce dessin barbare et symbolique. — Les possesseurs de ces cadres en sont très fiers et ne voudraient s'en défaire à aucun prix.

Nous n'avons parlé que des boutiques de luxe ; celles où se vendent les comestibles et les choses de première nécessité ne sont pas moins curieuses. Les épiciers étalent à leurs montres de grosses masses de savon noir d'un aspect assez dégoûtant (les Arabes n'en emploient pas d'autre) et des sacs remplis de henné. Le henné, objet indispensable à la toilette orientale, provient des feuilles d'un arbrisseau du genre mimosa qu'on fait sécher et qu'on réduit en poudre. Les autres épices sont enfermées dans des poteries anglaises ou françaises de rebut et plus ou moins égueulées. Le sucre est à l'état de cassonade, et, la chaleur de la température empêchant de se servir de chandelles de suif, on ne vend que des bougies de l'Étoile, du moins dans les villes. Les Bédouins emploient pour s'éclairer des bouts de roseau coupés au-dessous du nœud et remplis d'une graisse dans laquelle trempe une mèche de fil. — Chose assez singulière, l'appellation d'épicier a, chez les Arabes, la même valeur moqueuse qu'en France : est-ce de nous qu'ils ont pris ce préjugé défavorable, ou bien, en effet, le débit du poivre et de la cannelle aurait-il des influences abrutissantes et béotiennes d'un côté

comme de l'autre de la Méditerranée ? Les Arabes de la plaine appellent les Mores d'Alger épiciers en signe de dédain.

Les boutiques de fruitiers se distinguent par des guirlandes de piment, des tas de tomates, de pastèques, de concombres, de figues de Barbarie et autres légumes exotiques ; nous avons remarqué d'affreuses petites pommes vertes, importées sans doute des îles Baléares, et dont les naturels semblent plus friands que la chose ne le comporte. Les fruitiers sont ordinairement des Nègres, des Mulâtres ou des Bédouins tellement cuits par le soleil, qu'on pourrait les prendre pour des gens de couleur. Il ne faut pas être grand capitaliste pour exercer ce commerce : nous avons vu telle boutique dont l'approvisionnement ne valait pas vingt sous ; ce qui n'empêche pas le marchand de rester accroupi tout le jour auprès d'une poignée de pois chiches ou de racines quelconques, comme le dragon à la porte du jardin des Hespérides. — Une pareille impassibilité a de quoi étonner la turbulence française ; mais il n'y a rien d'impossible pour le flegme oriental.

Les étaux des bouchers ont quelque chose de féroce et de sanguinolent qui sent la triperie et l'écorcherie. On ne sait pas là enjoliver, comme à Paris, le cadavre des bêtes égorgées et leur tracer sur la chair, à la pointe du couteau, des scènes pastorales ou l'apothéose de l'empereur Napoléon. Les têtes de mouton à l'œil vitreux et aux narines pleines de caillots pourpres gisent là empilées dans toute l'horreur de la tuerie. Les poches de fiel accrochées à des clous verdissent le mur de leur suint amer, des quartiers saigneux se balancent au plafond, des poumons, auxquels pend encore un bout de trachée-artère, épanouissent leurs lobes poreux comme des éponges roses ; et le boucher, à l'air truculent, les bras rouges jusqu'au coude, sous ce dôme de chair ruisselante, tranche et dresse la viande, disloque les membres, divise et rompt les os selon les demandes des pratiques, qui sont ordinairement de jeunes garçons ou de vieilles Nègresses, les Moresques ne sortant pas pour aller aux provisions.

Les boulangeries arabes sont plutôt des fournils où l'on

va chercher des pains, et où l'on porte ceux qu'on pétrit à la maison, que des boutiques comme nous l'entendons ; les magasins de grains et de farines sont, au contraire, assez nombreux.

Le mahométisme, comme on sait, défend l'usage du vin ; cette bienheureuse interdiction supprime le cabaret ; car, si quelques musulmans boivent en cachette des liqueurs fermentées, nul n'aurait l'impudeur d'en vendre ou d'en acheter publiquement. L'ivrognerie est, par malheur, un des vices et des besoins du Nord. — Les défenses du Coran à ce sujet sont beaucoup plus exactement suivies que ne s'en flattent les souldards progressifs et les membres du Caveau. Le père Matthews et les apôtres des sociétés de tempérance n'auraient vraiment rien à faire chez les Arabes — qu'à prendre des leçons de sobriété.

En revanche, les marchands d'alcarrazas, de gargoulettes et de vases à contenir ou à rafraîchir l'eau abondent. La poterie arabe n'a rien de nouveau pour qui connaît la céramique espagnole, qui en a retenu presque toutes les formes. Le cantaro, la jarra, la tinaja se retrouvent sur l'autre rive de la Méditerranée ; la gargoulette, qui est d'un usage plus général, est un vase à goulot allongé, à ventre d'un renflement brusque où s'agencent deux anses crénelées ; quelques gaufrures rubanées, faites à la pointe de l'ébauchoir dans l'argile encore humide, et pareilles aux dessins que tracent les ménagères sur leurs gâteaux, zèbrent les flancs et le col. A l'orifice se trouve une petite plaque aussi de terre, percée de trous comme une passoire, qui empêche l'eau de jaillir trop impétueusement lorsqu'on penche la gargoulette, et la maintient plus fraîche en l'isolant de l'air extérieur. Les pots kabyles présentent une particularité assez curieuse : ils sont doubles et communiquent ensemble par un petit système hydraulique qui rend difficile d'y boire quand on n'en a pas l'habitude. C'est dans ces boutiques que se vendent les fourneaux pour le kouskoussou, qui se cuit à la vapeur ; les vases de terre sans fond et à large goulot dont on fait les *tarboukas* (tambourins) en y tendant une peau d'âne, de sorte que le potier est en même temps luthier, et vend de

la vaisselle et des instruments de musique par un cumul ingénieux dont les civilisés ne s'aviseraient pas.

Tout en courant les rues, nous avons remarqué à plusieurs reprises des boutiques parfaitement vides de marchandises, au milieu desquelles se tenait assis sur une natte un personnage d'apparence grave, faisant rouler sous ses doigts les grains du chapelet oriental, ou écrivant avec un roseau sur de petits carrés de papier. Comme nous ne pouvions soupçonner à quel commerce se livraient ces gaillards sourcilleux et pensifs, on nous dit que c'étaient des *thalebs* (des savants). — Ces hommes de lettres en boutique tracent des amulettes et des phylactères, rédigent des placets et rendent à peu près les mêmes services que les écrivains publics chez nous. La plupart sont habiles calligraphes et copient, en lettres ornées, des sourates du Coran avec une légèreté de main, une précision et un goût admirables ; ce sont les dignes fils des artistes qui ont fouillé, sur les murailles des salles de l'Alhambra et de l'Alcazar de Séville, ces versets et ces légendes que nul ornement ne peut égaler en élégance et en richesse. Ils ont habituellement à côté d'eux quelques volumes anciens et un pot d'eau où trempe une branche de myrte, qui, dit-on, donne à l'eau un goût agréable.

Nous aimons assez cette façon de mettre les hommes de lettres en boutique, et nous regrettons fort qu'on n'ait pas cette habitude à Paris.

Pour compléter le tableau du commerce algérien, disons un mot de ces Nègresses qui, accroupies aux angles des rues, tiennent sur leurs genoux ou près d'elles des piles de galettes chaudes valant quelques liards chacune. La plupart sont des esclaves de familles ruinées par la conquête, qui cherchent par ce moyen à procurer du soulagement à leurs maîtres déchus.

Les Nègresses sont en grand nombre dans la ville d'Alger ; elles circulent librement partout et à visage découvert, leur couleur étant sans doute regardée comme un masque suffisant. Leur habillement consiste en un pagne de Guinée à carreaux bleus qui les enveloppe de la tête aux pieds, en caleçons blancs retenus au genou, et en une

chemise fort ouverte qui laisse toute liberté aux regards de plonger dans des charmes variant du cirage au chocolat pour la nuance, et du concombre au potiron pour la forme. Il y a cependant quelques exceptions, mais elles sont rares. — Une ceinture placée sous les aisselles, comme les tailles du temps de l'Empire, leur passe tantôt sous la gorge, tantôt par-dessus, et le plus habituellement la coupe en quatre, coquetterie ingénieuse qui les fait ressembler aux statues de la Nature à mamelles multiples.

Les joues et le front de ces Nègresses sont presque toujours tatoués de raies imprimées au fer chaud, marques des différents maîtres qui les ont possédées. De triples rangs de rassade, des chaînes de laiton et autres doreloteries sauvages pendent de leur cou, et forment sur leur poitrine un papillotant fouillis de paillon et de fanfreluches, auquel vont se joindre les pendeloques démesurées de boucles d'oreilles monstrueuses. Les bras sont chargés de bracelets d'ivoire, de cuivre ou de métal plus précieux, selon la richesse du maître ou de l'esclave. Un anneau d'argent rempli de grenaille de plomb leur cerce le bas de la jambe, et fait, lorsqu'elles marchent, un petit bruissement singulier.

Rien n'est plus étrange que de voir ces grandes figures noires gravir dans les rues escarpées et désertes en jetant des regards farouches par-dessus l'épaule. Leur croupe hottentote, leurs jambes sans mollets, leurs pieds à talons en forme d'ergots, leurs façons singulières de porter les bras, rappellent involontairement à l'Européen que le singe est plus proche parent de l'homme qu'on ne se l' imagine en général dans le Nord. — De loin en loin, elles disparaissent sous quelque porte basse entrebâillée et refermée aussitôt.

Toutes ne sont pas laides cependant ; la race noire compte des types variés ; quelques espèces ont les traits purs, réguliers, le nez aquilin, les cheveux seulement crépés, et, sauf la couleur d'ébène, réalisent les idées que nous nous faisons de la beauté. D'autres ont l'angle facial si aigu, les pommettes si saillantes, les lèvres si mons-

trueusement bouffies, un cachet si marqué de bestialité, que les macaques et les cynocéphales sont charmants en comparaison ! mais assez souvent ces têtes hideuses portent sur des corps d'une pureté de forme à défier les plus beaux bronzes. Les jeunes Nègresses, quand leurs contours ne sont pas altérés par les travaux de la maternité et de l'allaitement, ont des torsos de statues antiques. Celles qui vaguent dans les rues ne sont que des servantes, des esclaves usées par la servitude, et il ne faudrait pas juger d'après elles les charmes de la Vénus noire.

Alger renferme de curieux échantillons de toutes ces populations mystérieuses que l'Afrique cache dans son sein inexploré : l'on y voit des Cafres, des Abyssins, des Éthiopiens, des Noirs de Choa et d'Ifat, de Damanhour, de Gondar et de Tombouctou, cette ville introuvable et fabuleuse qui s'est dérobée si bien jusqu'à présent à la curiosité européenne derrière son voile de sable.

IV

ALGER

— Extra-muros —

A force de grimper, nous étions parvenus à la Casbah, dont on a fait une caserne, et qui se compose comme presque tous les édifices orientaux, d'une agrégation de bâtiments irréguliers élevés à différentes reprises, selon les besoins et les caprices des possesseurs successifs ; c'est un mélange de grands murs, blancs, percés çà et là de petits trous en manière de portes, de remparts dentelés, de créneaux à chaperon, de coupoles rondes ou à côtes empâtées de chaux qui n'a rien de particulier, une fois la singularité du style oriental admise. — Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est une fontaine à colonnettes de marbre blanc d'un joli goût. — L'intérieur, sacrifié aux aménagements militaires, n'offre rien de bien curieux ; des colonnes basses, des arceaux évidés, des restes de revêtement en carreaux de faïence colorée, voilà tout. — L'endroit où a été donné le fatal coup de chasse-mouche qui a causé la chute d'Hussein-dey est une salle voûtée, un marabout, comme on dit ici, d'un aspect triste et nu, qui a besoin de l'important fait historique qui s'y rattache pour attirer l'attention.

La porte de la Casbah, quoique accommodée aux exi-

gences de la tactique moderne, ne manque pas d'uncertain caractère ; elle est percée au point culminant de la ville, dans un rempart crénelé qui descend par des pentes rapides jusqu'à Bab-Azoun, située près de la mer.

Il était midi environ, il faisait une chaleur de mois de juillet africain ; mais, malgré l'ardeur d'un soleil dévorant, dont les ombres projetées par les maisons ne nous garantissaient plus, nous ne pûmes résister au plaisir d'aller faire un tour *extra-muros*.

En dehors de la porte de la Casbah, l'on rencontre une fontaine moresque, composée d'un corps de bâtiment faisant réservoir et d'un autre corps en ogive avec deux colonnettes à chapiteaux évasés comme des turbans ; le robinet qui verse l'eau est placé sous cette arcade, au fond de laquelle se contournent, sur une plaque de pierre, quelques caractères arabes, une sentence ou un verset du Coran. Un acrotère, fait de briques contrariées et de tuiles alternativement bombées et creuses, achève l'ornementation. Une longue auge en pierre, où boivent les chevaux, régit sur toute la longueur de la façade. Deux grands arbres du Nord — des frênes, si notre mémoire est fidèle — découpent leur ombre bleue sur la corniche blanche.

Cette disposition, à quelques variantes près, est celle de toutes les fontaines arabes. On ne saurait trouver rien de plus simple, de plus gracieux et en même temps de mieux approprié aux besoins du pays. On peut essayer de faire autrement, mais on fera moins bien. Les peuples orientaux, quand ils ont trouvé la forme élégante et commode, la forme nécessaire de l'objet, n'en changent plus, et, par un amour de variété mal entendu, ne cherchent pas le nouveau aux dépens de la raison et de la beauté.

Tout ce versant, pulvérulent de soleil et de lumière, est obstrué de végétations sauvages et vigoureuses ; les aloès, aux lames de fer-blanc peint, aux lances épanouies comme des chandeliers à plusieurs branches ; les cactus, aux palettes hérissées, aux coudes difformes ; les figuiers, au feuillage verni, s'y mêlent dans un désordre vivace. A travers ce fouillis de verdure se croisent, en s'enlaçant comme des mailles, des multitudes de petits sentiers

poussiéreux frayés par les Arabes, et qui, vus du large, ressemblent à un grand filet qu'on aurait étendu sur le flanc de la colline pour le faire sécher. Quelques palmiers — de jour en jour plus rares, hélas ! — ouvrent çà et là, au bord du ciel, leur araignée de feuilles, monogramme et signature de l'Orient.

Au bas, par delà les lignes de maisons du faubourg de Bab-Azoun et de Mustapha-Inférieur, apparaît la nappe bleue de la mer, ourlant d'une mince frange argentée la courbe gracieuse du rivage.

Quel admirable horizon que la mer vue de haut ! — La peinture n'en a jamais donné l'idée. C'est trop grand et trop simple. On reste là dans une muette contemplation, et les heures coulent sans qu'on s'en aperçoive. Une mélancolie sereine s'empare de votre âme ; vous sentez un détachement infini, et vos regards ne se tournent plus qu'à regret vers la terre immobile et morte. La mer, elle, vit et respire ; même dans ses plus grands calmes, elle a des inquiétudes et des frissons ; un cœur toujours ému palpite sous sa poitrine d'azur.

Occupés de cet éternel spectacle, nous n'avions pas fait grande attention à des espèces de larges taches jaunâtres, semblables à des détritrus de paille hachée, qui jonchaient le sol et qui de temps en temps se soulevaient comme remuées par un souffle pour aller s'abattre quelques pas plus loin. — C'étaient des sauterelles, dont une colonne en marche venait de tomber sur Alger.

On ne saurait par aucune exagération donner une idée même approximative de leur nombre. La terre en est littéralement couverte, on ne saurait faire un pas sans en écraser ; une canne manœuvrée en l'air au hasard en coupe toujours en deux quelques-unes. Elles forment sur le ciel des nuages roussâtres. Vous voyez à l'horizon un brouillard fauve, c'est une migration de sauterelles qui passe. — Celles-ci étaient jeunes et n'avaient encore que des rudiments d'ailes : aussi allaient-elles moitié sautant, moitié voletant, comblant les fossés et les plis de terrain de leurs masses compactes. Avant d'être allé en Afrique, on a peine à s'effrayer beaucoup dans la Bible de la plaie

des sauterelles d'Égypte. Au bout d'un quart d'heure de promenade, nous avons compris. De jeunes arbres étaient réduits à l'état de carcasses d'éventail et disséqués jusque dans la plus mince fibrille par les mandibules formidables des insectes dévastateurs ; l'herbe est fauchée de près comme par le meilleur ouvrier, et le passage de la bande fait un hiver quelquefois de plus d'une lieue de large ; il ne reste pas une feuille, pas un brin de gazon. La stérilité marche à l'arrière-garde. Les zones de dévastation sont très nettement marquées ; la moitié d'un champ est quelquefois ras comme la main, tandis que l'autre est parfaitement intacte.

Les sauterelles ont plusieurs phases de développement : quand elles sont jeunes, leur couleur est d'un jaune-paille ; plus tard, la racine des ailes prend une nuance vert-pomme ou rose vif, sensible surtout lorsque l'insecte les ouvre. Elles atteignent alors une longueur de doigt, et, quand elles partent brusquement d'un buisson, quelqu'un qui ne serait pas prévenu pourrait les prendre sans peine pour de petits oiseaux.

Nous étions au milieu d'un nuage bruissant, bourdonnant, de sauterelles qui se heurtaient à l'étourdie contre notre figure, contre nos mains ; le pli de notre chemise en était rempli ; nous en faisons tomber de notre poche en tirant notre mouchoir. — La crainte semble inconnue aux sauterelles. On dirait qu'elles n'ont pas le sentiment de la conservation, sentiment qu'on retrouve même chez le mollusque et le zoophyte, au plus bas degré de l'échelle des êtres. Poussées par un souffle inconnu, elles vont et rien ne les arrête. — Les feux allumés pour leur barrer le passage, elles les éteignent ; les fossés, elles les comblent ; les rivières, elles les obstruent par des encombrements de cadavres, et leur nombre n'en est pas diminué : on en détruit des milliers de quintaux métriques sans résultats sensibles. — C'est prodigieux ! et l'on s'étonne de cette fécondité déplorable de la nature dans les espèces malfaisantes.

Les Arabes mangent les sauterelles : ils en font une sorte de conserve au vinaigre et à la graisse. Quelques per-

sonnes prétendent que ce n'est pas un mets à dédaigner. Nous avouons n'avoir pas poussé l'héroïsme de la couleur locale jusqu'à constater par nous-même la vérité de cette assertion. Nous aimons mieux croire que les Arabes les mangent plutôt par vengeance que par gourmandise ; nous rangeons ce régal à côté des cuisses de grenouilles, des escargots, des oursins et des autres dépravations gastronomiques.

Tout en nous débattant contre ces aimables insectes, nous longions les murailles qui conduisent à la mer ; quelques Arabes bronzés, dans leurs longs linceuls blancs, montaient et descendaient, nous jetant un regard ferme et tranquille.

Près d'une poterne, pour la première fois, nous aperçûmes, dans une halte de bêtes de somme, des chameaux. — Rien n'est plus singulier que de voir en liberté des bêtes qui n'existent chez nous qu'empaillées ou dans les parcs de ménagerie.

Le chameau est l'animal le plus étrange qu'on puisse imaginer. Il semble appartenir à quelques-unes de ces créations disparues dont les géologues ont refait l'histoire. Sa construction, si bizarrement gauche dans sa difformité, indique les tâtonnements de la nature encore à ses premiers essais. — La gibbosité de son dos, la longueur de son col, la soudure grossière de ses articulations, qu'on croirait luxées, les calus qui les couronnent ont quelque chose de monstrueux et de ridicule, d'effrayant et de risible ; on dirait une charge zoologique modelée avec le limon primitif par quelque Dantan antédiluvien.

Il y en avait deux mêlés à un troupeau de ces malheureux petits ânes dont nous avons parlé. Ils étaient accroupis, tout chargés, dans le sable brûlant. Leurs jambes repliées formaient des espèces de moignons rugueux, hideux à voir. Leurs flancs, goudronnés, luisaient sous le lacs de cordelettes et de bâtons destinés à retenir les ballots. L'un d'eux allongeait dans la poussière ce long cou fauve, qui rappelle celui de l'autruche et du vautour, et se termine par une petite tête aplatie comme celle d'un serpent où brille, entre de grands cils jaunes, un œil de

diamant noir, où se dessinent des naseaux velus et coupés avec une obliquité sardonique. — L'autre, gravement rengorgé, brochait des babines et paraissait plongé dans les voluptés de la digestion. — Il ruminait. — Quelques touffes de poil roussâtre floconnaient aux environs de la bosse, et faisaient avec les parties rases un contraste qui donnait à l'honnête chameau une vague apparence de volaille à moitié plumée.

Un Arabe, immobile sous le déluge de feu, attendait, appuyé contre son bâton, que les animaux fussent assez reposés pour se remettre en route. Quelle rêverie occupait cet homme dans sa pose de statue ? A quoi pensait-il ? — Nous aurions bien voulu le savoir : à rien, sans doute ; car les Orientaux, disent ceux qui les connaissent, ont la faculté de rester des heures entières à l'état purement végétatif, enveloppés par l'air tiède comme par un bain et ne conservant de la vie que la respiration.

En continuant notre descente vers la mer du côté de Bab-Azoun, en dehors de la porte, nous rencontrâmes des haltes de caravanes, des campements et des hôtelleries arabes : c'est tout ce qu'on peut rêver de plus simple et de plus sauvage. Les hôtelleries sont des espèces de bouges creusés dans la déchirure d'un ravin, de caves déchaussées où l'on grimpe par des degrés chancelants et dont les rebords, suprême magnificence, sont plaqués de quelques poignées de crépi à la chaux ; un bout de tapis éraillé et troué à jour comme un crible, jeté sur une corde tendue en travers ; un lambeau de sparterie qui s'effile ou s'échevèle, procurent aux voyageurs qui viennent de Biskara, de Touggourt ou de plus loin une ombre pailletée de points lumineux, qui leur paraît fraîche encore après les intolérables ardeurs du Sahara. C'est là qu'ils déchirent avec les ongles le mouton rôti et qu'ils hument à petites gorgées la tasse de café trouble, accompagnée de la pipe obligatoire.

Ces établissements somptueux sont réservés à l'aristocratie des voyageurs, aux négociants considérables. Le commun des martyrs se loge sous des cahutes de roseaux, sous une natte ou une couverture soutenue par deux piquets ; d'autres, moins sensuels encore, se contentent

pour abri de l'ombre projetée par leur chameau ou leur cheval, et tout cela, bêtes et gens pêle-mêle, broute, mange, rumine et dort dans la plus fraternelle confusion.

Plus bas encore et de l'autre côté de la route, sous les arbres poudreux qui la bordent, fument des cuisines en plein vent, où de vieilles négresses à figure de stryge, à mamelles de harpie, accommodent le couscoussou sacramentel. — Les Biskris, les Mozabites et les Bédouins se régalent à qui mieux mieux de ces préparations primitives.

C'était là que s'élevait autrefois Bab-Azoun avec ses créneaux dentelés, ses mâchicoulis, ses barbicanes, ses moucharabys, ses crochets pour planter les têtes ou retenir les corps des suppliciés, tout son appareil de fortification du moyen âge. L'ancienne porte a été détruite et remplacée par une double porte en arcade dénuée de style, et qui a, de plus, l'inconvénient d'être en enfilade, singulière faute pour des constructeurs militaires. On ne saurait trop regretter ces démolitions sans but et sans utilité, qui enlèvent à une ville sa physionomie et ne permettraient plus aux anciens vainqueurs de reconnaître la brèche par où ils sont entrés.

Près de la porte, du côté du faubourg, à chaque bout de l'arche qui enjambe le fossé, deux escaliers descendent à un grand lavoir dont les eaux se déversent dans la mer. Sur les bords se penchent des blanchisseuses de toute nation et de toute couleur, dont le babil s'entend de la route.

La première porte franchie, en venant de la campagne, on aperçoit à gauche un petit marabout avec sa coupole blanche. — Ce marabout, vulgairement appelé le tombeau de Barberousse, quoiqu'il soit celui d'un autre personnage renommé par sa piété, est très vénéré par les musulmans. A travers le grillage de la fenêtre, on entrevoit, dans la demi-obscurité de l'intérieur, des pièces d'étoffe, des châles, des mouchoirs pendus en *ex-voto* ou par manière d'hommage. De grands platanes jettent leur ombre sur le monument vénéré. Presque toujours, en Orient, les endroits consacrés sont accompagnés d'un

bouquet d'arbres. La muraille de ce côté a conservé quelques broches de fer, vestige des anciens supplices, qu'est venue remplacer la philanthropique guillotine.

Presque en face, sur un tertre que va emporter au premier jour une ordonnance de voirie, s'est juché un taudis arabe le plus étonnant du monde; rien n'est d'aplomb dans cette cahute composée des éléments les plus hétérogènes, cailloux, gravats, pisé, bouts de planche, ossements d'animaux, le tout barbouillé de quelques truellées de plâtre. L'intérieur, où l'œil plonge librement de la rue, ferait tomber Eugène Isabey en extase — ses plus chaudes esquisses d'alchimiste courbé sur le grand œuvre paraissent froides auprès de ce sublime bouge algérien; les murs sont culottés, par une fumée perpétuelle, de glacis de terre de Sienne, de momie ou de bitume, comme il n'en existe que dans les tableaux de Rembrandt et de Dietrich; un reflet de feu livrant bataille à un rayon de soleil, éclaire un angle de l'antre. Le maître de ce splendide établissement est un rôtiisseur-friturier-restaurant, à l'usage des naturels du pays — c'est le Borrel, le Véfour, le Véry des Arabes. Des quartiers de viande d'un aspect charogneux se balancent à la devanture, d'où coulent des cascades d'entrailles; ce qui n'empêche pas les Bédouins de trouver fort appétissants les mets qui se cuisinent dans ce repaire, noir de suie et rouge de sang.

A quelques pas de là, l'Europe vous reprend; vous pouvez vous croire à Paris ou à Marseille. Voilà les maussades maisons à cinq étages, voilà les arcades goût Rivoli, badigeonnées de ce jaune dont, au Moyen Âge, on engluait seulement le logis des traîtres et des excommuniés; les façades chamarrées d'enseignes et d'inscriptions; — aimables demeures, où l'on grille en juillet, où l'on gèle en décembre, et qui, nous l'espérons bien, seront jetées bas par le premier tremblement de terre. — Les pâtres kabyles à demi nus, qui poussent leurs troupeaux dans cette rue au milieu de flots de poussière, forment le plus frappant contraste avec les boutiques françaises qui la bordent. — Ici, les mœurs patriarcales, le vêtement

comme les pasteurs de la Bible devaient le porter lorsqu'ils venaient parler avec les jeunes filles sur la margelle des puits ; là, les usages prosaïques, l'habit étriqué de la civilisation, toutes les misères et tous les mensonges du commerce !

[A propos de bergers, faisons cette remarque que les Arabes ne se servent pas de chiens pour conduire les troupeaux. Dans les idées mahométanes, le chien est un animal impur, et c'est sans doute ce motif qui empêche là-bas de les associer à la garde du bétail. L'absence de cet utile auxiliaire n'a pas l'air de gêner le moins du monde les pâtres arabes qui, au moyen de certains cris, de certains sifflements gutturaux et d'un bâton à tête recourbée comme ceux des bergers d'Arcadie, n'en conduisent pas moins très aisément un nombre considérable de bêtes à travers toute sorte d'obstacles. Ce sont les pasteurs par excellence.]

La colonne de sauterelles que nous avons rencontrée dans la campagne passait sur la ville, en ce moment poussée par le vent du côté de la mer, où il s'en noyait par millions. Elles tombaient sur nos chapeaux avec un bruit de grêlons ; nos poches s'en remplissaient : nous voulions prendre un sou, nous tirions une sauterelle par la cuisse ; elles nous entraient dans le dos par l'hiatus de nos cravates ; elles se cognaient à notre figure comme des hannetons contre le carreau de la boîte qui les enferme. On aurait dit qu'on vidait du haut des maisons des milliers de paillasses, à voir voltiger en tourbillons ces fétus jaunâtres, et rien n'était plus drôle que tous les passants qui se donnaient à eux-mêmes des multitudes de soufflets pour écarter ces essaims importuns. Nous prions nos lecteurs de croire que nous n'exagérons rien. — Cela serait impossible. — Qu'il nous suffise de dire qu'une prime de quelques centimes par hectolitre de sauterelles détruites, étant accordée par le gouvernement, trente-trois mille francs avaient été payés déjà, sans diminuer en rien l'intensité du fléau.

Les invasions de sauterelles obéissent à des lois inconnues. Aujourd'hui le ciel est obscurci, la terre en est jonchée, et demain tout a disparu. Un souffle les apporte, un souffle les emporte. Mais en voilà assez sur ce sujet.

En longeant les arcades, nous vîmes un jeune gamin français, une espèce d'apprenti quelconque de quatorze ou quinze ans, qui marchait derrière un Moabite de grande taille et de proportions herculiéennes, s'amusait à lui tirer le capuchon et lui faisait toute sorte d'avanies. L'Arabe se retournait de temps en temps et jetait un regard de colère sur le mauvais drôle qu'il eût écrasé d'une chiquenaude, puis reprenait sa route avec une placidité méprisante. Le gamin, enhardi par l'impunité, recommençait de plus belle. Impatienté de ce manège, nous crûmes qu'il était bon d'intervenir, et nous entrâmes en conversation avec ce petit misérable par un coup de pied au derrière assez bien détaché, le menaçant de réitérer s'il continuait.

Quand l'Arabe vit cela, il se mit à rire, montrant jusqu'aux molaires ses dents aiguës et blanches, clignant les yeux et se frottant les mains d'un air de jubilation extrême ; puis il nous fit le salut oriental en répétant : Bono ! Bono !

Le mauvais petit drôle s'éloigna, assez confus et grommelant quelques invectives contre nous. — Il faut dire que les gamins français sont assez Turcs à l'égard des Arabes et ne leur épargnent guère les avanies, et même ils sont imités en cela par des gens qui devraient être plus raisonnables et plus humains. L'on acquiert vite en Algérie une très grande légèreté de main et de bâton. Ce sont ces petites injures de détail, aussitôt oubliées de ceux qui les font, qui fomentent dans le cœur de ceux qui les ont reçues des haines irréconciliables. La paix entendue ainsi nous fait plus d'ennemis que la guerre. — La plupart de ces brutalités ont presque toutes le même motif. Le Français, et surtout le Parisien, ne peut jamais s'imaginer qu'on ne comprenne pas sa langue ; il donne avec cet idiome un ordre quelconque à un indigène qui, naturellement, prend un air rêveur et stupide, cherchant dans sa tête ce que le Roumi lui commande, et fait quelque chose au hasard pour lui prouver sa bonne volonté. Le Français élève alors le ton et répète sa phrase d'une voix de tonnerre, croyant se faire mieux entendre en criant comme un sourd. L'Arabe, ainsi, s'arrête, et roule de grands yeux blancs, pleins d'interrogation. L'Européen, furieux, fait de son discours une traduction libre avec le pied ou la main.

Nous autres Français, nous n'avons pas le don des langues. Il y a force gens établis en Afrique depuis la conquête, qui ne savent pas encore un mot d'arabe et qui n'en apprendront jamais davantage ; ils mènent exactement, là-bas, la vie qu'ils mèneraient à Paris, persistant à n'admettre l'idiome des naturels que comme un grognement indistinct qu'ils emploient pour contrarier les vainqueurs. Ne serait-il pas sage que le gouvernement, puisque l'Algérie est tout à fait française, substituât dans les collèges, à l'étude parfaitement inutile du latin et à celle encore plus fantastique du grec, l'enseignement de l'arabe, qui ouvrirait aux élèves mille carrières dans cet Orient profond et mystérieux que la civilisation doit fatalement envahir d'ici à un temps très court ? Que d'erreurs, que de fautes, que de trahisons ont eût évitées avec la connaissance de la langue ! Beaucoup de cruautés, de part et d'autre, n'auraient pas été commises si l'on avait pu s'entendre.]

Cette course nous avait aiguisé l'appétit et nous prîmes à la hâte, rue de la Marine, chez un restaurateur, nommé Giraud, un repas à l'ail, à l'huile et aux tomates, arrosé de vin de Lamalgue, tout à fait semblable à celui que nous eussions pu faire de l'autre côté de la Méditerranée, sur la Cannebière, à Marseille.

Après le dîner, pour achever la soirée, nous allâmes rue de l'Empereur, où avait lieu une *m'bïta* ou bal indigène, dans la cour d'une maison moresque : c'était une occasion à ne pas négliger de voir les types féminins du pays ; chose difficile partout où règne la loi du Coran.

Cette cour, entourée d'un portique pareil au cloître d'un couvent ou d'un patio espagnol, formait avec ses colonnettes de marbre à chapiteaux évasés, ses ogives contournées en cœur, une jolie salle de bal plafonnée par l'azur du ciel nocturne tout piqueté d'étoiles, et suffisamment illuminée par des veilleuses suspendues à des fils d'archal.

Trois ou quatre rangs d'Arabes accroupis dans leurs grands burnous blancs, et rappelant, par l'austérité de leur physionomie, l'immobilité de leur pose, la coupe et la couleur de leur vêtement, un conventicule de chartreux,

encadraient un espace laissé vide pour les exercices des danseuses ; — au fond, en face de la porte, se tenait l'orchestre, éclairé par trois ou quatre bougies fichées en terre ; cet orchestre se composait d'un rebeb, d'une flûte de derviche et de trois ou quatre tarboukas ; un peu en avant, sur un tapis, se tenaient assises, les jambes croisées, quatre ou cinq belles filles, que nous ne saurions mieux comparer qu'aux femmes d'Alger de Delacroix, pour la coquetterie sauvage du type et de l'ajustement.

La flûte de derviche entama une petite cantilène grêle que vint bientôt renforcer le son plus nourri du rebeb et soutenir le rythme des tarboukas ; une des danseuses se leva et s'avança par d'imperceptibles déplacements de pieds jusqu'au milieu de la cour ; elle était coiffée de deux mouchoirs de Tunis rayés de soie et d'or, noués en marmotte sur un petit cône de velours ; sa veste de satin, enjolivée de paillon, était ouverte et laissait voir une chemise de crêpon à bandes mates et transparentes alternativement ; un châle lui servait de ceinture et serrait des caleçons de taffetas cramoisi arrêtés au genou ; un grand foulard zébré de couleurs éclatantes, appelé foutah, lui bridait sur les reins et formait une espèce de jupon ouvert par devant. Cet ensemble éclatant allait bien avec sa figure régulière, au teint légèrement bistré, aux lèvres de grenade, aux yeux de gazelle agrandis par le surmeh, à l'expression langoureuse et passionnée à la fois.

La danse moresque consiste en ondulations perpétuelles du corps, en torsions des reins, en balancements des hanches, en mouvements de bras agitant des mouchoirs ; une jeune danseuse se démenant ainsi à l'air d'une couleuvre debout sur sa queue : cette rotation en spirale serait impossible au plus souple sujet de l'Opéra ; pendant ce temps, la physionomie pâmée, les yeux noyés ou flamboyants, la narine frémissante, la bouche entrouverte, le sein oppressé, le col ployé comme une gorge de colombe étouffée d'amour, représentent à s'y tromper le mystérieux drame de volupté dont toute danse est le symbole.

Pour que l'assemblée ne perdît aucun détail, un Nègre portant une bougie suivait la danseuse dans toutes ses

évolutions, haussant et baissant son luminaire pour faire admirer tantôt le visage, tantôt la gorge, le bras ou autre chose ; le Nègre accompagnait cette démonstration bizarre de grimaces lascives et de gambades de singe, qui paraissaient faire grand plaisir à la partie indigène du public.

la danse achevée, Zorah fit lentement le tour du patio ; les uns lui tendaient de petits verres d'anisette dans lesquels elle trempait ses lèvres ; d'autres lui suspendaient aux oreilles des guirlandes de fleurs de jasmin passées dans un fil ; quelques-uns, plus généreux, lui plaquaient sur le front, sur les joues, sur la poitrine, sur les bras, sur l'endroit enfin qu'ils admiraient le plus en elle, de minces pièces d'or retenues par la sueur.

Sa collecte finie, Zorah revint au milieu de la cour, la figure couverte d'un masque d'or. Deux de ses servantes s'approchèrent et tendirent devant elle un foulard sur lequel elle se pencha, et, par un petit frissonnement nerveux et soudain, elle fit tomber toutes les pièces attachées à sa peau.

Trois ou quatre autres danseuses, dont le type me rappela les femmes de Grenade, exécutèrent à leur tour des pas à peu près semblables, tantôt seules, tantôt ensemble, et recueillirent aussi des petits verres d'anisette, des fils de jasmin et des sultanis. C'étaient Baya, Kadoudja et autres beautés célèbres du lieu, admirées surtout pour la blancheur de leur teint, et auxquelles *in petto* nous préférions Zorah, comme plus Africaine.

Mais la nuit s'avancait, et nous sentions malgré nous la poudre d'or du sommeil nous ensabler les paupières, et nous nous retirâmes pour prendre un peu de repos. Nous ne répondrions pas que notre sommeil n'ait été troublé de rêves orientaux et chorégraphiques.

V

LES AÏSSAOUA

Blidah est une charmante petite ville, une espèce de Tibur africain détachant ses terrasses blanches sur un fond de montagnes violettes, ombragée par des bois où luit sous le vert feuillage le fruit d'or que regrettait Mignon, et rafraîchie par de nombreuses rigoles d'eaux courantes qui jasant le long des routes et des clôtures, et j'y ai passé quelques jours délicieux dans ce kief oriental qui est, au *farniente* italien, ce que l'extase est à l'ivresse et l'outremer au bleu de Prusse ; état charmant où l'on dort les yeux ouverts, magnétisé par les fluides caresses de l'air, en si parfaite harmonie avec le milieu qui vous entoure, qu'on ne se sent pas plus vivre qu'un aloès ou qu'un laurier-rose. — A moins d'être mort, on ne saurait être plus heureux.

Pendant le jour, je restais dans le bois d'orangers, et, le soir, je m'installais au café du Hakem ; ce café, pour ne pas ressembler aux cafés de Paris, n'en est pas moins pittoresque. De petites colonnes trapues, dont quelques-unes sont torses et surmontées de ces chapiteaux d'un corinthien capricieux, sculptées à Livourne et à Gênes pour l'usage de l'Orient, y supportent des arcades irrégulières, évasées en cœur. La façade est blanchie à la chaux, et son toit de tuiles creuses, qui se projette en avant, sert

de point d'appui à une vigne luxuriante, vert plafond de la rue qu'elle recouvre entièrement. En face, dans une conque de pierre, filtre une fontaine entourée de pots de basilic.

Des nattes, déroulées sous les arcades reliées entre elles par des balustres de bois à hauteur d'appui, permettent aux consommateurs, tout en savourant le moka ou en fumant leur pipe, d'écouter le bruit de l'eau et d'aspirer le parfum des plantes aromatiques.

Un soir que, les jambes repliées en tailleur, entre un Bédouin et un Kabyle, je buvais à petites gorgées cet excellent café trouble dont les Orientaux ont le secret, j'entendis parler d'une fête qui devait se donner le lendemain au *haouch* (ferme) de Gerouaou, chez Ahmed-ben-Kaddour, caïd des Beni-Khelil.

Le programme de cette fête, débité par un nouvelliste comme il s'en trouve toujours dans les cafés, promettait une séance d'*aïssaoua*, espèce de convulsionnaires, dont on raconte des merveilles, qui depuis longtemps piquaient vivement ma curiosité en même temps qu'elles excitaient mes doutes; le voyageur au *xix^e* siècle est naturellement sceptique et il aime fort, avant de croire, à fourrer son doigt dans la plaie, comme saint Thomas; c'est moins méritoire mais plus sûr.

J'avais une lettre de recommandation pour le capitaine Bourbaki, alors chef du bureau arabe, et, quoique j'use en voyage avec une extrême discrétion de ces lettres de change tirées sur l'obligeance d'un inconnu, le désir de voir les *aïssaoua* l'emporta sur ma réserve habituelle et je me présentai résolument à lui.

M. Bourbaki me reçut à merveille et s'offrit de la plus aimable façon du monde à me servir de guide dans cette petite excursion, car le *haouch* de Gerouaou est à quelque distance de Blidah. Il fit seller des chevaux pour moi et deux amis qui s'adjoignirent à l'expédition, et monta lui-même une bête revêche, quinquise, pleine de défenses et qui ne méritait que bien faiblement l'épithète de quadrupède, car elle fit à peu près la moitié de la route sur les deux pieds de derrière. L'écurie de M. Bourbaki, excellent

écuyer, était meublée d'animaux de ce genre ; il achetait de préférence les chevaux condamnés à mort pour leur indomptable méchanceté.

Il était six heures du soir environ, la chaleur avait perdu de sa force et une légère brume de poussière dorée cerclait l'horizon. Ce brouillard sec, dont les atomes scintillent dans les rayons obliques du couchant sert de vapeur aux pays chauds et leur fait, à de certains instants, cette blonde atmosphère dont Decamps et Marilhat ont tiré de si merveilleux effets ; des nuées de sauterelles roses et vertes partaient brusquement, des haies ou des bouquets d'arbres qui bordaient la route, avec un bruit d'ailes semblable à un vol d'oiseau ; le nombre en était tel, que la crinière de mon cheval et le capuchon de mon burnous avaient besoin d'être secoués tous les cent pas.

Dans les contrées du Midi, il n'y a presque pas de crépuscule. Le soleil, pareil à un charbon rougi qu'on éteint dans l'eau, plonge tout d'un coup sous l'horizon, et, comme les dernières lueurs ne trouvent pas de nuages pour se réverbérer, la nuit arrive subitement.

Nous venions de quitter la route pour couper à travers champs, le haouch de Gerouaou étant situé au milieu des terres. Nous traversions dans l'obscurité une espèce de plaine disposée pour une plantation d'arbres et fouillée, sur plusieurs lignes, de trous destinés à les recevoir ; il fallait s'en rapporter à l'instinct et à la vue nyctalope de mon grand coquin de cheval blanc, qui, à chaque fosse, s'enlevait brusquement sans que j'eusse eu le temps de le rassembler, et franchissait l'obstacle en me donnant d'épouvantables secousses qui me jetaient du troussequin au pommeau de ma selle. Après une vingtaine de sauts de ce genre, je me trouvai, à côté de mes amis et du chef du bureau arabe, sur un terrain plus uni au bout duquel scintillaient des lumières en mouvement. — On était arrivé.

Nous longeâmes, pour pénétrer au haouch, des files de chevaux entravés, auxquels ma monture, mise en gaieté par ses cabrioles, mordait amicalement la croupe, politesse repoussée à coups de ruade ou accueillie par des

hennissements sonores comme des appels de clairon. Les chiens, qui se savent mieux vus des Français que des indigènes, gambadaient joyeusement autour de nous en jappant ; ce bruit ayant averti de la présence d'étrangers, les gens du haouch vinrent à notre rencontre et nous conduisirent au caïd Ahmed-ben-Kaddour.

Ahmed-ben-Kaddour, nous voyant en compagnie de M.Bourbaki, nous accueillit avec cette politesse exquise et cette suprême distinction, attribut des Orientaux si naturellement nobles, si parfaits gentlemen dans leurs manières ; — qu'on nous pardonne ce mot anglais à propos d'un caïd africain, il est le seul qui puisse rendre cette nuance.

Le salut oriental consiste à toucher la main du surveillant et à reporter à sa bouche, pour y mettre le simulacre d'un baiser, les doigts qui ont effleuré ceux de l'étranger. *Aleikoum el salam*, répété de part et d'autre, complète la formule.

Ces cérémonies préalables terminées, le caïd nous fit asseoir auprès de lui sur un de ces étroits tapis faits par les Kabyles et qu'ils teignent avec la garance et le safran ; imitations barbares des merveilles de Smyrne, mais dont le goût sauvage n'est cependant pas à dédaigner ; les *capas de muestra* de Valence ressemblent fort à ces tapis.

Il ne serait peut-être pas inopportun d'esquisser ici le portrait d'Ahmed-ben-Kaddour. C'était un homme de quarante-cinq ans environ, dont la figure maigre, fatiguée plutôt que vieille, avait un singulier cachet de finesse et de distinction ; la chachia blanche qui entourait son masque bruni, en dessinait les méplats nettement accusés ; des yeux jeunes, limpides, impérieux et pénétrants éclairaient cette physionomie, à laquelle un nez d'aigle, une barbe effilée et pointue, mélangée déjà de quelques poils gris, un front découvert et rasé donnaient une vague ressemblance avec la tête de certains princes de la maison de Valois ; ses mains, petites et sèches, bistrées par le soleil et beaucoup plus foncées de ton que son visage, faisaient luire des ongles blancs et soignés.

Son costume se composait du burnous rouge d'investi-

ture, d'un burnous blanc et d'une veste d'un vert pistache très pâle, très doux, très rompu de ton comme toutes les couleurs de la palette orientale, d'une ceinture de soie, de largues grègues et de bottes de maroquin orange toutes plissées comme nos bottes à la hussarde. Tout cela était d'un choix exquis et d'une propreté rare.

Un spectacle étrange se déroulait devant nos yeux. Sous de grands arbres, figuiers, caroubiers, sycomores, la tribu des Beni-Khelil se réjouissait, car on n'a pas oublié que le haouch était en fête. De petits groupes de quatre ou cinq personnes occupaient, au pied de chaque arbre, un tapis commun entouré d'un certain nombre de bougies de l'Étoile (ô civilisation ! que venais-tu faire là ?) fichées en terre comme les chandelles des malheureux qui, à Paris, font voir des hiboux ou chantent des romances, le soir, aux boulevards ou aux Champs-Élysées.

Cette illumination à ras de terre faisait un effet singulier et donnait aux feuillages, éclairés en dessous, un air de décoration de théâtre auquel le costume des acteurs, costume qui semble, pour des yeux européens, emprunté au vestiaire de l'Opéra, prêtait encore plus de vraisemblance.

A voir cette multitude de points lumineux, un poète arabe eût dit que les étoiles du ciel étaient descendues pour boire la rosée dans l'herbe ou qu'une péri avait secoué là les paillettes d'or de son voile. Le fait est que les épiciers d'Alger avaient dû faire une belle vente.

J'avoue à ma honte qu'une contemplation d'une heure ne m'a pas fait découvrir en quoi consistait le divertissement des Beni-Khelil. Quelques-uns mangeaient du couscous, buvaient du café ou fumaient ; mais le plus grand nombre ne prenait rien et restait immobile dans un profond silence, les yeux fixés sur les bougies.

Le plaisir de ces Bédouins naïfs, sans doute, était de voir brûler des bougies de l'Étoile : ce phénomène, moins neuf pour moi, m'intéressait médiocrement, et je regardais ces belles têtes, ces nobles poses, ces grands jets de draperies qui n'existent chez nous que dans les mirages de l'art. Pour un œil habitué aux laideurs de la civilisation, c'est

un spectacle toujours attrayant que de voir des statues vivantes qui se promènent sans socle, et l'on conçoit, à l'aspect de ces superbes modèles, comment les Grecs étaient arrivés à ce type suprême qui nous semble l'idéal et n'est, en effet, que la reproduction exacte d'une heureuse nature.

Sur un signe du caïd, des esclaves placèrent devant nous, au bord du tapis, des jattes de bois pleines de couscoussou, de morceaux de mouton, de volaille, de lait caillé et de tranches de pastèque, régal homérique auquel nous fîmes honneur de notre mieux. On servit ensuite le café, et l'on alluma nos pipes.

Pendant que nous expirions lentement la fumée qui montait sous le dôme du feuillage en flocons bleuâtres, deux musiciens vinrent se planter devant nous. La beauté de leurs formes, la pureté antique des plis de leurs draperies les faisaient ressembler plutôt à des produits du ciseau grec qu'à de vulgaires ménétriers : ce bas-relief nous donnait une sérénade.

L'instrument dont ils se servaient était une espèce de hautbois ou de flûte, avec une anche plate et cerclée d'une rondelle de bois où s'appuyaient les lèvres des musiciens ; immobiles, les yeux baissés, ne faisant d'autre mouvement que ceux indispensables pour le placement des doigts sur les trous, ils nous jouèrent sur une tonalité très élevée une cantilène qui rappelait beaucoup la danse des almées de Félicien David. Les broderies des deux flûtes semblaient s'enlacer autour du motif principal comme les serpents autour du caducée de Mercure ; qu'on nous passe cette comparaison mythologique, ou, si elle paraît trop surannée, comme deux de ces spirales laiteuses qui montent en sens inverse dans le pied des verres de Venise.

C'était étrange et charmant. La pose des musiciens, la forme de l'instrument, la nature de la mélodie, l'auditoire groupé dans ses draperies bibliques, tout reportait l'imagination aux temps de l'antiquité la plus reculée, aux souvenirs de ce monde primitif disparu à jamais. Apollon, condamné à garder les troupeaux d'Admète, devait charmer les ennuis de son exil en jouant un air analogue sur un

pipeau absolument pareil, et sa tunique faisait, à coup sûr, les mêmes plis.

Les compositeurs de profession trouvent la musique des Orientaux barbare, discordante, insupportable ; ils n'y reconnaissent aucun dessin, aucun rythme, et n'en font pas le moindre cas. Pourtant elle m'a souvent produit des effets d'incantation extraordinaires avec ses quarts de ton, ses tenues prolongées, ses soupirs, ses notes ramenées opiniâtrement ; ces mélodies frêles et chevrotantes sont comme les susurrements de la solitude, comme les voix du désert qui parlent à l'âme perdue dans la contemplation de l'espace ; elles éveillent des nostalgies bizarres, des souvenirs infinis, et racontent des existences antérieures qui vous reviennent confusément ; on croirait entendre la chanson de nourrice qui berçait le monde enfant. — Si j'ai compris jamais les effets prodigieux que les historiens rapportent de la musique grecque, dont le secret est perdu pour les civilisations modernes malgré les efforts de quelques musiciens érudits, c'est en écoutant ces airs arabes dédaignés par messieurs de la fugue et du contre-point, et qui ont valu à l'ode-symphonie du *Désert* la plus rapide et la plus enthousiaste vogue musicale de notre temps.

Mais laissons de côté cette dissertation qui nous ferait passer pour un sauvage auprès des amateurs d'ariettes et de cabalettes sur le patron rossinien, et revenons au but de notre récit, à savoir les aïssaoua.

Avant de décrire les effroyables cérémonies des aïssaoua, il serait peut-être bon de dire ce que c'est que les aïssaoua.

L'Afrique compte dans sa population musulmane un assez grand nombre d'ordres, ou plutôt de congrégations, qui rappellent les confréries religieuses de l'Europe. Les affiliés à ces sectes se nomment *khouan*, ce qui veut dire frères. On en compte plusieurs en Algérie qui, presque toutes, tirent leur origine du Maroc. Les principales sont les confréries de Sidi-Abd-el-Kader-el-Djelali, de Mouleï-Taïeb, de Sidi-Mhammet-ben-Abd-er-Rahman, de Sidi-Ioussef-Hansali, de Sidi-Hamet-Tidjani et celle de Sidi-Mhammet-ben-Aïssa, le fondateur de l'ordre des aïssaoua.

La légende de cet Aïssa, mort il y a trois cents ans à peu près, est assez curieuse. C'était un pauvre homme de Meknès, dans le Maroc ; ses enfants et sa femme n'avaient pas à manger tous les jours ; mais, doué d'une foi à toute épreuve, Aïssa comptait uniquement sur Dieu pour sortir de cette misérable situation. Or, un jour qu'il avait prolongé sa prière à la mosquée et qu'il rentrait tristement au logis, pensant que sa famille affamée allait lui demander une nourriture qu'il ne rapportait pas, il vit une cuisse de mouton en train de cuire au foyer et tous les apprêts d'un repas succulent. Dans sa confiance sans bornes en Dieu, il ne s'enquit pas d'où venait cette abondance. Le lendemain, il retourna à la mosquée, où il fit une longue station et pria avec ferveur. En revenant chez lui, il trouva un festin splendide et la maison pleine de provisions qu'un inconnu avait apportées en son absence ; cela se renouvela ainsi tous les jours sans qu'Aïssa témoignât la moindre curiosité de connaître ce pourvoyeur généreux, qui n'était autre qu'un messager céleste. La profusion de viande, de farine et de légumes était telle, qu'Aïssa put nourrir tous les pauvres de la ville !

Une autre fois, sa femme, qu'il avait envoyée puiser de l'eau à la citerne pour faire ses ablutions, retira le seau plein de sultanis d'or, et cela à plusieurs reprises. Tout cet or fut rangé dans une alcôve, voilée d'un rideau blanc, d'où Aïssa le sortait à poignées pour le distribuer, sans compter jamais, aux nécessiteux qui avaient recours à lui.

Ces marques visibles de la protection divine engagèrent Aïssa, malgré son humilité, à fonder un ordre dont les affiliés devaient professer une foi absolue en Dieu, une obéissance passive à leur marabout.

Pour éprouver ses disciples, à l'Aid-el-Kebir (fête du beiram), il acheta cent moutons, et dit à ses cent fidèles qu'il serait heureux de les voir réunis le lendemain chez lui. Les disciples ne manquèrent pas au rendez-vous, et se placèrent dans la rue, devant la maison du marabout, qui sortit et vint à eux en leur disant :

— Vous êtes tous mes enfants, vous m'aimez comme un père et vous êtes résolus à faire en tout ma volonté ?

Les disciples répondirent unanimement : « Oui ! » à toutes ces questions.

— Eh bien, ma volonté est de vous égorger tous. A la fête du beiram, on immole des moutons ; il me plaît de vous prendre pour victimes. Que celui d'entre vous qui m'aime véritablement et qui a foi en moi entre dans la maison pour que je le tue.

Cette proposition étrange fit hésiter les disciples, et, franchement, il y avait de quoi. Cependant, l'un d'eux se décida et dit au marabout :

— Prends ma vie, si tu crois que cela soit utile, ou seulement si cela te fait plaisir !

Sidi-Mhammet-ben-Aïssa fit entrer le disciple dévoué dans son logis et lui donna un de ces cent moutons, en lui recommandant de l'égorger de manière que le sang coulât dans la rue.

Puis il sortit et renouvela sa proposition. Peu rassurés par ce ruisseau rouge, qui semblait annoncer l'immolation de la victime, les khouan hésitèrent et sentirent chanceler leur foi. Un d'eux, cependant, se détacha de la masse et vint au maître, qui le fit entrer dans la maison et agit avec lui comme avec le premier. Malgré les flots de sang qui coulaient dans la rue, trente-huit disciples se décidèrent à se soumettre aveuglément à la volonté du marabout, et reçurent chacun un mouton pour récompense, au lieu de la mort qu'ils attendaient.

Le bruit se répandit bientôt par la ville de Meknès que Sidi-Mhammet-ben-Aïssa égorgeait ses khouan ; l'autorité intervint, l'on enfonça la porte, et l'on trouva les trente-huit moutons tués. — Ce petit nombre de disciples dévoués jusqu'à l'absurde, jusqu'à l'atroce, suffit à l'illuminé pour fonder son ordre, qui devint bientôt fort nombreux. Bizarre remarque à faire, Aïssa chez les musulmans est le nom de Jésus. Aïssaoui au singulier, aïssaoua au pluriel veut littéralement dire jésuite. De plus, le marabout posait comme règle de son ordre, le *perinde ac cadaver* d'Ignace de Loyola.

Nous ne rapporterons pas ici les miracles de la pluie, de la hache, de la pièce d'argent, de la femme changée en

négresse, de la touffe de poils blancs et vingt autres prodiges accueillis sans critique par la crédulité musulmane, mais nous en raconterons un qui a trait à la scène que nous allons décrire.

Un jour, Sidi-Aïssa, suivi de quelques frères, était allé faire une visite dans un douar assez éloigné. Pendant la route, souffrant de la faim, les disciples demandèrent plusieurs fois de la nourriture au marabout, qui, impatienté, leur répondit :

— Eh bien, mangez du poison.

Les khouan, habitués à prendre les paroles d'Aïssa au pied de la lettre, ramassèrent des scorpions, des crapauds, des serpents, des vipères et autres bêtes venimeuses, et s'en rassasièrent comme des mets les plus délicats.

Arrivés au douar, ils ne touchèrent point au repas qu'on leur offrit, et ils dirent à Sidi-Aïssa que, d'après son ordre, s'étant nourris de poison, ils n'avaient plus faim. Pour les récompenser de leur foi, le marabout leur accorda dès lors le privilège d'être à l'abri de tout venin, et ce privilège s'étendit au reste de l'ordre et s'est perpétué jusqu'à nos jours.

Mouleï-Ismaël, sultan du Maroc, qui n'était pas en bons rapports avec le saint marabout, dont les miracles éclipsaient sa puissance, voulut servir aux disciples d'Aïssa un plat de sa façon, et il fit remplir une énorme jatte de la plus abominable cuisine qu'il put inventer ; le chaudron des sorcières de Macbeth ne contenait pas de plus affreux ingrédients.

A la vue de ce vénéneux pot-pourri, les khouan renâclèrent ; leur foi n'était pas assez vive pour dompter les soulèvements de leur estomac ; ils allaient se retirer tout confus et laisser triompher Mouleï-Ismaël, lorsque Lella-Khamsia, une ancienne servante de Sidi-Mhammet-ben-Aïssa, vint se planter devant l'exécrable brouet, et, reprochant aux khouan leur tiédeur, se mit à dévorer les couleuvres, les rats, les araignées, les limaces de si grand cœur, que les aïssaoua, encouragés, vidèrent le plat en un clin d'œil, à la grande confusion du sultan. Ils ne se portèrent que mieux après ce festin empoisonné.

En mémoire de ce miracle, on voit quelquefois sur les places d'Alger, une femme, les cheveux épars, faire mine d'avaler des serpents, en réglant ses contorsions sur le rythme des tarboukas, et les aïssaoua jouissent dans tout le Magreb de la réputation des Psylles d'Égypte. Leur pouvoir ne s'étend pas seulement sur les reptiles, ils connaissent l'art de dompter les animaux féroces, et traînent souvent à leur suite des lions apprivoisés.

La cérémonie allait commencer ; les groupes se dispersèrent. Ahmed-ben-Kaddour se leva et passa dans la cour du haouch, espèce de patio espagnol entouré d'arcades ; là, il me fit asseoir à côté de lui, sur un tapis d'honneur, avec M. Bourbaki et mes deux compagnons.

Cette cour, assez vaste, entourée par des bâtiments à toits plats et crépis à la chaux, s'éclairait bizarrement par des bougies et des lampes placées à terre auprès des groupes. Le ciel, d'un indigo sombre, s'étendait au-dessus comme un plafond noir tout dentelé par des files de spectres blanchâtres posés ainsi que des oiseaux de nuit sur le rebord du toit. On eût dit un essaim de larves, de lémures, de stryges, d'aspioles et de goules attendant la célébration de quelque mystère de Thessalie ou l'ouverture de la ronde du sabbat. Rien n'était plus effrayant et plus fantastique que ces ombres muettes et pâles suspendues au-dessus de nos têtes dans l'immobilité morte de créatures de l'autre monde. C'étaient les femmes de la tribu qui s'étaient rangées sur les terrasses pour jouir à leur aise de l'horrible spectacle qui allait avoir lieu.

Les aïssaoua s'étaient accroupis au nombre d'une trentaine environ, autour du mokaddem ou officiant, qui commença d'une voix lente et monotone à réciter une prière que les khouan accompagnaient de grognements sourds. De temps à autre, un faible coup de tarbouka rythmait et coupait ce murmure, qui allait s'enflant peu à peu et se grossissant comme une vague avec un bruit d'océan ou de tonnerre lointain.

Tout à coup, un cri aigu, prolongé, chevroté, un pialement de chouette ou d'orfraie éblouie, un sanglot d'enfant égorgé, un rire de goule dans un cimetière, partit à travers

la nuit comme une fusée stridente. Cette note, d'une tonalité surnaturelle, cette note aigre, frêle et tremblée, fausse comme un soupir d'hyène, méchante comme un ricanement de crocodile, éveilla dans le lointain les jappements enroués des chacals et me fit froid à la moelle des os. Il me sembla qu'un vol d'affrites ou de djinns passait au-dessus de moi.

Ce miaulement infernal était poussé par les femmes, qui soutiennent ce cri en frappant leur bouche avec le plat de la main pour faire vibrer le son. On ne saurait imaginer rien de plus discordant, de plus affreux, de plus sinistre. Les grincements des roues de chars à bœufs qui, pendant la nuit, dans les montagnes de l'Aragon font fuir les loups d'épouvante, ne sont, à côté de cela, que de l'harmonie rossinienne.

Cet épouvantable applaudissement parut exciter les aïssaoua, ils chantèrent d'une voix plus forte et plus accentuée. Les joueurs de tarboukas frappèrent leur peau d'onagre avec une vigueur et une activité toujours croissantes. Les têtes des assistants marquaient la mesure par un petit hochement nerveux, et les femmes scandaient l'interminable litanie des vertus et des miracles de Sidi-Mhammet-ben-Aïssa de glapissements de plus en plus rapprochés.

La ferveur de la prière augmentait ; les figures des khouan commençaient à se décomposer ; ils remuaient la tête comme des poussahs ou la faisaient rouler d'une épaule à l'autre ; la mousse leur venait aux lèvres ; leurs yeux s'injectaient, leurs prunelles renversées fuyaient sous la paupière et ne laissaient voir que la cornée ; tout en continuant leur balancement d'ours en cage, ils criaient : « Allah ! Allah ! Allah ! » avec une énergie si furibonde, un emportement de dévotion si féroce, d'une voix si sauvagement rauque, si caverneusement profonde, que l'on aurait plutôt dit des rugissements de lions dans un antre affamés, que les articulations de voix humaines. Je ne conçois pas comment leurs poitrines n'étaient pas brisées par ces grommellements, formidables à rendre jaloux les fauves habitants de l'Atlas.

Le rythme des tambours devenait de plus en plus impérieux ; les aïssaoua s'agitaient avec une frénésie enragée ; le balancement de tête, qui n'avait été d'abord exécuté que par quelques-uns, était maintenant général ; seulement, les oscillations prenaient une telle violence, que l'occiput allait frapper les épaules et que le front battait la poitrine en brèche. Cela bientôt ne suffit plus. Le balancement avait lieu de la ceinture en haut, et le corps décrivait un demi-cercle effrayant ; c'étaient des convulsions, de l'épilepsie, de la danse de Saint-Guy, comme au moyen âge.

De temps en temps, quelque frère épuisé de fatigue roulait à terre, haletant, couvert de sueur et d'écume, presque sans connaissance ; mais, poursuivi par le tonnerre implacable des tarboukas, il tressaillait et se soulevait par secousses galvaniques comme une grenouille morte, au choc de la pile de Volta. A cette vue, les spectres enthousiasmés secouaient leurs linceuls sur le bord des terrasses et faisaient grincer, avec un bruit plus sec et plus rauque, la crécelle de leurs voix. On remettait le chaviré sur son séant et il recommençait de plus belle.

Un aïssaoui considérable dans la secte, et qu'on semblait regarder avec une sorte de terreur respectueuse, se tordait dans des crispations de démoniaque ; ses narines tremblaient, ses lèvres étaient bleues, les yeux lui sortaient de la tête, les muscles se tendaient sur son col maigre comme des cordes de violon sur le chevalet ; des trépidations nerveuses agitaient son corps du haut en bas ; ses bras se démenaient comme les ressorts d'une machine détraquée, avec des mouvements qui ne paraient plus d'un centre commun et auxquels la volonté n'avait pas part ; on le mettait debout, en le tenant sous les aisselles ; mais il se projetait si violemment en avant et en arrière, comme ces personnages ridicules qui font des saluts grotesques dans les pantomimes, qu'il entraînait avec lui ses deux assesseurs et retombait bientôt à terre en se tortillant comme un serpent coupé et en rauquant le nom d'Allah, avec un râle si guttural et si strident, quoique bas, qu'il dominait les cris des khouan, les piaule-

ments des femmes et le trépignement des convulsionnaires. — Si jamais le diable est forcé de confesser Dieu, il le fera de cette manière.

Mon œil se troublait et ma raison s'embarrassait à regarder cette scène vertigineuse. La singulière sympathie imitative qui vous fait détendre les mâchoires en face d'un bâillement me causait sur mon tapis des soubresauts involontaires ; je secouais machinalement la tête et je me sentais, moi aussi, des envies folles de pousser des hurlements. Un cavalier du maghzen, assis non loin de moi, n'y put résister plus longtemps et roula sur la poussière avec des rires et des sanglots nerveux, se soulevant au rythme pressé, saccadé, haletant des tarboukas ronflant sous une furie de percussion toujours augmentée.

Le désordre était au comble, l'exaltation touchait à son paroxysme. Par la persistance du chant, du tambour et de l'oscillation, les aïssaoua avaient atteint le degré d'orgasme nécessaire à la célébration de leurs rites ; le délire, la catalepsie, l'extase magnétique, la congestion cérébrale, tous les désordres nerveux traduits en sanglots, en contorsions, en roideurs tétaniques convulsaient ces membres disloqués et ces physionomies qui n'avaient plus rien d'humain. La lumière des lampes s'entourait d'auréoles sanglantes dans la rousse brume de poussière soulevée par ces forcenés et ses reflets rougeâtres donnaient un air encore plus fantastique à cette scène bizarre dont le souvenir nous est resté comme celui d'un cauchemar.

Tout cela grouillait, fourmillait, trépidait, sautelaient, gloussait, hurlait dans un pêle-mêle hideux. Les mouvements de l'homme avaient fait place à des allures bestiales. Les têtes retombaient vers le sol comme des mufles d'animaux, et une fauve odeur de ménagerie se dégageait de ces corps en sueur.

Nous frissonnions d'horreur dans notre coin, mais ce que nous venions de voir n'était que le prologue du drame.

Se traînant sur les genoux ou les coudes, ou se soulevant à demi, les aïssaoua tendaient leurs mains terreuses au mokaddem, tournaient vers lui leurs faces hâves, livides,

plombées, luisantes de sueur, éclairées par des yeux étincelants d'une ardeur fiévreuse, et lui demandaient à manger avec des pleurnichements et des câlineries de petits enfants.

— Si vous avez faim mangez du poison, leur répondit le mokaddem, comme le fit Sidi-Mhammet-ben-Aïssa à ses disciples qui s'en trouvèrent si bien, d'après la légende dont cette cérémonie est destinée à perpétuer la mémoire.

Ce qui se passa après que le mokaddem eut fait signe d'apporter les nourritures, est si étrange, que je supplie mes lecteurs de croire littéralement tout ce que je vais leur dire. Mon récit ne contient aucune exagération, d'abord parce que l'exagération n'est pas possible dans la peinture de ce monstrueux délire qui laisse bien loin derrière lui les visions de Smarra et les caprices de Goya, le graveur des épouvantes nocturnes. Des crapauds, des scorpions, des serpents de différentes espèces furent tirés de petits sacs et dévorés vivants par les aïssaoua avec des marques d'indicible plaisir ; ceux-ci léchaient des pelles ou des bûches rougies au feu ; ceux-là mâchaient des charbons ardents ; d'autres puisaient dans des terrines du couscoussou mélangé de verre pilé et de tessons, ou mor-daient des feuilles de cactus dont les épines leurs traversaient les joues. J'ai gardé longtemps plusieurs de ces feuilles épaisses et dures comme des semelles de botte qui portaient, découpées à l'emporte-pièce, l'empreinte des dents de ces étranges gastronomes.

Chacun, en dévorant sa dégoûtante pâture, imitait le cri d'un animal, qui le rugissement du lion, qui le sifflement de la vipère, qui le renâclement du chameau, ou poussait des cris inarticulés, spasmes de l'extase, échappements de l'hallucination, appels aux visions inconnues perceptibles pour le croyant seul.

Les plus fervents se couchaient sur des lits de braise comme sur des lits de roses ; et, dans cette position de Guatimozin, leur visage s'illuminait d'une indicible expression de volupté céleste qui rappelait l'expression des martyrs chrétiens dans les tableaux de grands maîtres.

Un de ces fanatiques, âgé à peine d'une vingtaine d'an-

nées, s'avança jusqu'à l'endroit où nous étions assis, et, de l'air le plus tranquille du monde, tout en dodelinant sa tête alourdie par un hébètement de béatitude, il se posa sous les aisselles quatre mèches soufrées tout en feu et les promena lentement le long de chacun de ses bras ; une forte odeur de chair grillée nous montait aux narines, et lui, souriant avec un sourire d'amoureuse langueur, marmottait à demi-voix le nom d'Allah !

Un autre, à moitié nu, sec, maigre et fauve, se frappait la poitrine d'une façon si rude, qu'à chaque coup il jaillissait un flot de sang ; près de lui, un de ses compagnons sautait pieds nus sur des tranchants d'yataghans.

Les tarboukas tonnaient sans interruption, les cris des femmes se succédaient d'instant en instant, plus perçants, plus grêles, plus chevrotés que jamais, dépassant en acuité la chanterelle des plus aigres violons ; il n'y avait plus un seul frère debout, tous se roulaient épileptiquement dans un hideux mélange de débris impurs, comme des nœuds de serpents qui se tordent sur un fumier. Je laissais flotter mes yeux, fatigués et troublés, sur ce monstrueux ramas de têtes, de torses et de membres désordonnés, fourmillant dans la poussière et la fumée, lorsqu'il se fit à l'une des portes un mouvement qui annonçait un nouvel épisode à ce sauvage poème.

Deux Arabes entrèrent dans la cour, traînant par les cornes un mouton qui résistait beaucoup, et arc-boutait désespérément ses pattes contre terre pour ne pas avancer. On eût dit qu'il pressentait son sort ; son grand œil bleu pâle, fou de terreur, se dilatait prodigieusement et jetait alentour des regards vitrés qui n'y voyaient pas ; ses narines camuses distillaient une mousse sanguinolente, et tout son corps tremblait comme la feuille ; quoique personne ne l'eût touché, il était déjà mort pour ainsi dire.

A la vue du mouton, une clameur assourdissante, un hourra frénétique sortit de toutes ces poitrines, où il ne semblait devoir plus rester que le souffle ; un pareil hurlement doit jaillir d'une fosse aux ours où il tombe un homme.

Les aïssaoua se jetèrent sur la pauvre bête, la renver-

sèrent, et, pendant que les uns lui maintenaient les pattes, malgré ses tressaillements et ses faibles ruades d'agonie, les autres lui déchiraient le ventre à belles dents, mâchaient ses entrailles parmi les touffes de laine. Ceux-ci tiraient à eux, comme font les oiseaux carnassiers sur les charognes, un long fillement de boyau, qu'ils avalaient à mesure ; ceux-là plongeaient leur tête dans la carcasse effondrée, mordant le cœur, le foie ou les poumons. — Le mouton ne fut bientôt plus qu'une boue sanglante, un lambeau informe que ces bêtes féroces se disputaient entre elles, avec un acharnement que des hyènes et des loups n'y auraient certes pas mis.

Un détail purement oriental augmentait encore l'horreur de cette scène : les Arabes, comme tous les peuples musulmans, se rasent la tête ; les aïssaoua de Gerouaou, après deux heures de contorsions et d'épilepsie, étaient presque tous décoiffés, et leurs crânes dénudés se nuançaient, comme un menton dont la barbe est faite, de tons bleuâtres et verdâtres assez semblables à ceux de la moisissure ou de la putréfaction ; ces faces cuivrées, surmontées de tons faisandés, avaient un aspect bestial et sinistre, et, à voir ces crânes bleus, emmanchés de nuques rouges se plongeant dans les entrailles pantelantes du mouton, on eût dit de monstrueux oiseaux de proie, moitié hommes, moitié vautours, dépeçant quelque carcasse abandonnée sur une voirie. Les lambeaux de draperie qui palpitaient sur ce groupe impur simulaient assez bien de vieilles ailes flasques.

A la fin, ivres de ce repas de Lestrygons, fatigués des délires de cette nuit orgiaque, les aïssaoua tombèrent lourdement çà et là et s'endormirent d'un sommeil inerte.

La tête me tournait, j'avais des vertiges et des nausées, et ce ne fut pas sans un vif sentiment de plaisir que je me retrouvai sur la route de Blidah, où l'air frais du matin eut bientôt balayé ces terribles visions nocturnes — qui sont pourtant des réalités.

VI

LA DANSE DES DJINNS

Quand j'arrivai à Constantine, le jour était près de finir. Les nuances orangées du couchant, se rencontrant avec le bleu du ciel, produisaient des tons de turquoise rayés de quelques stries de nuages étroits, bruns par-dessus, frappés par-dessous de reflets rougeâtres comme le ventre de certains poissons. Sur ce fond de ciel féroce, car les ciels ont leur physionomie comme les visages humains, le vol des vautours et des cigognes traçait de grandes virgules noires et les murailles de la ville se dessinaient en angles sombres au haut du rocher que j'escaladais péniblement.

De gigantesques buissons de cactus dont les palettes ressemblaient vaguement dans l'ombre à des vertèbres de cachalot échoué, des sabres et des lances d'aloès bordaient le chemin comme un troupeau de monstres ou une guérilla d'ennemis embusqués. Quelquefois un Bédouin, monté sur son cheval maigre au ventre ensanglanté, me frôlait en passant des plis de son burnous flottant comme un linceul de spectre.

La terre et le ciel étaient menaçants ; la nature semblait sourdement hostile, et je ne sais quel indéfinissable sentiment de danger planait dans l'air. Il y a des moments où la solitude ne veut pas être dérangée et où l'ombre se renferme irritée sur le voyageur qui la traverse. Aussi,

quoique aucun péril appréciable ne me menaçât, éprouvai-je une sorte de soulagement lorsque j'aperçus, sur le plateau de la montagne qui sert de base à Constantine, le marabout rendu célèbre par le tableau d'Horace Vernet.

Comme Alhama, comme Ronda, en Espagne, Constantine est bâtie en aire d'aigle au sommet d'un rocher énorme qu'un précipice, au fond duquel se tord le Rumel, isole presque complètement, et qui ne se rattache à la terre que par un pont et une espèce d'isthme formant le seul point accessible. La ville d'Achmet-bey, bien qu'au pouvoir des Français, n'a rien perdu de son aspect arabe. Elle a conservé ses ruelles étroites embrouillées en écheveaux inextricables, ses minarets penchés, ses maisons aveugles, aux portes basses, toute sa physionomie orientale.

— Parbleu ! Vous tombez bien, me dit la personne à qui j'étais recommandé, après que j'eus réparé, par un repas aussi succulent que pouvait l'offrir l'hôtel d'*Europe*, l'unique auberge de la ville, les fatigues d'une journée de voyage sous le soleil africain, au milieu du mois d'août. Vous qui êtes curieux de choses extraordinaires, il y a précisément ce soir *danse des djinns* dans une maison que je connais, et où je peux vous introduire, si vous n'aimez mieux, ce qui serait plus sage, vous coucher tranquillement, au lieu d'aller voir des grimaces effroyables et des contorsions extravagantes.

— Je vous avouerai humblement, ami cher, que j'ignore ce que c'est que la *danse des djinns*, et que ce que vous dites pique ma curiosité.

— En France, me répondit mon ami d'un ton un peu sceptique et légèrement voltairien, on croit aux revenants : une souris trotte derrière une boiserie, un linge pend d'une façon lugubre au clair de lune, le vent se plaint dans un tuyau de cheminée ; on explique tout cela par le mot revenant, et quelques messes procurent le repos à l'âme en peine. Ici, l'on croit aux djinns. La ballade ascendante et décroissante d'Hugo a dû vous familiariser avec ce nom baroque et vous apprendre à peu près ce qui en est. Les djinns sont des esprits nocturnes qui se plaisent

à tracasser les habitants de certaines maisons où a été commis anciennement quelque crime ignoré, ou qu'un jettator a maléficiées de son regard bigle, malgré les mains vertes et rouges appliquées, comme préservatif, sur la chaux blanche de la muraille. Pour les faire déloger, on exécute, au son des tarboukas, des danses échevelées et symboliques qui leur sont particulièrement désagréables et mettraient en fuite des diables plus cornus et plus griffus qu'eux. Ce *programme* doit suffire à votre intelligence. Levez-vous et suivez-moi ; la cérémonie va commencer.

Mon ami alluma un bout de bougie qu'il introduisit dans une de ces lanternes de papier bariolé qui s'allongent et se reploient élastiquement et que les illuminations des fêtes publiques ont rendues si communes en France depuis la conquête d'Alger.

— Je ne vous dirai pas, comme Henri IV : « Ne perdez pas de vue mon panache blanc, il vous conduira au chemin de l'honneur ; » mais je vous recommande de vous diriger sur ma lanterne comme sur l'étoile polaire. La civilisation n'a pas encore fait jouir Constantine de ses progrès. Le gaz, et même les réverbères, sont aussi inconnus ici que du temps de Mahomet, et les rues sont si noirement compliquées, qu'il est fort aisé de s'y perdre.

On verra tout à l'heure que la recommandation n'était pas inutile.

Nous suivions des ruelles si étroites, que deux ânes chargés n'eussent pu y passer de front. Les maisons, à étages surplombant comme des escaliers renversés, se touchaient souvent par le haut, interceptant la faible lueur du ciel nocturne ; certains passages étaient voûtés et comme souterrains, et nos ombres, projetées par la clarté tremblante de la lanterne, vacillaient sur des pans de mur éraillés, sur de vieilles portes cadénassées en portes de prison, comme dans ces bizarres et fantastiques eaux-fortes de Rembrandt où la réalité prend les formes du cauchemar. Nous marchions au milieu de la jaune pénombre du fanal, ayant derrière nous et devant nous l'obscurité la plus opaque. Quelque Arabe attardé se

glissait le long des parois, enveloppé de son suaire blanchâtre ; un chien réveillé se déplaçait en poussant un gémissement plaintif et se traînait comme une larve hideuse hors du rayon de lumière pour s'aller rouler en boule un peu plus loin.

J'éprouvais cette sorte de plaisir angoisseux qui devait faire palpiter le cœur des héroïnes qu'Anne Radcliffe promène, une lampe à la main, à travers les corridors interminables de ses châteaux pleins de terreurs et d'apparitions.

Nous arrivâmes enfin près d'une maison laissant filtrer, par les fentes de la porte, quelques filets de lumière qui rejaillissaient en éclaboussures bizarres sur la muraille opposée. C'était là qu'avait lieu la cérémonie.

Après quelques mots en arabe échangés par mon compagnon avec un grand drôle basané, dont la face sombre faisait luire deux rangées de dents désordonnées et féroce ment blanches, on nous fit entrer dans une cour entourée d'un portique de petites colonnes, sur lesquelles retombaient des arcades évasées en cœur, et semblable pour la disposition au *patios* des maisons d'Andalousie, qui ne sont, du reste, eux-mêmes, que des imitations de l'architecture moresque.

Une vingtaine de veilleuses, nageant dans des verres pleins d'huile et suspendus par des fils d'archal, concentraient leur lumière sur le milieu de la cour, laissée libre pour les danses.

Sous les arcades se tenaient accroupies, dans des poses de macaque, sept ou huit vieilles, évidemment cousines des sorcières de *Macbeth*, malgré leurs yeux de chouette, brillant dans une large auréole bistrée, leurs nez luisant comme des becs d'oiseau de proie, leurs gros sourcils noirs et leur teint de revers de botte tanné par soixante années de soleil, qui montraient irréfragablement qu'elles avaient plutôt foulé le sable d'Afrique que la bruyère de Dunsinane. Quelques-unes étaient juives, comme l'indiquait la bandelette de velours noir historiée de paillon qui pressait leurs tempes décharnées, et dont les bouts flottaient par derrière sur leurs maigres épaules : jamais

juives n'ont gâté sorcellerie, et leur place est toujours marquée d'avance au sabbat. — J'avais vu en Espagne d'assez terribles vieilles, et les caprices de Goya en peuvent donner une idée à ceux qui n'ont pas franchi les monts. Mais celles-ci me parurent supérieurement hargnues et truculentes ; elles tenaient, entre leurs mains brunes et ridées comme des pattes de singe, des tarboukas dont elles interrogeaient distraitemment la peau avant de commencer leur bacchanale.

En face étaient assises, à la mode orientale, quatre ou cinq jeunes femmes coiffées de ces mouchoirs de soie aux couleurs éclatantes et tramés de fils d'or, que les Moresques savent tourner si coquettement autour de la calotte de velours qui couvre le sommet de leur tête ; leurs paupières noircies d'antimoine, leurs sourcils peints et rejoints à la racine du nez donnaient à leur beauté un caractère étrange qui n'était pas sans charme. Des vestes brodées, une chemise de gaze échancrée à la poitrine, des caleçons de soie arrêtés au genou, un mouchoir agrémenté d'or servant de ceinture, et la foutah, espèce de jupon ouvert par devant et bridant sur les reins, formé d'un foulard zébré de nuances vives et de paillon, composaient leur costume, avec quelque différence de détail due à la richesse ou au caprice de chacune d'elles ; de longues pendeloques d'un goût barbare frémissaient à leurs oreilles, et quelques-unes, mode particulière à Constantine, portaient comme des jugulaires trois chaînettes d'or tombant de deux boutons de pierreries fixés aux tempes, et encadrant sans le toucher l'ovale de leur figure.

C'était une charmante compensation aux atroces stryges, aux abominables goules dont j'ai charbonné tout à l'heure le croquis.

Au rebord de la terrasse intérieure formée par les quatre murailles de la cour, je discernais, à la lueur tremblante des veilleuses, sur le fond noir du ciel, des ombres blanchâtres, accroupies, accoudées ou debout, s'enveloppant dans leurs draperies comme des cigognes dans leurs ailes, et se tenant aussi immobiles que des figures de marbre sur la ligne d'un attique : c'étaient les femmes de la maison et

les voisines qui voulaient assister à la conjuration sans être vues, et satisfaire à la fois leur curiosité et la réserve orientale.

Quelques hommes, Bédouins ou Kabyles, la chachia ceinte de la corde de poil de chameau, se tenaient groupés sur les marches d'un escalier conduisant à l'étage supérieur.

On nous fit asseoir près du sauvage orchestre, et la cérémonie commença. Les vieilles femmes murmurèrent d'abord d'un ton bas et traînant une sorte d'incantation soutenue de quelques sourds ronflements de tarbouka, que les jeunes danseuses rangées à leur place semblaient écouter avec beaucoup d'attention. Cependant, aucune d'elles ne bougeait. Alors, les musiciennes haussèrent la voix et firent résonner plus fortement la peau d'âne des tarboukas ; quelques oscillations de tête d'arrière en avant et d'avant en arrière montrèrent que le charme opérait.

Ce mouvement, nous l'avions déjà vu faire aux aïssaoua, au haouch de Gerouaou ; plus tard, nous le vîmes répéter aux derviches hurleurs de Scutari, et il paraît nécessaire au fanatisme oriental pour s'entraîner à ces exercices de pénitence ou de conjuration, qui semblent vraiment dépasser les forces humaines. Sans doute il détermine une congestion cérébrale momentanée, une catalepsie factice qui empêche les acteurs de ces terribles parades religieuses de sentir la fatigue et la douleur.

Aux excitations plus pressantes du rythme, une danseuse se leva lentement et comme subjuguée, avec le frémissement et la secrète horreur de la pythonisse qui va se livrer aux vapeurs du trépied ; elle s'avança jusqu'au milieu de la cour, se tordit les bras dans un spasme nerveux, et, vaincue désormais, s'abandonna sans résistance au dieu ou au démon évoqué.

Cette danseuse était grande et bien faite. Ses formes, richement développées et robustes, sans lourdeur, ressortaient sous un splendide costume tout étincelant de lumière, dans les poses variées des premières évolutions de la danse, qu'elle semblait accomplir comme une somnam-

bule, n'ayant pas la conscience de ce qu'elle faisait. Sa figure charmante, dont l'expression ordinaire devait être la gaieté, avait légèrement pâli et se contractait en prenant une expression presque douloureuse ; ses membres tressaillaient convulsivement à chaque attaque du rythme comme sous une secousse galvanique.

Bientôt une autre danseuse se leva et vint se placer en face d'elle. Celle-là, mince, svelte, petite, n'annonçait guère plus de quatorze ou quinze ans ; son corps tout mignon gardait encore la gracilité enfantine de la première puberté. Ses traits, d'une finesse extrême et d'une régularité parfaite, avaient la fraîcheur d'arêtes, la netteté de burin d'un camée sorti d'hier des mains de l'artiste. La vie n'avait encore rien émoussé ni fatigué dans ces lignes si pures, et, n'étaient deux longues paupières noires, deux sourcils renforcés de *surmeth* à l'orientale, on eût cru voir animée et vivante la tête de la Psyché de Pompéi ; comme pour mettre à sa beauté un cadre d'or, le long de ses joues pâles scintillaient et frissonnaient des chaînettes à triple rang rattachées par des demi-boules de filigrane au cercle de sa calotte de velours.

Elle se plaça en face de sa compagne, que j'ai su depuis être sa sœur, et se mit à agiter son corps souple avec des ondulations de serpent debout sur sa queue. La chorégraphie orientale repose sur des principes tout à fait opposés à ceux qui régissent la nôtre. Les jambes doivent demeurer immobiles, et le torse seul a la permission de se trémousser ; ce qui est le contraire des recommandations des maîtres de danse à leurs élèves d'Europe. Des balancements de hanches, des torsions de reins, des renversements de tête et des développés de bras, une suite d'attitudes voluptueuses et pâmées composent le fond de la danse en Orient. L'on avance et l'on évolue par d'imperceptibles déplacements de pieds : lever les jambes jusqu'à hauteur d'œil, comme le font Elssler et Carlotta Grisi, serait réputé une suprême indécence, malgré les caleçons larges beaucoup moins accusateurs que le maillot. Il est vrai que par compensation la danse africaine nous paraît très libre et très lascive ; ce n'était pas le cas, cette fois, où

elle empruntait à son but particulier un caractère mystérieux, fatidique et sacré.

Les trois autres quittèrent leur place à leur tour et entrèrent dans le cercle magique. Les vieilles frappèrent leurs tarboukas avec un redoublement de fureur et donnèrent à leur chant monotone une accentuation gutturale et stridente, d'un effet étrange et ne ressemblant presque plus à la voix humaine.

Ces sons âpres, ce rythme haletant, parurent faire une grande impression sur les danseuses ; elles penchaient leur corps en avant, puis le rejetaient en arrière, de façon à toucher presque les dalles du pavé ; elles faisaient tourbillonner éperdument les mouchoirs rayés d'or qu'elles tenaient dans chacune de leurs mains ; elles se tordaient en spirale, avec une augmentation de vitesse toujours croissante.

Bientôt leurs coiffures se détachèrent de leurs cheveux ; n'étant plus contenus, ceux-ci se répandirent sur leurs épaules, sur leur col, sur leur front, sur leurs joues, sur leur sein, comme une couvée de serpents noirs chassés violemment de leurs repaires. — Les longues mèches brunes de ces chevelures éparses, agitées par des mouvements désordonnés, semblaient les lanières d'un fouet manié par un esprit invisible qui en flagellait à tour de bras les danseuses pour activer leur ballet épileptique.

Ayscha (elle se nommait ainsi, à ce que m'apprit mon compagnon) se tortillait comme un ver coupé en quatre ou comme une grenouille sur la pile de Volta. Son petit corps frêle et nerveux paraissait subir plus vivement que les autres l'influence de l'incantation magique ; mais, au milieu de ces spasmes chorégraphiques, son délicat visage gardait toujours sa pure beauté et ressortait parmi ces Méduses échevelées comme un masque de marbre pâle.

Les ombres perchées sur le bord de la terrasse poussèrent un long cri d'encouragement. Ce cri, lugubre à faire figer la moelle dans les os, s'obtient en frappant la bouche avec la paume de la main pendant l'émission du son. On dirait un glapisement de chacal blessé se plaignant à la nuit.

Haletantes, suffoquées, râlant comme des soufflets de forge, mais continuant toujours leurs exercices diaboliques, les danseuses se débarrassèrent de leurs vestes, puis de leurs foutahs, ne gardant que leurs pantalons de soie et leurs chemises de gaze. Le rythme inexorable pressait la danse d'une mesure de plus en plus rapide. Les vieilles nasillaient leur chanson enragée, et ce ne fut bientôt plus qu'une mêlée de mouvements convulsifs, de chevelures sifflantes, de bras éperdus, de torses pantelants, de gorges battant la campagne, de petits talons résonnant sur les dalles comme des sabots de gazelle.

C'était horrible et charmant, j'étais épouvanté et ravi ; ces belles jeunes femmes, à travers ce délire orgiaque et ces fureurs de ménade antique, conservaient une sorte de grâce effrayante. Ces tambours, ces chants, ces cris, ces spasmes, ces respirations pressées, ce tumulte de couleurs et de formes, me donnaient le vertige, et il me semblait entendre palpiter sous le plafond des galeries les ailes onglées et membraneuses des djinns mis en fuite.

Deux ou trois danseuses tombèrent tout d'une pièce sur le sol avec une roideur tétanique. On les remit sur leur séant, on leur versa un pot d'eau sur la tête, et elles reprirent leurs sens peu à peu, jetant autour d'elles de longs regards effarés, empreints encore de la terreur des apparitions entrevues. La conjuration avait réussi. Les djinns s'étaient envolés, et, débarrassée désormais de ces hôtes incommodes, la maison devenait habitable.

Les actrices de ce drame étrange reprirent lentement leur costume, rajustèrent leur coiffure et se retirèrent par petits groupes. Je m'attendais à voir les vieilles sorcières enfourcher un balai pour retourner chez elles ; mais il paraît que ce n'est pas l'usage en Afrique, et elles s'en allèrent à pied.

Ivre de ce spectacle vertigineux, je suivis mon compagnon d'un pas chancelant ; mais, oubliant sa recommandation de ne pas quitter des yeux son fanal, à un brusque détour de ruelle, je perdis de vue mon étoile polaire ; quelques pas faits dans une fausse voie pour retrouver la clarté propice m'eurent bientôt égaré au milieu de

l'ombre la plus épaisse, la plus opaque, la plus impénétrable.

Après quelques allées et venues à tâtons, je me sentis pris, comme un coquillage dans un bloc de marbre noir, dans cette pâte d'ombre épaisse. Nulle lumière aux fenêtres, par la bonne raison que les fenêtres ne s'ouvrent pas sur la rue à Constantine. J'étais aussi perdu que le peintre Robert au fond des catacombes de Rome, et le vers célèbre de Delille :

Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence,

s'appliquait à ma situation avec une trop déplorable justesse. Je suivais les murailles en les touchant de la main, mais je ne faisais que tomber d'obscurité en obscurité.

Las de me fatiguer inutilement, j'allais m'asseoir sur le degré d'une porte que mon pied avait heurté, pour y attendre le jour, lorsque je vis débusquer une lanterne de l'angle d'un carrefour ; je crus d'abord que c'était mon ami qui me cherchait ; mais deux ombres élégantes qui se dessinèrent quand la lumière se rapprocha me démontrèrent bientôt mon erreur.

C'étaient Ayscha et sa sœur, qui, enveloppées de leur long haïk, s'en retournaient à leur logis. Elles parurent d'abord un peu effrayées ; mais, me voyant sans fanal et seul, elles comprirent mon embarras. Je ne savais pas un mot d'arabe, elles ne connaissaient pas un mot de français ; cela rendait la conversation difficile ; demander en pantomime le chemin de l'hôtel d'*Europe* n'était guère praticable ; je l'essayai pourtant, rappelant à moi tous mes souvenirs de l'Opéra, et des Funambules ; mais je vis à leurs grands yeux étonnés qu'elles ne comprenaient pas. Elles se consultèrent un moment, et le résultat de la délibération fut que la petite me mit un coin de son manteau dans la main, avec un signe qui voulait dire clairement cette fois : « Laissez-vous conduire. »

Je crus d'abord qu'elles allaient me conduire à l'auberge ; mais elles s'arrêtèrent, après quelques détours, devant une porte fermée d'un cadenas arabe, dont elles

dénouèrent prestement les courroies, et qui n'était pas celle de l'hôtel d'*Europe* assurément. Je grimpai derrière elles un petit escalier à marches hautes, barbouillées de chaux, et dont les degrés semblaient avoir été taillés dans une masse de blanc d'Espagne. Au bout d'une courte ascension, je me trouvai dans la chambre à coucher des deux sœurs, chambre d'une simplicité toute moresque, meublée d'une rosace peinte au plafond, d'un coffre de bois colorié, destiné à serrer les habits, et d'une gargoulette de terre posée au frais sur l'appui de la fenêtre ; le soir même de mon arrivée à Constantine, je me trouvais, comme don César de Bazan, comte de Garofa, « introduit dans le sein des familles, » avec cette dissemblance que je n'étais pas entré par le tuyau de la cheminée, introduction difficile d'ailleurs en Algérie.

Les deux sœurs, qui ne paraissaient nullement fatiguées des cachuchas diaboliques auxquelles elles venaient de se livrer, m'adressaient toute sorte de discours inintelligibles mêlés d'éclats de rire auxquels je répondais de mon mieux en pur parisien. Dans les instants de silence, elles mâchaient de petites boules de macis qui nettoient les dents et parfument l'haleine, soin inutile à coup sûr, car elles avaient toutes deux des dentures de jeune chien de Terre-Neuve : leurs dents, empêtrées dans la pâte tenace, se décollaient avec un petit clappement singulier qui n'était pas sans grâce et sans coquetterie.

Enfin la plus grande des deux sœurs se leva du coffre où elle était assise et se dirigea vers une espèce d'alcôve pratiquée dans la muraille et en tira un mince matelas de coton piqué, qu'elle et Ayscha étendirent à terre. Je regardais ces préparatifs d'un air embarrassé : la sœur aînée s'arrangea dans l'alcôve, et la cadette, après avoir fait glisser un bout de draperie sur une corde tendue en travers de la chambre, s'allongea tranquillement sur le matelas dans sa folle toilette de danseuse, — car les Orientaux ne se déshabillent pas pour dormir, — sans plus s'occuper de moi que si je n'existais pas.

Cependant, comme elle avait laissé une place libre sur le bord de sa couche improvisée, je crus pouvoir profiter

de cette espèce de permission tacite et je m'étendis tout au bord pour ne pas la gêner et me reposer un peu ; car j'étais accablé de fatigue ; mais je ne pus dormir, et, quelque respect que j'eusse pour l'hospitalité, je compris que le bienheureux Robert d'Arbrissel s'était imposé une rude pénitence en passant la nuit par mortification auprès de jeunes filles dont il n'effleurait pas la vertu.

Ayscha dormait avec une sérénité parfaite ; elle avait sans doute oublié les djinns, car l'ombre d'aucun mauvais rêve ne passa sur son front calme, et ses longs cils baissés, ouverts en éventail noir sur ses joues rosées par le sommeil comme celles des enfants, ne se relevèrent pas une seule fois. Sa chemise de gaze de soie, entrouverte, laissait deviner dans une ombre transparente deux seins naissants, tatoués, l'un d'une petite croix d'azur, l'autre d'une rose au feuillage bleu et à la fleur rouge.

Les nuits ne sont pas longues en Afrique au mois d'août, et une lueur bleuâtre, pénétrant par la lucarne où rafraîchissait la gargoulette, vint faire jaunir la lueur tremblante de la lampe : je me levai et je me penchai à la lucarne. Le gouffre du Rummel traversé de ses deux arcades gigantesques se creusait dans la brume azurée sous la muraille de la maison, et les cigognes qui laissent tomber des serpents sur les toits de tuile de Constantine, commençaient à voler gravement à travers de folles bouffées de tourterelles grises.

Les deux belles dormeuses s'éveillèrent, et, avant de quitter leur nid hospitalier, je fis sur mon carnet de voyage un croquis d'Ayscha, quoique j'eusse pu me fier à ma mémoire pour me souvenir d'elle ; l'autre sœur, que je voulais aussi dessiner, ne se prêta pas à ce désir, retenue sans doute par quelques-uns de ces scrupules religieux, particuliers aux Orientaux, qui voient des idoles dans toute image.

Dans la rue, je rencontrai un chasseur d'Afrique qui me reconduisit, fort obligeamment, à l'hôtel d'*Europe*, où l'on était très inquiet de moi.

Je n'ai pas revu Ayscha ni sa sœur ; — la destinée du voyageur est de quitter toujours ce qui lui plaît et de ne

jamais revoir ce qu'il admire. — Mais, l'année dernière, j'ai eu bien tristement de ses nouvelles ; un journal contenait ces lignes :

« Une jeune danseuse de Constantine, Ayscha-ben-Chebarria, a été assassinée par des Kabyles, dont ses bijoux avaient allumé la cupidité et qui s'étaient introduits de nuit chez elle. On a trouvé son corps dans le Rummel, tout sanglant et tout mutilé. Les assassins lui avaient arraché les oreilles et coupé les doigts pour s'épargner la peine d'en extraire les pendeloques et les bagues. On est à la recherche des coupables. »

Mon petit croquis est donc tout ce qui reste de cette charmante créature.

.....

VII

INAUGURATION DU CHEMIN DE FER DE BLIDAH

Lorsque nous montâmes, en 1845, sur le bateau à vapeur de Stora pour retourner à Marseille, après avoir trois mois parcouru l'Afrique française, nous jetâmes aux côtes qui se dessinaient à l'horizon ce regard mélancolique qui s'attache aux objets qu'on n'espère plus revoir et dont on voudrait fidèlement garder l'empreinte. Bien souvent, depuis, nous avons regretté cette vie étrange où la civilisation se mêle à la barbarie dans une proportion si pittoresque; nous nous sommes rappelé ces belles nuits passées sous la tente, ces longues routes à cheval, ces excursions à la suite de notre vaillante armée jusqu'aux sommets lointains du Djurdjura. Plus d'une fois, nous avons refait, avec l'architecture du rêve, Constantine perchée sur son roc comme une aire d'aigle, Oran penchée sur son gouffre de verdure, maintenant comblé, et cette blanche Alger qui s'adosse à sa montagne, les pieds et la tête baignant dans un éternel azur.

Eh bien, nous avons revu Alger. Une gracieuse invitation envoyée par la Compagnie du chemin de fer de Blidah nous a fait cette joie inespérée. Nous voilà encore sur cette place du Gouvernement où nous avons fait tant de tours de promenade; seulement, la Djennina, qui en garnissait le fond, a disparu; mais la mosquée dont le dôme s'arrondit si gracieux et la tour qui la surmonte ont conservé intacte leur physionomie orientale. Un palmier

nouvellement transplanté s'épanouit devant l'hôtel de la *Régence*.

Avant que la ville française s'éveille, car la marche du *Thabor* a été si rapide, que nous sommes arrivé aux premières lueurs de l'aube, nous escaladons les rues escarpées de la vieille ville moresque. Là, rien n'est changé. A peine quelque maison européenne s'est-elle hasardée à mi-côte parmi ce dédale de ruelles blanchies à la chaux, si étroites parfois, que deux ânes chargés n'y peuvent passer de front. Les étages surplombent encore, étayés de poutrelles, et les maisons se touchent par le haut. Des portes basses, mystérieuses, s'entrebâillent à demi et les dormeurs couchés le long des murs se secouent dans leur burnous. Les Biskris, portant leurs vases de cuivre, vont chercher l'eau des fontaines ; les Nègresses, enveloppées de leurs haïks quadrillés de blanc et de bleu, s'accroupissent sur quelque marche à côté de leurs pains en forme de galette ; le marchand croise ses talons au fond de l'alcôve qui lui sert de boutique, après avoir arrangé en pile ses pastèques et ses bottes de piment.

De rampe en rampe, nous gagnons la Casbah, non sans effleurer du coude quelque Moresque empaquetée dans son domino de mousseline, et faire rentrer derrière le grillage des petites lucarnes arabes plus d'une tête curieuse et furtive ; puis, rassuré à l'endroit de la couleur locale, nous redescendons vers la ville moderne. Alger n'est pas encore tout à fait une Marseille africaine. Plus d'un Fromentin peut y trouver des modèles.

Le soleil du 15 août se leva au bruit des salves d'artillerie qui annonçaient les solennités du jour. L'Algérie, pour célébrer dignement avec toute la France la fête de l'empereur, ajoutait au programme des réjouissances ordinaires l'inauguration de son premier chemin de fer. Cette première ligne de rails, qui réunit Alger à Blidah, n'est point longue ; elle n'a que cinquante kilomètres ; mais c'est le commencement d'un réseau qui va bientôt s'étendre de tous côtés sur le territoire de notre belle colonie : déjà entre Philippeville et Constantine, entre Oran et Saint-Denis-du-Sig, on a terminé les études de deux autres

voies, et les travaux d'exécution seront prochainement entrepris. C'est un avenir voisin, plein de promesses, qui s'ouvre pour la France africaine. Aussi, une foule nombreuse et joyeuse se pressait-elle dès six heures du matin aux abords de la gare d'Alger pour saluer le départ du train d'inauguration.

A sept heures trente minutes, Son Excellence le gouverneur général arrivait prendre place dans un wagon d'honneur avec le sous-gouverneur et le directeur général des services civils ; et, les invités de la Compagnie ayant rempli les voitures qui leur avaient été réservées, la locomotive s'ébranlait au bruit du canon, des fanfares et des acclamations.

Nous courons sur le rivage de la mer, au pied de charmantes collines où les flammes de l'été ont laissé encore assez de verdure pour faire ressortir les blanches villas assises sur les pentes. Mais, près de la Maison-Carrée, une échancrure du Sahel nous donne entrée dans la plaine de la Mitidja, où la voie pénètre par une courbe gracieuse.

C'est d'abord de vastes espaces à demi dénudés ; des troupeaux nombreux cependant y paissent l'herbe rare, et parmi des bouquets de verdure apparaissent les habitations des colons et les douars des indigènes. Çà et là un pâtre, drapé dans son burnous, se dresse et regarde ; de distance en distance, placé en vedette le long de la voie, un de nos fantassins présente les armes, un cavalier salue de son sabre, maintenant à grand-peine son cheval qui se cabre.

Après les immenses jachères, voici des vignes, des champs de tabac, des plantations tout européennes : c'est la campagne de Boufarik, un ancien marais dont nos laboureurs, rivalisant de courage avec nos soldats, ont fait une Normandie.

Voici les orangers de Blidah ; le train s'arrête, accueilli par la mousqueterie d'une troupe de cavaliers arabes postés dans une attitude pittoresque sur la crête de la tranchée : une grande affluence d'Européens et d'indigènes mêlait au pétilllement de la poudre les vivats les plus chaleureux.

M. de Chancel, sous-préfet de l'arrondissement, et M.R. de Montagny, maire de Blidah, étaient venus recevoir le maréchal à la descente de wagon. Le maire, dans une courte allocution, ayant présenté à Son Excellence les respectueuses félicitations et les remerciements du pays, le maréchal répond en ces termes :

« Monsieur le maire, j'agréé avec satisfaction l'expression des sentiments dont vous êtes ici l'interprète, et je vous en remercie.

» C'est avec bonheur que je viens aujourd'hui dans votre cité inaugurer le premier chemin de fer dont soit dotée l'Algérie, et ajouter l'éclat de cette cérémonie, d'heureux augure pour la colonie, aux solennités de notre fête nationale.

» La rapidité des transports, la facilité des communications sont, pour l'agriculture comme pour l'industrie, des sources de prospérité et de richesse. Les chemins de fer, je n'en doute pas, réveilleront l'activité des villes, ajouteront au bien-être des colons, en même temps qu'ils seront un progrès pour le travail, un attrait pour les capitaux.

» Plus d'un vœu appelait la création de ces nouvelles voies sur le sol africain, et des années déjà se sont écoulées depuis que nos bataillons en commencèrent les travaux ; je suis heureux de pouvoir adresser à tous mes félicitations pour la part prise depuis à cette création. J'aiderai de tous mes efforts à la continuation des lignes algériennes. La sollicitude de l'empereur ne nous fera pas défaut. De nombreuses voies ferrées seront un bienfait nouveau ajouté à tous ceux qu'il a répandus sur la colonie, et dont elle lui sera à jamais reconnaissante.

Vive l'empereur ! »

Au milieu des acclamations que soulève ce discours, le gouverneur général monte avec les principales autorités sur l'estrade du haut de laquelle va être donnée aux locomotives la bénédiction religieuse.

M. l'abbé Suchet, vicaire général du diocèse d'Alger, en accomplissant cette cérémonie, joignit aux prières du

rituel un excellent discours qui fut écouté dans un profond recueillement. Puis l'assistance, prenant le chemin de la ville, se rendit à l'église nouvelle pour entendre le *Te Deum* ; et, de là enfin, cent cinquante invités se dirigèrent vers le *bois sacré*, où la Compagnie leur avait préparé le banquet traditionnel, clôture des solennités.

La salle de ce banquet n'était point une salle à manger ordinaire : la table s'allongeait, auprès d'un marabout, sous un vélarium suspendu à des oliviers grands comme nos chênes et piquetés de trous qu'ont faits les balles des anciens combats. Peut-on faire un pas sur cette terre sans rencontrer quelques marques du courage de nos soldats ?

Au dessert, le gouverneur général se leva pour porter un toast à l'empereur, à l'impératrice, au prince impérial, et, quand il se fut rassis au milieu des vivats, M. Rostand, vice-président de la Compagnie des chemins de fer algériens, prit la parole. De chaleureux témoignages d'adhésion scandèrent chacune des périodes où l'orateur montrait l'importance et les difficultés de l'œuvre de la Compagnie, sa reconnaissance pour le bienveillant appui du gouvernement, sa confiance dans les bienfaits de l'avenir, et la nécessité de poursuivre énergiquement une entreprise qui est comme la seconde conquête de l'Algérie. Toute l'assistance s'associa aux hommages que M. Rostand rendit à notre brave armée et à ses illustres chefs, et des applaudissements universels éclatèrent quand il termina en portant un toast à la santé du gouverneur général.

Le maréchal, en quelques paroles pleines d'une émotion communicative, répondit qu'il voulait partager ce toast avec tous ceux qui, de quelque façon, chacun dans sa sphère et suivant ses forces, coopéraient avec lui au développement de la colonisation.

Il appartenait au président de la chambre de commerce d'Alger de proposer un dernier toast, à la prospérité des chemins de fer algériens. Après quoi, les convives regagnèrent la gare, et le train les remporta rapidement à Alger, où ils retrouvèrent la population en joie.

La fête publique, sur la place du Gouvernement, avait

un caractère d'animation tout particulier. Nous ne parlerons ni des courses en sac, ni des ascensions aux mâts de cocagne; ces divertissements sont assez connus; mais nous signalerons une espèce de pyrrhique exécutée par des Nègres choquant des bâtons en cadence, au son d'une musique stridente et sauvage, avec cette infatigable ardeur pour la danse qui distingue la race noire. Cette ronde fantastique, si elle n'eût eu lieu aux rayons d'un soleil brûlant, aurait fait naître l'idée d'une ronde du sabbat.

Le soir, des cordons de feu dessinaient les élégants contours de la mosquée, les arcades des hôtels, et traçaient, au milieu du labarum, le chiffre impérial. Les bombes à pluie d'or et d'argent d'un feu d'artifice tiré au jardin Marengo allaient chercher les étoiles dans l'azur profond de la nuit et laissaient retomber leurs paillettes lumineuses. Une retraite aux flambeaux avec musique arabe d'un merveilleux effet termina pittoresquement la fête.

Maintenant, en attendant que *le Thabor*, qui doit nous ramener, ait chauffé sa machine, reprenons nos courses à travers la ville et aux environs. Revoyons Birkadem, le vallon de la Femme sauvage; la Bouzareah avec ses délicieux points de vue; errons sur cette plage où les pêcheurs tirent leurs filets; regardons les Arabes charger leurs chameaux en dehors des portes; reposons-nous sous les ombrages du Jardin d'acclimatation, un paradis de fraîcheur, d'ombre et de parfums, qui n'existait pas à notre premier voyage.

Quelle sensation bizarrement exotique produit l'aspect de végétations qu'on ne connaît que par les livres de botanique, poussant en pleine terre! Il y a au Jardin d'acclimatation une allée de bambous qui nous a fait accomplir en trois minutes le voyage de l'Inde. L'allée de palmiers conduit tout droit aux oasis du Sahara. Rien n'agit aussi fortement sur l'imagination qu'une plante nouvelle. Une haie de cactus, un aloès à cierge, et voilà tout le caractère d'un paysage changé.

Si l'on vous dit qu'il n'y a plus rien d'arabe à Alger, ne le

croyez pas. Suivez par les rues étroites quelque guide indigène, et vous entendrez bientôt ronfler le tambour des aïssaoua, qui, dans la cour d'une maison moresque, mangent des serpents, avalent des scorpions, lèchent des fers rouges, mâchent des braises, se font sortir les yeux de la tête, se promènent sur des yataghans affilés, et exécutent avec la même furie leurs exercices diaboliques.

Ce spectacle vous répugne-t-il, arrêtez-vous devant cette porte qui laisse filtrer avec quelques rayons de lumière une languissante et rêveuse mélodie. La flûte de derviche soupire, le rebab fait des arpèges, le tarbouka marque la mesure ; on dirait un thème de Félicien David ou d'Ernest Reyer. Entrez : les danseuses aux molles poses se lèvent comme dans un rêve ; peu à peu elles s'animent, elles soulèvent leurs mains teintes de henné et agitent des mouchoirs à broderies ; des frissons d'or et d'argent tremblent sur leurs costumes d'étoffes brillantes ; les anneaux de leurs pieds tintent et marquent la mesure. Diaz, en son bon temps, n'a rien fait de plus vif et de plus harmonieux, de plus frais et de plus chaud comme couleur. Leurs silhouettes gracieuses se détachent d'un fond de murailles blanches, et, sur le haut des terrasses, les femmes voilées applaudissent, tandis que les chauves-souris, éveillées, décrivent au-dessus de la cour leur vol circulaire.

[*Mais le jour luit, la réalité nous rappelle, il faut aller faire sa malle et son feuilleton sur Psyché.*]

I

LE LION DE L'ATLAS

Dans l'Atlas, — je ne sais si cette histoire est vraie, —
Il existe, dit-on, de vastes blocs de craie,
Mornes escarpements par le soleil brûlés ;
Sur leurs flancs, les ravins font des plis de suaire ;
A leur base s'étend un immense ossuaire
De carcasses à jour et de crânes pelés ;

Car le lion rusé, pour attirer le pâtre,
Le Kabyle perdu dans ce désert de plâtre,
Contre le roc blafard frotte son mufler roux.
Fauve comédien, il farde sa crinière,
Et, s'inondant à flots de la pâle poussière,
Se revêt de blancheur ainsi que d'un burnous !

Puis, au bord du chemin, il rampe, il se lamente,
Et de ses crins menteurs fait ondoyer la mante,
Comme un homme blessé qui demande secours.
Croyant voir un mourant se tordre sur la roche,
A pas précipités, le voyageur s'approche
Du monstre travesti qui hurle et geint toujours.

Quand il est assez près, la main se change en griffe,
Un long rugissement suit la plainte apocryphe,
Et vingt crocs dans ses chairs enfonce leurs poignards.
— N'as-tu pas honte, Atlas, montagne aux nobles cimes,
De voir tes grands lions, jadis si magnanimes,
Descendre maintenant à des tours de renards ?

II

LE BÉDOUIN ET LA MER

Pour la première fois voyant la mer à Bone,
Un Bédouin du désert, venu d'El-Kantara,
Comparaît cet azur à l'immensité jaune
Que piquent de points blancs Tuggurt et Biskara ;

Et disait, étonné, devant l'humide plaine :
« Cet espace sans borne, est-ce un Sahara bleu,
Plongé comme l'on fait d'un vêtement de laine
Dans la cuve du ciel par un teinturier dieu ? »

Puis, s'approchant du bord, où, lasses de leurs luttes,
Les vagues, retombant sur le sable poli,
Comme un chapiteau grec contournaient leurs volutes
Et d'un feston d'argent s'ourlaient à chaque pli :

« C'est de l'eau ! cria-t-il ; qui jamais l'eût pu croire ?
Ici, là-bas, plus loin, de l'eau, toujours, encor !
Toutes les soifs du monde y trouveraient à boire
Sans rien diminuer du transparent trésor,

» Quand même le chameau tendant son col d'autruche,
La cavale dans l'auge enfonçant ses naseaux,
Et la vierge noyant les flancs blonds de sa cruche,
Puiseraient à la fois au saphir de ses eaux ! »

Et le Bédouin, ravi, voulut tremper sa lèvre
Dans le cristal salé de la coupe des mers.
« C'était trop beau, dit-il ; d'un tel bien Dieu nous sèvre,
Et ces flots sont trop purs pour n'être pas amers ! »

DEUXIÈME PARTIE

[L'ALGÉRIE VUE DE PARIS]

[RETOUR D'AFRIQUE]

Lorsqu'on a été absent de Paris quelques semaines et qu'on a dépassé la banlieue d'un certain nombre de kilomètres, l'on s'imagine toujours trouver en rentrant les hommes et les choses avec une nouvelle physionomie ; on s'attend à des édifices, à des poèmes, à des gloires de fraîche date. Telles étaient du moins les pensées, qui nous occupaient en voyant scintiller vaguement dans l'ombre la tiare de gaze de la Babylone moderne, à notre retour d'Afrique. Nous nous demandions : « Les sceptres d'or de l'art sont-ils encore aux mêmes mains ? Quels génie de Paris a-t-il inventé pendant que nous étions là-bas ? De quel poète, de quel peintre, de quel musicien couronné d'hier nous faudra-t-il baiser la cothurne, nous pauvre critique, humble adorateur des vrais dieux intellectuels ? »

Et nous penchions la tête à droite et à gauche pour démêler dans la rapidité de la course quelque colonnade gigantesque, quelque cathédrale démesurée, quelque ébauche de Babel montant aux cieux à travers un inextricable fouillis d'échafaudages ; mais nous n'apercevions que d'honnêtes façades bariolées d'enseignes, que des rues à angles droits plus satisfaisantes pour l'édilité que pour l'art ; Paris s'était borné à déplacer ce qu'il faut de

moellons et de sacs de plâtre pour l'usage de ses habitants.

Rien n'avait changé. Les mêmes gravures figuraient aux étalages des marchands d'estampes. Le même cache-mire, seulement un peu fané et plus marqué à ses plis, pendait à la montre des magasins de nouveautés ; les jeunes gens que nous avions laissés sur le boulevard de Gand fumant un cigare, l'achevaient à peine et en secouaient la poussière blanche du bout du doigt ; ils étaient assis sur la même chaise, étalant leur jambe dans une position identique ; la petite marchande de violettes poursuivait les passants du même bouquet ; au Divan, une discussion que j'avais vu commencer se continuait sans avoir fait de progrès sensibles ; les gens s'abordaient et se quittaient sans paraître se douter du temps écoulé. Nous aurions pu croire n'avoir jamais cessé de nous promener devant le passage de l'Opéra si le hâle de notre visage et de nos mains ne nous eût prouvé le contraire.

Nous allâmes voir l'ami excellent qui a bien voulu se charger pour nous de la besogne ingrate de rendre compte des vaudevilles d'été et des mélodrames caniculaires, afin de prendre langue et de nous remettre un peu au courant des choses de la littérature, car nous avons peur de paraître tout d'abord provincial, en montrant des admirations surannées pour des gloires abolies ; nous craignons de déclarer chamantes des femmes tombées en désuétude et de nous pâmer à faux sur quelque pirouette dépassée depuis longtemps.

Notre ami se hâta de nous rassurer et nous dit : « Pourquoi as-tu négligé de faire stéréotyper tes anciens articles, ils pourraient te servir tous aujourd'hui. Ce que tu as écrit sur Carlotta Grisi à propos de *Giselle*, de la *Jolie fille de Gand*, de la *Péri*, est encore parfaitement exact pour le *Diable à quatre*. Tes peintres et tes poètes favoris sont toujours sans rivaux. Il n'est pas arrivé d'Orient un second Félicien David, à moins que tu ne l'aies rapporté dans la valise, et le grand Ponsard continue à mettre la dernière main à sa stratégie. D'ailleurs si tu veux le convaincre qu'il n'y a rien de changé depuis ton départ, tu n'as qu'à aller voir les *Murs ont des oreilles* au Gymnase-Dramatique. — Voici la loge. »

DÉBUT DE DANSEUSES MORESQUES

Nous aimons les exhibitions dansantes des races exotiques. Ce genre de spectacle commence à se naturaliser chez nous. Les Français, et surtout les Parisiens, sont peu voyageurs. Il faut donc, puisque nous n'allons pas visiter les peuples, que les peuples viennent nous visiter. Les peuples font comme le prophète qui voyant que la montagne ne venait pas à lui alla vers la montagne, miracle bien plus grand, vu l'obstination habituelle des prophètes.

Les contrées les plus lointaines nous ont envoyé des échantillons. Les Bayadères, les Marocains, les Botocudos, les Ioways, les Ob-jo-wi-mas (nous ne sommes pas bien sûr que ce soient là précisément les syllabes, n'ayant pas l'affiche sous les yeux), voici venir maintenant des Moresques d'Alger.

Les exercices du Cirque, bien qu'ils soient peu souvent renouvelés, ont le don de nous amuser toujours. Ce soir-là, les écuyers et les écuyères tombaient plus pressés, plus nombreux que ne sont sur la mer les grêles du printemps et les neiges d'hiver. La rivalité de l'hippodrome est cause de ces chutes : on ne veut pas céder en hardiesse à la troupe *extra-muros*, et l'on risque plus qu'on ne le fait ordinairement. Ces chutes, que la poussière dont l'arène

est sablée, empêche d'être dangereuses, raniment l'attention, donnent de l'intérêt et provoquent les applaudissements, soit ironiques, soit consolateurs.

Lorsque Gartner eut exécuté ses cabrioles, Auriol son exercice des bouteilles, Kennebel ses poses antiques, Baucher son travail sur Partisan, et chaque écuyer le nombre de tours voulus avec accompagnement de hop et de coups de chambrière, une multitude d'escogriffes armés de maillets et de chevilles se mirent en devoir d'étendre par terre un tapis qui certainement ne venait pas de Tunis. Sur ce tapis ils placèrent des carreaux rouge et or, dont quatre seulement nous parurent authentiques. Les rideaux par où débouchent les cavalcades s'entrouvrirent, et le cortège oriental commença à défiler et à faire le tour du cirque.

Sur une espèce de palanquin porté par des comparses costumés *ad hoc*, une femme d'un embonpoint à plaire aux Asiatiques les plus difficiles, représentait la sultane en l'honneur de laquelle les réjouissances devaient avoir lieu. — Cette femme, française jusqu'aux yeux, suivant l'expression espagnole, est la directrice de la troupe.

L'orchestre arabe, composé d'un rebec, d'une flûte, d'une guzla et d'un tambour de basque, accompagnait un chant grêle, guttural et chevroté, comme tous les chants orientaux, qui a paru réjouir médiocrement le public, malgré l'étrangeté pénétrante et la barbarie primitive du motif.

Notre public est généralement peu compréhensif. Il a surtout des idées faites d'avance ; il se prête peu à ce qu'il ne connaît pas et ne veut pas l'étudier. — Le *Dieu et la Bayadère* l'ont rendu injuste, pour la divine Amany, à qui il aurait voulu voir les maillots roses de Mlle Taglioni ; il s'est obstiné à dire que les Marocains étaient des Hercules des Champs-Élysées frottés de jus de réglisse. Les Moresques d'Alger ne ressemblent pas assez aux comparses de la *Révolte au Sérail* pour lui plaire beaucoup. — Elles ont contre elles d'être vraies et de ne pas assez ressembler aux odalisques de carnaval. De la gaze blanche à pois d'or et des caleçons pêche, voilà comme le Parisien se figure

l'Almée. — Tant pis pour elle si elle ne remplit pas les conditions du programme.

Les musiciens, les danseuses et les chanteuses ont pris place sur les carreaux, laissant errer leurs yeux étonnés autour de l'enceinte, et comme surpris d'un accueil froid ; car ils avaient joué de leur mieux un air à faire pâmer d'aise les Biskris, les Mores et les Mozabites.

Avant de décrire leurs danses, ce qui sera bientôt fait, donnons la liste du personnel de la bande. — Les noms sont assez caractéristiques, et pourront servir d'exercice pour lire les journaux d'Afrique.

1^{er} danseur : Aissa-Ben-Tourgourt ;

2^e danseur : Salam-Ben-Ben-Miloud.

Musique et chant.

Ben-Jussim ;

Ben-Margham ;

Ben-Hassem ;

Guelloul-Ben-Ismaïl ;

Biloum, enfant.

1^{re} danseuse : Yamina-Ben-Hassen ;

2^e danseuse : Kadoudja-Ben-Tenadjar ;

Danse et chant.

Baya-Ben-Mahmoud ;

Aicha-Ben-Turquia ;

Baya-Ben-Mustapha ;

Esther-Ben-Lallaoun ;

Zora-Ben-Mohamed ;

Suite.

Abdalla-Ben-Mustapha ;

Mohamed-Ben-Salem.

Le costume que portaient les femmes est celui des Moresques d'Alger. Il se compose d'un pantalon de soie rayée arrêté au genou, d'une chemise de gaze, d'une veste ou brassière de damas broché d'or, d'un mouchoir noué

en ceinture, d'une *foutah*, pièce d'étoffe tramée d'or, espèce de tablier qui se porte à l'envers, c'est-à-dire sur les reins, de jupon improvisé ouvert par devant et qui descend à mi-jambe ; d'une coiffure faite de deux foulards de Tunis disposés en sens inverse sur une calotte de velours, et formant une façon de mitre, de colliers bizarres, de boucles d'oreilles extravagantes, de bracelets à grelots et autres doreloteries. — Cet habit leste et pimpant semble fait exprès pour la danse, et s'éloigne de la gravité ordinaire des costumes orientaux.

Nous pensons que la pudeur officielle s'est alarmée de la simplicité par trop primitive de la danse algérienne ; car les deux pauvres filles, après avoir agité quelques instants leurs écharpes, sont piteusement retournées à leurs carreaux, et ont repris leur tarbouka : la chose a duré à peine deux minutes, de sorte que pour occuper le public, on a fait exécuter une légère cachucha — tunisienne — par un quadrille de danseurs tout au plus Espagnols.

La danse moresque contrarie nos idées chorégraphiques. L'art suprême, pour les almées, consiste à ne jamais quitter la terre et à progresser par des déplacements de pieds imperceptibles ; c'est le corps qui danse, tandis que les jambes sont immobiles, juste le contraire de ce qui se pratique chez nous. On ne saurait imaginer quelle souplesse déploient ces almées ; ce sont des ondulations serpentine, rythmées, tantôt lentes, tantôt rapides, qu'on ne croirait pas exécutables par un corps humain. On ne soupçonne pas, en Europe, tout ce que l'habitude du corset ôte de grâce aux mouvements de la femme.

Le jour suivant les Moresques ont essayé d'exécuter la danse pour la conjuration des djinns, une des plus sauvages et des plus étranges. Quand les spectateurs ont vu ces épaisses et noires chevelures s'agiter comme des crinières de lion dans les secousses de cette danse cabalistique ils ont ri et sifflé. — Ce qui n'est ni intelligent ni d'un peuple hospitalier. — Pourquoi siffler de pauvres diables qui font naïvement ce qui se fait dans leur pays et vous représentent au naturel ce que vous admirez dans les tableaux de Decamps, d'Eugène Delacroix et de Marilhat ?

LA JUIVE DE CONSTANTINE

Maintenant, nous voici arrivé à un point assez délicat de notre feuilleton : il nous faut tendre une de nos mains à la fêrule dont nous avons tant de fois cinglé de bons coups sur les paumes des autres. Jeudi soir, il s'est joué à la Porte-Saint-Martin, une pièce intitulée *la Juive de Constantine*, dans laquelle nous avons plus ou moins trempé et qui a excité, pendant l'un de ses actes, assez de tumulte pour que nous ayons cru devoir réclamer à la fin une part des sifflets et des murmures.

Nous avouons humblement que, depuis de longues années, notre ambition était de faire un mélodrame. Mais comment le faire, ce mélodrame ? quelle poétique consulter, quelles règles suivre, à quelle autorité s'en rapporter ? Aucun Aristote n'a tracé de préceptes pour ce genre de composition ; l'esthétique et l'architectonique n'en sont fixées nulle part. Quelles qualités doit avoir un bon mélodrame ? De quelle nature est le sublime auquel il peut atteindre ? Longin garde là-dessus le plus profond silence ; les poèmes épiques et les tragédies se font d'après des recettes bien connues ; mais tous les critiques et les grammairiens ont reculé devant la tâche difficile d'écrire la théorie du mélodrame. A le prendre dans son acception propre, mélodrame veut dire action accompagnée de mé-

lodie, ou, plus rigoureusement, mélodie accompagnée d'action; ce qui nous paraît une définition tout aussi applicable à l'opéra.

Que nous restait-il à faire dans une semblable conjoncture? A étudier les maîtres, à tâcher de surprendre leur secret dans les œuvres. O Guilbert de Pixérécourt! ô Caignez! ô Victor Ducange! Shakespeares méconnus, Goethes du boulevard du Temple, avec quel soin pieux, quel respect filial, à la lueur déjà pâissante de la lampe, cette amie nocturne qui semble travailler avec vous, nous avons étudié vos conceptions gigantesques, oubliées de la génération présente! Que de fois l'aurore nous a surpris courbé sur quelque œuvre prodigieuse comme *les Ruines de Babylone*, *Hariadan Barberousse*, *Robert, chef de brigands*, *l'Aqueduc de Cozenza*, *Tékéli*, et autres pièces admirables!

Pourtant, après plusieurs mois de contemplation et de rêverie, nous avons craint, si nous adoptions le style et le goût de ces hommes illustres, d'être accusé de pédanterie et d'archaïsme, comme les peintres qui, par affectation gothique, détachent leurs figures de fonds d'or et imitent les formes grêles et symétriques de Pinturicchio, de Cimabué et d'Orcagna. En outre, la langue, depuis ces grands maîtres, a beaucoup varié, et un ouvrage composé dans le dialecte dont ils se servaient, n'eût peut-être pas été compris sans glossaire, grave inconvénient pour la scène.

Des maîtres anciens, nous avons passé aux maîtres modernes, tout aussi grands, tout aussi vénérables, bien que la consécration du temps leur manque; vos brochures, achetées chez Marchant, chargeaient notre table, ô Bouchardy! ô Francis Cornu! ô Maillan! ô Desnoyers! ô Dennery! maîtres puissants et compliqués dont les charpentes, plus enchevêtrées que les forêts de poutres des clochers de cathédrale, nous ont coûté tant de laborieuses épures, lorsqu'il nous fallait les reproduire dans notre feuilleton; nous contemplions avec envie, en tête de vos pièces, ces belles vignettes gravées sur bois par Faxardo, qui atteignent presque à la sublimité des illustrations de la *Bibliothèque bleue*, et que ne renierait pas l'école moscovito-byzantine d'Épinal.

L'occasion de réaliser ce désir se présenta : pendant notre séjour à Constantine, on nous conta une histoire qui nous parut, à nous et à notre compagnon de voyage Noël Parfait, pouvoir fournir le thème d'un mélodrame.

Il existait, nous dit-on, dans le cimetière juif, deux ou trois tombes vides, bien qu'elles portassent des épitaphes. Ces tombes étaient celles de jeunes filles israélites parfaitement vivantes, mais qui avaient eu la faiblesse d'écouter les suggestions amoureuses des chrétiens ; pour cette faute, la tribu les avait rejetées de son sein et frappées de mort civile en leur faisant subir de fausses funérailles. Ces pauvres filles jouissaient du singulier privilège de pouvoir lire la date de leur décès, inscrite sur la pierre et de jeter elles-mêmes des fleurs sur leur propre monument. Quand les autres juifs les rencontraient par les rues, ils affectaient de ne pas les voir et ne répondaient pas si elles leur adressaient la parole. — Une convention tacite les supprimait de la face du monde ; le silence et l'oubli les enterraient déjà plus qu'à moitié. — L'une d'elles, dont l'amant fut tué dans un combat, errait à travers Constantine comme un spectre diurne, épouvantée d'elle-même, l'égarement de la folie dans les yeux et la pâleur du sépulcre sur les joues ; semblable à Jane Shore, elle se traînait de seuil en seuil, hâve et maigrie, et frappait à toutes les portes qui s'ouvraient et se refermaient aussitôt sans laisser passer la parole de commisération ou le morceau de pain qu'elle implorait. Cela ne dura pas longtemps ; la tombe vide, frustrée un moment, rouvrit sa mâchoire et avala sa proie.

Ce récit nous fit une vive impression ; cette sévérité antique de la tribu et de la famille, considérant comme morte toute fille ayant manqué à ses devoirs ; cette situation étrange d'un être plein de vie dont on fait les funérailles, et qui peut, en allant et venant, effleurer son tombeau de sa robe ; cette existence nouvelle à se créer, dans un amour qui doit désormais tenir lieu de patrie, de parents, d'amis, de tout ce qui compose les relations humaines, et fait qu'on n'est point une forme vague errant au hasard ; — tout cela nous semblait ne pas manquer d'une certaine grandeur et d'une certaine poésie.

Peut-être était-ce plutôt un poème qu'un drame, surtout comme on l'entend aujourd'hui ; — le sujet prêtait à des développements, à des tirades mélancoliques, que le besoin d'action et de rapidité dont le public s'est fait une habitude à laquelle on ne peut contrevenir sans péril, aurait difficilement permis.

Toutefois, Noël Parfait, homme expert en ces sortes de choses, et connu par le succès de *Fabio le Novice*, du *Retour de Sibérie*, et autres productions recommandables, construisit sur cette donnée une charpente dont les mortaises avaient l'air de se bien emboîter les unes dans les autres, et de présenter assez de solidité pour soutenir les poignées de plâtre et les colombages destinés à remplir les interstices et à parachever la construction dramatique.

A cette carcasse, nous appliquâmes, d'une main tremblante et comme émue de tant d'audace, des panneaux de dialogue en style soigneusement imité des classiques du genre, n'employant une phrase qu'appuyée de bons exemples ; rejetant comme mot *d'auteur* toute expression qui ne se trouvait pas dans Benjamin Antier, Antony Béraud ou quelque autre non moins recommandable.

Une seule fois, entraîné par un souvenir shakespearien, nous avons parlé des bouffées de colombes bleues, voltigeant dans l'abîme du Rummel et des cigognes blanches qui laissent tomber des serpents sur les toits ; mais cette réminiscence du *martinet volant autour des donjons* de Macbeth, a été effacée presque aussitôt qu'écrite ; une révision sévère du texte nous permet d'affirmer qu'aucune faute de ce genre ne s'y reproduit.

Grâce à ces sacrifices, nous avons pu croire à un succès pendant la première partie de la soirée. Le public laissait paisiblement la claque s'évertuer aux endroits convenables, ce qui est aujourd'hui la manière d'applaudir du public.

La *Juive de Constantine* avait cheminé d'un pas sûr jusqu'au quatrième acte ; les hommes de la chose trouvaient la pièce carrée. Personne ne nous avait encore accusé de style et de fantaisie, termes honnêtes dans lesquels on exprime aux auteurs que leur ouvrage manque

de *planches*, de *trucs* et de *ficelles* ; tout à coup, nous entendons à côté de nous, derrière un portant, une voix effarée qui s'écrie :

— Ciel ! un *loup* !

Et aussitôt de violents murmures partent de la salle.

« Qui diable peut s'amuser à lâcher un loup sur la scène ? pensâmes-nous à cette exclamation bizarre. Un chat malveillant qui traverse la scène avec une majestueuse lenteur, cela s'expliquerait, il y a des précédents ; mais un loup ! En fait d'animaux dramatiques, nous ne connaissons que les *ours*. »

Nous eûmes bientôt le mot de l'énigme : un loup en argot de coulisse, est le vide laissé entre la sortie d'un personnage et l'entrée d'un autre qui ne doit point voir le premier. Cet intervalle, fût-il d'une seconde, constitue une faute de mise en scène, du moins au point de vue moderne ; car Molière, Racine et Corneille sont de vraies forêts des Ardennes pour la quantité de *loups* qu'ils renferment.

Or, il y avait un loup dans le quatrième acte, et cette bête féroce, d'un coup de gueule vorace, faillit avaler notre pièce.

Le public de la Porte-Saint-Martin est d'une nature toute particulière, surtout celui des premières représentations ; il est à la fois artiste, lettré et populaire, composé de gens du monde et de spectateurs naïfs, de journalistes et de blagueurs : on y voudrait de l'Eschyle charpenté comme du Bouchardy, et amusant comme l'*Auberge des Adrets*, — plus le style de Racine ou de Fénelon pour les délicats. — Certes, un pareil idéal n'est pas à dédaigner ; Hugo et Dumas l'ont réalisé trois ou quatre fois. — Mais que peut un pauvre mélodrame devant de semblables exigences ?... Réussir à la seconde représentation.

Oh ! si le farouche Kabyle qui fait le rôle de traître, avait eu l'idée de tirer d'un pli de son burnous la tabatière monstrueuse dont Frédérik Lemaître sait si bien faire grincer la rauque charnière, quel succès et quels applaudissements il eût obtenus ! car, au fond, c'était là ce que le public voulait, et, en effet, la chose n'eût pas été médiocrement divertissante.

La manière dont les objets s'éclairent au jour de la rampe et selon la disposition des spectateurs, est vraiment bien curieuse. Ce quatrième acte a été troublé par des rires dont nous ne voulons pas suspecter la franchise ; il n'avait cependant rien de très bouffon en soi-même ; il se passe dans un cimetière, aux rayons douteux d'une lune coupée de nuages, et représente la jeune juive qui sort de son cercueil menteur, apparaît comme une ombre à son amant, et jette, avant de quitter à jamais sa patrie, une larme et une fleur sur la tombe de sa mère près de laquelle elle vient de reposer. Cela n'est sans doute ni neuf, ni étonnant ; mais, à coup sûr, ce n'est pas gai, et nous confessons en toute sincérité que nous n'avions pas soupçonné cette source de comique. Il y avait peut-être trop d'arbres dans la décoration, et tous ces cyprès auront mis le public en belle humeur ; pourtant, à la répétition générale, cet acte avait attendri les pompiers de service, et quelques femmes de machinistes avaient porté leur mouchoir à leurs yeux, aux passages trouvés-les plus drolatiques.

Le cinquième acte a passé avec plus de bonheur, et le sérieux était assez rétabli pour qu'un mannequin, jeté au torrent du haut d'une roche, ne l'ait pas troublé, de sorte que notre nom et celui de Noël Parfait purent être prononcés sans trop d'opposition.

Ces réserves faites, nous pouvons louer sans restriction aucune le soin avec lequel la direction a mis la pièce en scène ; ces éloges à des détails purement matériels ne nous feront pas accuser d'amour-propre.

Les costumes sont d'une exactitude rigoureuse, et le tableau que présente, au premier acte, la place du Fondouk à Constantine est aussi vrai qu'animé ; on y reconnaît le Kabyle, le Biskri, le Mozabite, le Bédouin, le More, le Juif, et tous les types de ces différentes races à des détails caractéristiques ; le grand chapeau de paille orné de plumes d'autruche et de morceaux de drap de couleurs vives, la couleur, la coupe et l'étoffe des burnous, la façon de tourner la corde de poils de chameau autour du haïk, la forme des fusils et des cartouchières, tout a été étudié avec un soin et une conscience rares.

La décoration du second acte, qui n'est pas de celles que la foule applaudit, fait le plus grand honneur à M. Devoir ; c'est le morceau le mieux peint qui soit sorti de sa brosse ; elle représente tout simplement la cour d'une maison juive à Constantine. Ne vous attendez pas à cet Orient de café turc, composé d'arcs en cœur, de colonnes d'albâtre et d'œufs d'autruche : il n'y a là que des murailles toutes nues, plâtrées de couches de chaux qui s'exfolient, grenues, égratignées et lumineuses comme un Decamps, où s'ouvrent quelques portes vermoulues avec leurs fermetures primitives ; une galerie de piliers de brique d'où pendent quelques bouts de tapis, un toit de tuiles désordonnées se découpant sur un ciel d'un bleu tranquille ; un nid de cigogne sur le chapiteau d'une cheminée qu'il obstrue. En regardant ce décor, nous avons éprouvé comme un effet de mirage, et il nous semblait être encore dans la ville d'Akhmet-Bey.

La vue des chutes du Rummel, exécutée d'après un croquis de Dauzats, est d'un bel effet ; les deux gigantesques arches naturelles qui relient les deux côtés du précipice, et qu'on pourrait croire faites de main d'homme, tant leur courbure se dessine régulièrement, forment une belle perspective toute baignée de lumière et de vapeur ; la ville, perchée sur la cime du roc comme une aire de faucon, se découpe avec fermeté sur la rougeur du matin.

L'aspect du camp kabyle est aussi fort bien rendu : ce sont bien là les oliviers au tronc monstrueux, les caroubiers trapus, les figuiers aux feuillages métalliques, toute cette puissante végétation dont on croit l'Afrique dénudée. — Un divertissement fort gracieux et empreint d'autant de couleur locale que les exigences chorégraphiques le permettent, se détache heureusement de ce fond de paysage et fait honneur au talent de M. Ragaine et du corps de ballet qu'il commande.

Aux représentations de vendredi et de samedi, la suppression de la scène la plus nécessaire de l'acte, et pour laquelle en quelque sorte la pièce avait été faite, la coupure de deux ou trois entrées trop rapprochées les unes

des autres, a allégé la marche de la pièce, qui n'a plus soulevé la moindre opposition.

Nous avons pensé qu'un spectacle fidèle du mélange des diverses populations qui s'agitent sur le sol de l'Afrique pourrait, en dehors de toute combinaison dramatique, intéresser le public français ; mais nous avons découvert, depuis, que le public français ne croit pas à l'Algérie ; seize ans de possession n'ont pas encore rassuré sa défiance là-dessus. Il pense que l'Algérie est peuplée de marchands de dattes de la rue Vivienne. Le Bédouin et le Kabyle, qui nous ont coûté tant de millions et tant de héros, ne sont pas encore pour lui des êtres sérieux ; il ne les envisage que comme des grotesques habillés de draps sales et frottés de jus de réglisse. Éminemment sceptique et ayant toujours peur d'être trompé, le public français se garde bien de donner dans le *godant* de l'Afrique ; il admettrait les Kabyles dans une farce où toute une tribu serait mise en déroute à coups de bâton par une vivandière ou un zéphyr, mais non sous un autre aspect. Et pourtant nous les avons vus, ces stoïques barbares, ces descendants des Carthaginois et des Numides ; drapés dans leurs toges romaines, avec leurs gestes et leurs poses de statue, leurs regards lumineux et noirs, leur tristesse sereine et leur majesté primitive, certainement ils n'avaient rien de facétieux.

A présent, rendons aux acteurs la justice qui leur est due : Raucourt, merveilleusement grîmé, a très bien compris et joué le rôle de Nathan. Mademoiselle Grave, charmante sous son costume de juive, avec la bandelette de velours noir relevée de paillon rouge et d'arabesques d'or qui ceint le front, le triple rang de perles qui encadre l'ovale de sa tête, a fait preuve d'intelligence et de sensibilité. Mademoiselle d'Harville a déployé beaucoup d'énergie dans le rôle de la jeune fille kabyle, dont elle porte très noblement le sauvage et pittoresque costume. Clarence s'est montré élégant et simple sous l'uniforme du capitaine Maurice d'Hervière. Quant à Grailly et à Marius, ils font illusion, et nous ne leur conseillerons pas d'aller se promener en temps de guerre autour d'un blockhaus ; ils

empocheraient bientôt quelques coups de fusil comme des Kabyles authentiques. Gabriel a donné beaucoup de réalité et de rondeur à la figure un peu effacée du soldat Dominique.

N'oublions pas le joli chœur et les airs de danse de M. Pilati, qui sait mettre de l'art jusque dans les ritournelles dont l'entrée des personnages est accompagnée.

UN VOYAGE EN ALGER

Alger a une salle de spectacle assez incommodément logée dans une cour moresque ; on y joue toutes sortes de choses, depuis l'opéra jusqu'au vaudeville ; à cela nous n'avons rien à voir. Les pièces de théâtre ne sont pas comme les pièces de vin de Bordeaux, qui gagnent à traverser les mers, et les tragédies *retour de l'Inde* s'éventent et s'aigrissent. La Méditerranée n'améliore pas les œuvres dramatiques qui la traversent. Mais cette fois il s'agit d'une spirituelle fantaisie versifiée brillamment, et que le soleil d'Afrique a fait éclore.

La pièce est précédée d'une dédicace en vers à notre adresse, et d'un prologue, où les rêves et les déceptions du poète ou du touriste, à l'endroit de l'Orient, sont formulés avec beaucoup d'esprit et d'éclat. Vous êtes-vous quelquefois figuré, dit M. Léglise, par un soir de novembre, lorsque le givre étamait les vitres et que la sève sortait en gémissant des bûches, qu'un esprit, fée, sylphe ou péri,

A vos yeux enchantés, ouvrait en souriant,
Avec une clé d'or, le ciel de l'Orient ?

Au fond, par l'éventail des verts palmiers masquée,
Comme un vase de fleurs s'élance la mosquée,
Découpant sur l'azur d'un ciel étincelant
Sa coupole octogone et son minaret blanc ;

Plus loin, c'est le sérail que nuit et jour épie
L'eunuque du Soudan ou de l'Éthiopie ;
Cette porte de marbre est celle du fondouck,
Où l'Arabe, le soir, fume son long chibouck,
Le pieux pèlerin qui se rend à la Mecque
Y trouve le couscouss, la tranche de pastèque ;
Et, s'il est le plus pauvre, il aura le premier,
Pour s'endormir le soir, la natte de palmier.

Entre dans ce palais, et vois les galeries
S'arrondir mollement en arcades fleuries,
Et le marbre et le jaspe enlacer tour à tour
Leurs frères chapiteaux, leurs fûts brodés à jour,
Des pavés de porphyre aux rosaces des fresques,
Partout en longs festons pendent les arabesques ;
Ce ne sont que divans, où sur l'or des coussins
Les almées ont laissé le moule de leurs seins.
Avec ravissement l'œil partout se repose !
Miroirs, coffres de bois de sandal et de rose ;
Sur les trépieds d'argent des cassolettes d'or,
D'où s'exhalent toujours dans ce long corridor
Les suaves parfums que l'Arabie-Heureuse
Éparpille au sérail d'une haleine amoureuse ;
Des baignoires d'albâtre où propice à l'amour
La jalousie envoie un pâle demi-jour ;
Des lits de citronnier dans leur blanc moustiquaire ;
De longs schalls du Tibet, des étoffes du Caire,
D'élégants narguils dont l'eau donne en chemin
Au doux tabac de Smyrne un parfum de jasmin.
Derrière les rideaux de blonde mousseline,
Des caftans bleus ou verts doublés de zibeline ;
Des chachias, des turbans jetés sur des habits,
Dont le drap chamarré ruisselle de rubis ;
Autour, sur des piliers de marbre d'Italie,
Des armes en tous sens croisant leur panoplie ;
Des sabres de Damas à des flissahs unis,
Des bournous blancs et fins en laine de Tunis,
Des selles dont le cuir éclate en broderies,
Des mors d'acier, plaqués d'or et de pierreries,
Des vases, des cristaux, des colliers de corail,
Tous ces colifichets que l'on trouve au sérail ;
Trésors que l'Orient étale avec envie,
Et qui font à la vue, éblouie et ravie,
S'ouvrir comme une fleur ce monde étincelant
Des *Mille et Une Nuits* découvert par Galland !

Voilà bien l'Orient. — Puis un jour on se lève
Brûlant déjà de voir s'accomplir ce beau rêve.

On dit l'adieu du cœur à tout ce qu'on aimait ;
Au bois sombre et touffu dont l'écho vous charmaît ;
A la maison natale, au ciel de la patrie ;
On tombe sur Alger, ou sur Alexandrie.
Et que voit-on ? Au lieu de ces blanches forêts
De piliers de porphyre et de fins minarets ;
Au lieu de ce palais à frêle colonnade
Qui rend même jaloux l'Alhambra de Grenade ;
On trouve des maisons de boue et de mortier,
Où, sur le mur, on lit : « S'adresser au portier. »
Des escaliers cirés, et, sous des toits de tuile,
Des quinquets vous jetant au nez leur parfum d'huile.
Au lieu de ce kiosque aux vitraux de couleurs,
Pleins d'oiseaux, de bassins, de femmes et de fleurs,
La Casbah déjà vieille et noire de fumée ;
Et sous les orangers, à l'ombre parfumée,
Un groupe de soldats qui vous jettent de loin
Du tabac caporal en guise de benjoin.
Au lieu de ces turbans, de ces vestes moresques,
Où l'aiguille brodait ses fines arabesques,
On heurte des Dandys dans un frac étouffant,
Du ciseau de Chevreul sorti tout triomphant ;
Et des femmes cachant, sous un long cachemire,
Des robes qu'on croirait venir de chez Palmyre.

Nous avons cité cette tirade d'abord à cause de son mérite poétique, ensuite parce qu'elle résume fidèlement l'idée de la pièce qu'elle précède.

Un jeune homme, moitié rêveur, moitié touriste, arrive à Alger par le bateau à vapeur l'*Étna*, à la recherche de la poésie et de la couleur locale : Des Biskris se sont jetés sur lui, et l'ont emmené presque de force dans un hôtel de la rue de la Marine ; affreux hôtel tenu à la française, et même à l'anglaise, pour surcroît de civilisation.

Théophile Langlois, c'est le nom du voyageur, s'indigne à la vue de ces chambres meublées d'acajou, déshonorées de pendules représentant Estelle et Némorin. Il veut dormir sous une tente de poil de chameau ou sous un marabout constellé d'arabesques et de versets du Coran. Il repousse avec horreur son twine en étoffe imperméable, son habit à queue de morue, foule son gibus aux pieds, et vend sa défroque européenne et civilisée à un marchand d'habits digne du prix Montyon, qui a la délicatesse de lui rendre sa bourse oubliée dans une poche. Il revêt un

costume arabe, car, comme il y a le soir bal masqué au théâtre, différents costumes sont accrochés à la muraille, à l'usage des habitants de l'hôtel qui voudraient se déguiser.

Le maître de l'établissement vient lui demander s'il veut dîner seul ou à table d'hôte. Ce mot de table d'hôte fait sauter au plancher notre amant de couleur locale, qui demande un plat de couscous.

A cette exigence bizarre, l'aubergiste tombe dans un abrutissement aussi profond qu'un hôtelier belge ou hollandais à qui l'on demanderait de la bière ; se croit déshonoré, et vante la délicatesse de sa cuisine accommodée par un chef venant du Café-de-Paris. Théophile Langlois insiste, et l'aubergiste consterné lui apporte enfin le plat désiré, s'extasiant sur les fantaisies inconcevables des Parisiens.

Pendant cette discussion arrive Mlle Paméla, ex-choriste de l'Opéra, danseuse de Mabilles, habitante de la colline de Lorette, à qui le ballet de *la Péri*, où elle figurait, a inspiré le désir d'aller voir un peu l'Orient, entre deux amours. Elle est peu contente de l'hôtel de M. Léonard, non pas pour les mêmes raisons que le touriste-poète : la chambre qu'on lui offre manque de causeuses, d'étagères et de petits Dunkerques ; c'est un affreux chenil bon tout au plus à mettre un poète ou une fille vertueuse.

M. Léonard lui présente le registre des voyageurs pour y mettre son nom. « Pour qui me prenez-vous ? dit fièrement Paméla, je sais à peine lire, et, si j'écris, c'est du bout du pied. »

Pourtant il lui faut en passer par cette formalité prosaïque ; elle gribouille son nom en lettres aussi grandes et aussi chevrotées qu'une duchesse du bon temps.

Mais qu'a-t-elle vu — ciel ! — l'étrange rencontre ; le nom de Théophile Langlois, avec qui elle a eu un de ces volages amours parisiens, qui fuient entre les doigts comme des papillons, sans même laisser tomber de leurs ailes un peu de poussière rose ou bleue. Ce sont là de ces invraisemblances qui n'arrivent que dans les comédies.

Elle s'imagine de se travestir en Moresque, et se fait

traduire en arabe la phrase la plus nécessaire à une lorette habillée en odalisque. Maître Léonard, qui est fort comme un Turc sur le patois algérien, lui apprend par cœur la phrase sacramentelle *ana khabbeck*, mots peu harmonieux pour les oreilles européennes, mais qui doivent être fort agréables encore, murmurés par une belle bouche.

Vous imaginez aisément la scène entre Théophile Langlois et Paméla Giraud, qui se prennent réciproquement pour un émir et pour une sultane. Pour trouver deux Arabes dans Alger, « la ville heureuse », comme dit don César de Bazan, il a fallu que deux Parisiens prissent des habits de carnaval. Aux déclarations brûlantes du touriste, la lorette répond imperturbablement par son *ana khabbeck*; de peur de déroger à la couleur locale, elle refuse d'écarter son voile. — Quelle est cette charmante créature? demande Théophile Langlois à M. Léonard. — C'est Mlle Khadoudja, Kheroufa, Hiamina Ben Hadj Abdel-Kader Ben Embareck Rina. La scène dure aussi longtemps qu'il le faut pour laisser la place à une foule de jolis vers de lancer leurs rimes éblouissantes de richesse. Puis la reconnaissance a lieu; le touriste et la lorette, désenchantés, reprennent le chemin de Paris, maudissant l'Afrique, et cet Alger où il pleut, où l'omnibus remplace le palanquin, et où l'Orient n'est représenté que par des teints hâlés et des guenilles, où l'on joue Bayard et Denner. Ce qui décide surtout nos voyageurs à partir, c'est l'air de la *Grâce de Dieu* chevroté par un orgue de Barbarie; l'orgue de Barbarie en Barbarie. Qui pourrait supporter cela?

Cette bluette a été jouée avec beaucoup d'entrain, d'esprit et de succès, par monsieur Lemoule, jeune acteur, intelligent, qui a rendu à merveille le rôle du touriste, qui est un original et non un niais.

Mme Rolland-Dupuis s'est tirée très adroitement du rôle scabreux de la lorette; elle a su être vraie, piquante, sans cesser un moment d'être de bon ton.

Nous ne querellerons pas M. Désiré Léglise sur la faible contexture de sa pièce. Il s'exécute là-dessus avec beaucoup de bonne grâce.

J'avoue en toute humilité
Que mon pauvre édifice est très mal charpenté,
Et que je ne sais pas, comme Monsieur Clairville,
Dans les règles de l'art bâtir un vaudeville.

Mais nous le louerons de sa poésie colorée, de son habileté à manier l'alexandrin et à faire arriver au bout de l'idée des rimes que Méry lui-même ne saurait faire plus riches et plus éclatantes.

Maintenant, sans attacher plus d'importance qu'il ne faut à ce badinage poétique, à cet étincelant paradoxe versifié, combattons la donnée de M. Désiré Léglise. Nous savons qu'il est très drôle de prétendre qu'Alger ressemble à la rue de Rivoli, et que l'Espagne n'est qu'une contrefaçon de la Normandie ; mais est-il vrai que l'illusion vaille mieux que la réalité ? L'Orient de l'Opéra, l'Espagne de convention, sont-ils supérieurs à l'Orient et à l'Espagne réels : les poètes ajoutent-ils à la nature ? Nous trouvons pour notre part qu'ils la diminuent. Aucune imagination ne peut égaler le vrai. Sans doute peu de gens sont capables de démêler le caractère d'une chose qui n'a pas encore été formulée, et interprétée par l'art, les types acceptés et mille fois reproduits sont les seuls qu'on aperçoive.

L'Alhambra qu'on se figure avec des dentelles et des trèfles de marbre, des murs incrustés de jaspe et de porphyre, des jets d'eau dans les vasques de cristal, des vitraux de rubis, d'émeraude et de saphir, tout le luxe de la féerie orientale est sans doute une charmante fantasmagorie ; mais l'Alhambra tel qu'il est, avec ses massives tours rouges, les deux cyprès s'allongeant sur le ciel, la couronne d'argent que lui met la Sierra Nevada dans le lointain, ses merveilleuses arabesques de plâtre-stuc, ses petites coupoles travaillées à l'intérieur en ruche d'abeilles, ses sourates du Coran entremêlées de fleurs, ses colonnettes d'un seul morceau, ses portes de cèdre aux bizarres dessins mathématiques, quoique ne répondant pas à l'idée qu'on s'en est faite, est plus original, plus singulier, plus attachant, plus caractéristique en un mot dans la réalité que dans le rêve ; et quiconque, se promenant dans la cour des Lions ou celles des Myrthes, se déclare désenchanté, celui-là n'est ni un poète ni un peintre.

Nous en dirons autant d'Alger, qui a sa physionomie fort spéciale, et ne ressemble pas du tout à Orléans, quoi qu'en disent les faiseurs de paradoxes. La présence même des Français n'est qu'une étrangeté de plus. L'habit noir à côté du burnous, le cachemire à côté du haïck, la blonde fille de France heurtant du coude la Nègresse du Dongolah ou du Darfour ; ces Biskris et ces Mozabites, portant votre carton à chapeau, ne constituent-ils pas une réalité des plus fantastiques ? Les rues de la haute ville, du côté de la Casbah et de Sidi-Mohammed-Scherif, pour ne pas rappeler l'Orient du Jardin-Turc, ne sentent-elles pas leur Afrique à plein nez ? Consciencieusement, peut-on se croire rue de la Paix ou rue Saint-Denis dans ces étroits couloirs, ombragés par les maisons qui surplombent et se touchent par le haut ? Le long de ces murailles blanches, ne passe-t-il pas à chaque minute des Decamps, des Delacroix, des Marilhat et des Raffet tout signés ? Ces burnous en laine un peu rance ne sont-ils pas d'un ton magnifique et ne retombent-ils pas à plis aussi purs que les toges romaines ?

Constantine, par exemple, ne dépasse-t-elle pas en singularité pittoresque tout ce qu'on peut imaginer ? Quelle hallucination de ville orientale, à minarets d'ivoire surmontés de croissants, se soutiendrait à côté de cet étonnant nid de maisons, perché sur un rocher de huit cents pieds de haut, et faisant onduler, sous l'aveuglante lumière du Midi, l'océan de tuiles de ses toits, d'où émergent l'ancienne caserne des janissaires et les tours des mosquées, écaillées de carreaux de faïence verte, et qui chevauchent toutes hors de la perpendiculaire ; ses murailles brûlées, rôties, pulvérulentes, mordorées de soleil ; ses rochers couleurs de liège ; son abîme traversé par ce pont, dont les premières assises sont carthaginoises, le milieu romain, et le reste espagnol, pourraient-ils être inventés par un décorateur d'opéra ?

Prenons garde à nous laisser aller au pittoresque d'opéra, d'aquarelle, de romance et de nocturne à deux voix. Ne criions pas trop vite à la déception, et soyons heureux que la nature ne ressemble pas à notre idéal toujours un peu trop entremêlé de dessins à l'estompe et de vignettes anglaises. Il est vrai que l'homme civilisé fait tout ce qu'il peut pour gâter

l'œuvre de Dieu ; mais ses plus grands travaux égratignent à peine la terre : la mer, le ciel, les montagnes seront toujours hors de sa portée ; nul bourgeois ne peut badigeonner en jaune l'azur céleste.

Chercher l'étrange dans le vrai, telle doit être la mission du poète et du peintre. Qui s'était avisé, avant Decamps, qu'un mur grenu, exfolié, plâtreux, fût un sujet de tableau ? on aurait plutôt représenté les remparts de Troie que d'avoir cette idée si simple. M. Désiré Léglise est plus que personne en état de tirer d'Alger et de l'Afrique la poésie qu'ils contiennent.

PLAN EN RELIEF DE CONSTANTINE

Ce n'est pas la peine de s'embarquer à Marseille, de traverser la Méditerranée, de débarquer à Stora et de faire vingt lieues dans les terres, sur une ancienne voie romaine, pour voir Constantine ; il s'agit tout bonnement d'aller passage Jouffroy, boulevard Montmartre ; c'est plus court, moins coûteux et tout aussi instructif.

Constantine est pour nous une vieille connaissance ; en 1845, nous y présentions une lettre de recommandation de Méry à M. Duclaux, chargé par le gouvernement d'exécuter le merveilleux plan que la mort l'a empêché de finir, et qui a été terminé avec un si fidèle bonheur par M. Abadie.

Un pareil guide était une bonne fortune pour un voyageur curieux comme nous, et nous usâmes avec toute l'indiscrétion possible de son inépuisable complaisance. Il connaissait la ville, non pas rue par rue, non pas maison par maison, mais pierre par pierre, pour l'avoir rebâtie tout entière en liège avec une exactitude à donner le vertige ; son travail ressemblait, pour la désespérante minutie, à ces prodigieuses besognes imposées par de méchantes fées, où il faut séparer grain à grain des boisseaux de millet et de chènevis brouillés ensemble. Il aurait pu vous dire : à tel endroit, il y a une tuile brisée, un

chapiteau fruste, une plaque de crépi tombée. Constantine était pour lui comme Notre-Dame pour Quasimodo. Jamais assimilation ne fut plus complète.

Le soir, après avoir battu en tous sens les mille ruelles de la cité arabe, nous mangions le couscoussou, apprêté par les belles mains de son hôtesse kabyle, et Duclaux nous reconduisait à notre logement, que nous eussions été incapables de retrouver dans ce labyrinthe opaque, qui n'en était pas un pour lui.

Nous avons rapporté, pour souvenir de cette courte liaison formée vite et dénouée pour toujours, comme presque toutes les liaisons de voyage, une aquarelle représentant cette charmante femme dans son costume de fête : dalmatique mi-partie de damas vert et de damas rouge, grandes manches de gaze fendues et laissant voir un bras d'une correction parfaite ; large ceinture de velours ornée de plaques de métal et de boules de filigranes glissant sur la taille, et retenue par la rondeur des hanches comme un ceste antique. Ce costume oriental, où les modes du moyen âge semblaient conservées, et qui aurait pu figurer dans le cortège de la *Juive*, à l'Opéra, contrastait avec la coiffure d'une manière piquante. De dessous une bandelette chargée de broderie d'or, de paillettes et de clinquant de couleur, s'échappaient en spirales deux longues anglaises lustrées et brillantes comme celles qui accompagnent dans les keepsakes et les livres de beauté gravés à Londres, les têtes romanesques d'Évelina, de Rosalinde et d'Ellen — c'était un sacrifice au goût européen où la poésie, chose rare, n'avait rien à regretter.

Duclaux, l'hôtesse kabyle, Constantine, le Rummel avec ses arches naturelles et sa cascade, commençaient à s'estomper au fond de notre cervelle, dans ce brouillard épais qui n'est pas encore l'oubli, mais où le rêve commence à combler les lacunes de la réalité, lorsque, l'autre jour, nous entrâmes inopinément au Casino des Arts : cinq ans et cinq cents lieues furent franchis en une seconde, et nous nous trouvâmes sur le plateau de Mansourah, ayant Constantine à nos pieds. L'illusion était complète.

Par hasard il faisait beau ; une lumière vive et crue

tombant d'aplomb éclairait la Ronda africaine sur l'immense bloc de rocher qui lui sert de piédestal ; les toits de tuiles désordonnées sur lesquels les cigognes font leur nid et laissent tomber les serpents qu'elles enlèvent, l'ancienne caserne des janissaires aux longues fenêtres ogivales, les vieilles citernes romaines, la mosquée dont la tour penche autant que celle de Pise, sans avoir sa célébrité, le minaret blanchi à la chaux, en dehors de la porte par laquelle entra l'armée française et que la toile d'Horace Vernet a rendu populaire, le palais à demi démantelé du bey se déroulaient sous les yeux avec une telle justesse de proportion et de couleur, que l'idée d'une ville en miniature disparaissait. Regardée avec une lorgnette, cette Constantine de bouchon n'offre aucune différence avec la Constantine de pierre.

Duclaux n'avait fait que la ville ; M. Abadie a merveilleusement complété son œuvre en reproduisant les terrains, les rochers, le gouffre du Rummel, tout ce qui constitue la position et la singularité de cette ville étrange, perchée sur un roc comme un nid de vautour, et que l'on ne peut aborder que par un isthme étroit.

Le Rummel, espèce de rivière-torrent, tantôt presque à sec, tantôt gonflé outre mesure comme presque tous les cours d'eau d'Afrique, alimenté par les pluies d'équinoxe ou les fontes de neige, s'est chargé de fortifier la ville, et il y a réussi mieux que Vauban et Cohorn. Ses infiltrations ont creusé dans le rocher une coupure de huit cents pieds de profondeur au fond de laquelle il roule ses eaux troubles et impétueuses, tantôt à ciel ouvert, tantôt sous des arches qu'il a évidées et dont l'arc immense effraie l'œil par sa hauteur. Après avoir embrassé presque circulairement la ville de son inexpugnable fossé naturel, il change brusquement de niveau et se précipite dans la plaine par une cascade dont les nappes et les rejaillissements semblent avoir été copiés d'après une des plus sauvages fantaisies de Salvator Rosa, tant le site est âprement pittoresque et féroceement inculte.

Un pont qui, par son apparence, rappelle plutôt l'aqueduc de Ségovie et le pont du Gard que ce qu'on entend

habituellement par ce mot, plonge jusqu'au fond du gouffre par trois superpositions d'arches extrêmement allongées. Il a nom Elcantara, nom arabe gardé aussi par un des deux ponts de Tolède, sur le Tage. Les fondations en sont romaines, peut-être même carthaginoises; un bas-relief représentant un éléphant qui paraît adorer une figure de femme voilée, et qu'on discerne avec une forte lorgnette, y est enclavé; le haut, refait plus modernement, a dû l'être, si l'on en croit le goût et la construction, par des ingénieurs espagnols appelés au service du Bey.

Ainsi donc, excepté du côté attaqué par le général Damrémont, la ville est entourée par un abîme à pic; elle couronne une énorme muraille de rochers rougeâtres où le pied de la chèvre la plus hardie ne trouverait pas à mordre; il est aisé d'imaginer quels accidents pittoresques une pareille situation peut produire, soit qu'on regarde Constantine d'en bas, soit que du haut de ses murs on plonge dans le gouffre, où tournent perpétuellement des vautours et des cigognes, ou qu'on domine ce grand horizon de montagnes mordorées et pulvérulentes de lumière qui s'étend à perte de vue.

Les anfractuosités, les stries, les effritements, les fissures, les rugosités, les mille accidents de ces grandes masses, leurs colorations diverses, ont été rendus par M. Abadie avec une conscience et un talent merveilleux. Au moyen de morceaux de liège spongieux, il a imité le grain de la roche pénétrée par la pluie; d'autres morceaux, crevassés et noircis, ont reproduit le ton rembruni des lézardes; avec d'autres, plus sains et plus blonds, il a su attraper aussi bien que Decamps ou Marilhat, cet aspect de pain grillé que la pierre prend au soleil dans les pays chauds. Toute cette ardeur est rafraîchie, çà et là, par quelques touffes vert-glaucue de cactus étalant leurs palettes sur deux poignées de terre végétale.

Aucun détail ne manque: — voici le rocher le long duquel sont descendues les femmes du Bey, et la porte basse de la fontaine thermale romaine, la rigole qui côtoie le Rummel et conduit l'eau au moulin — rigole que nous avons suivie pour pénétrer jusqu'à la seconde voûte en

passant par des chemins d'acrobate. Voilà la pierre sur laquelle nous nous sommes assis pour dessiner un point de vue, la maison où nous sommes allé voir la danse des djinns, peinte depuis par Adolphe Leleux qui visita Constantine, enflammé par nos récits ; les énormes fûts de colonnes romaines qui ne tiennent à rien et ne paraissent pas avoir fait jamais partie d'aucun édifice, échantillons grandioses d'un rêve avorté, enfin tout Constantine en quelques mètres carrés. Quelle que soit la remarque que vous ayez faite en parcourant cette ville bizarre, vous la retrouverez reproduite ici.

Ce plan est d'autant plus précieux, que Constantine comme Alger doit bientôt disparaître sous l'envahissement du goût français. A cette époque, elle était encore intacte, sauf un hideux hôpital militaire très proprement et très parfaitement bâti, que tout artiste voudrait voir au fond du Rummel, et qui, de ce côté, déshonore la silhouette orientale de la ville ; elle n'existera bientôt plus qu'à l'état de souvenir. Heureusement, le peintre ou l'archéologue la retrouveront tout entière dans le miraculeux travail de MM. Duclaux et Abadie.

UN ÉTÉ DANS LE SAHARA

PAR EUGÈNE FROMENTIN

Les peintres, lorsqu'ils quittent le pinceau pour la plume, conservent une manière aisément reconnaissable. L'habitude d'étudier la nature sous son aspect plastique donne à leur phrase un contour arrêté et précis. Leur œil saisit les objets sous un angle particulier, les dessine, les assied, les met en perspective et les colore avec une netteté toute spéciale. Ils connaissent beaucoup mieux que les littérateurs occupés de la pensée pure le mobilier de la création. Il fait jour dans leur esprit comme dans ces grands ateliers éclairés de vitrines immenses où ils travaillent, le modèle sous les yeux ou rendu présent par des croquis. A force d'étudier les types, les visages, les attitudes, les mouvements et jusqu'aux tics du corps, ils arrivent à une pénétration qui surprend. Tout un caractère leur est souvent révélé par un pli de la face, par une déviation de ligne, par un indice imperceptible pour tout autre. Leur art les rend involontairement observateurs, et même, lorsqu'ils ont déposé la palette et semblent inattentifs, ils se rendent compte de la forme propre des choses. Avec eux point de vague, point d'à peu près, point de généralités banales ; chaque mot est un trait décisif, une touche accentuée ; voir est plus difficile qu'on ne pense ; beaucoup de prunelles sont voilées d'une taie

quoique parfaitement claires, et voir — c'est avoir, dit le proverbe.

Pour notre part, nous aimons la façon d'écrire des peintres, surtout quand ils ne se proposent pas quelque idéal académique, quelque imitation de poète ou de prosateur en vogue. Nous y trouvons alors une saveur, un relief, une vie et une originalité qui nous séduisent plus que nous ne saurions dire.

Dans une étude sur Marilhat, nous avons extrait de sa correspondance, mise à notre disposition par sa famille, des morceaux d'un style charmant, des croquis à la plume de son voyage en Syrie et en Égypte tracés en courant parmi des détails purement intimes et sans aucune prétention littéraire qui se trouvaient de petits chefs-d'œuvre ; il y avait autant de lumière et de couleur dans ses pages que dans ses tableaux — c'était tantôt une halte auprès d'une fontaine, sous une touffe de végétations, tantôt une caravane de chameaux au profil bizarre ; d'autres fois la rencontre d'une horde de Bédouins, ou bien encore la route poudreuse rayant comme une trace de craie la plaine jaune et brûlée, et enfin le Caire vu du Mokattam avec ses minarets, ses dômes, ses terrasses, ses bouquets de palmiers, tout cela découpé en silhouette, coloré d'une teinte franche et si bien mis en place que la description la plus détaillée d'un littérateur qui se serait beaucoup appliqué n'en aurait pas appris davantage.

Auguste Salzmann a fait des jardins de Rhodda une peinture si verte, si touffue, si luxuriante, si criblée de soleil à travers ses ombres fraîches, qu'aucun poète ne pourrait la dépasser. Eugène Delacroix tient brillamment sa place parmi les rédacteurs de la *Revue des Deux Mondes*, et chacun a lu les beaux articles qu'il a consacrés à l'appréciation des maîtres avec une hauteur de vues, une propriété et une compétence auxquelles nul critique ne saurait prétendre.

M. Eugène Fromentin, qui jusqu'à présent ne s'était fait connaître que par de charmants tableaux empruntés pour la plupart aux sites et aux mœurs de l'Algérie française, vient de se révéler comme un écrivain de premier ordre par son volume intitulé : *Un Été dans le Sahara*.

Plus d'une fois, dans nos comptes rendus du Salon, nous avons signalé et loué, comme il le mérite, le talent de M. Eugène Fromentin ; sa couleur douce et chaude, son atmosphère lumineuse, ses terrains solides, ses figurines drapées d'une touche et marchant d'un pas si naturel, accompagnées de leur ombre ; nous le félicitons d'avoir su se faire un *Orient* en dehors de Marilhat, de Decamps et de Delacroix, mais nous étions loin de soupçonner la vocation double du peintre.

Son volume nous l'a fait voir sous un jour tout nouveau. *Un Été dans le Sahara* n'est pas, comme on pourrait le croire, un simple récit attachant, et curieux surtout parce qu'il a un peintre pour auteur, c'est un chef-d'œuvre de style que les plus illustres seraient fiers de signer. Chose étrange ! M. E. Fromentin a du premier coup pénétré tous nos secrets, il est passé maître sans avoir été écolier. Aucune des incertitudes, des faiblesses et des bavochages du début ne se trahit dans ce livre singulier et charmant, d'une nouveauté absolue, et qui rend avec un bonheur rare des effets qui ne semblent pas du domaine de la littérature — ce voyage, qu'on nous passe le mot, est une transposition d'art complète ; au lieu de noircir sa plume d'encre, M. Fromentin trempe un pinceau dans les godets d'une boîte d'aquarelle et lave des phrases que la typographie peut reproduire avec une idéale pureté de ton. Trois nuances composent son style : blanc, gris de perle et bleu.

Chaque talent a sa patrie, qui souvent n'est pas la terre où il est né. Il existe des climats pour des esprits. M. Fromentin, quoique Français, appartient au désert. Peut-être quelque goutte de sang des Arabes chassés par Charles Martel bouillonne-t-elle encore dans ses veines ; évidemment, hors du Sahara il est exilé et ressent toutes les douleurs du proscrit.

Comme lui, nous avons éprouvé bien des fois la nostalgie de l'azur, bien des fois nous avons rêvé des pèlerinages « au céleste pays du bleu », qui n'a rien de commun avec la contrée chimérique que Ludwig Tieck désigne sous ce nom ; quelles mornes tristesses s'emparent de certaines

âmes quand l'hiver semble vouloir lier le ciel brumeux à la terre boueuse par une trame de pluie, quand l'eau court sous les toits en bouffées blanches, ou ruisselle au long des vitres comme des pleurs au long d'une joue, ceux-là seuls le savent qui ont dans le cœur le sentiment de la lumière !

Ce vif amour du soleil se trahit dès les premières pages du livre. Il est déjà ancien chez l'auteur, et il explique comment il lui est venu. La saison des pluies avait duré longtemps cette année en Algérie (1848) ; l'artiste fuyait devant l'hiver de Blidah à Alger, d'Alger à Constantine, toujours poursuivi par la tempête. Mélancolique, il se promenait sur les remparts de la ville d'Achmet-Bey, et il songeait au désert. « La route qui y conduit se dessinait sur le Condiat-Aty trempé d'eau, et de temps en temps l'on voyait descendre de longs convois de gens au visage marqué par un éternel coup de soleil, suivis de leurs chameaux chargés de dattes et de produits bizarres ; il me semblait sentir encore, en les approchant, comme un reste de tiédeur apportée dans les plis fangeux de leurs burnous. Un matin donc, nous partîmes en désespéré, passant tant bien que mal les rivières débordées et poussant droit devant nous, vers Bisk'ra. Cinq jours après, le 28 février, j'arrivais à El-Kantara, sur la limite du Tell de Constantine, harassé, transi, traversé jusqu'au cœur, mais bien résolu à ne plus m'arrêter qu'en face du soleil indubitable du Sud. »

Voici le voyageur lancé ; il ne s'arrêtera pas, tant qu'au ciel flottera un seul nuage ; dès qu'il a franchi la brèche ouverte par la nature dans cette muraille de rochers hauts de trois ou quatre cents pieds qui sépare le Tell du Sahara, et passé sur le pont romain jeté en travers de la coupure, son œil s'illumine, sa poitrine se dilate et aspire avec délices l'air tiède du désert ; le village d'El-Kantara apparaît au milieu d'une oasis de vingt-cinq mille palmiers.

L'hiver, selon la croyance des Arabes, ne peut dépasser la chaîne de roches contre lesquelles ses volutes de nuages viennent moutonner comme les vagues contre un rivage inexpugnable. Il s'arrête vaincu au pont d'El-Kantara ; — au-delà, c'est l'été éternel ; d'un côté, la montagne est

noire et couleur de pluie ; de l'autre, rose et couleur de beau temps.

Après les collines, dernières ondulations du terrain, s'étend la plaine d'Angad, un premier essai du Grand Désert.

Le Désert se révèle au jeune artiste avec son paysage et ses figures, et il rend cette première impression dans une page charmante.

« Ces palmiers, les premiers que je voyais ; ce petit village couleur d'or, enfoui dans des feuillages déjà chargés des fleurs blanches du printemps ; une jeune fille qui venait à nous, en compagnie d'un vieillard, avec le splendide costume rouge et les riches colliers du Désert, portant une amphore de grès sur sa hanche nue ; cette première fille à la peau blonde, belle et forte, d'une jeunesse précoce ; ce vieillard abattu, mais non défiguré, par une vieillesse hâtive, tout le Désert m'apparaissait ainsi sous toutes ses formes, dans toutes ses beautés et tous ses emblèmes ; c'était pour la première fois une étonnante vision. Ce qu'il y avait surtout d'incomparable, c'était le ciel ; le soleil allait se coucher et dorait, empourprait, émaillait de feu une multitude de petits nuages détachés du grand rideau noir étendu sur nos têtes, et rangés comme une frange d'écume au bord d'une mer troublée ; au-delà commençait l'azur, et alors, à des profondeurs qui n'avaient pas de limites, à travers des limpidités inconnues, on apercevait le pays céleste du bleu. Des brises chaudes montaient, avec je ne sais quelles odeurs confuses et quelle musique aérienne, du fond de ce village en fleurs ; les dattiers, agités doucement, ondoyaient avec des rayons d'or dans leurs palmes, et l'on entendait courir, sous la forêt paisible, des bruits d'eau mêlés aux froissements légers du feuillage, à des chants d'oiseaux, à des sons de flûte. En même temps, un muezzin qu'on ne voyait pas se mit à chanter la prière du soir, la répétant quatre fois aux quatre points de l'horizon, et sur un mode si passionné, avec de tels accents, que tout semblait se taire pour l'écouter !

« Le lendemain, même beauté dans l'air et même fête

partout ; alors seulement je me donnai le plaisir de regarder ce qui se passait au nord du village, et le hasard me rendit témoin d'un phénomène en effet très singulier. Tout ce côté du ciel était sombre et présentait l'aspect d'un énorme océan de nuages dont le dernier flot venait pour ainsi dire s'abattre et se rouler sur l'extrême arête de la montagne, mais la montagne, comme une solide falaise, semblait le repousser.

« Au large, et sur toute la ligne orientale du Djebel-Sahari, il y avait un remous violent, exactement pareil à celui d'une forte marée ; derrière, descendaient lugubrement les traînées grises d'un vaste déluge ; puis, tout à fait au fond, une montagne éloignée montrait sa tête couverte de légers frimas ; il pleuvait à torrents dans la vallée du Metlili, et quinze lieues plus loin il neigeait ; — l'éternel printemps souriait sur nos têtes ! »

Cette impression, si admirablement rendue, devait être ineffaçable. Le désert tenait et possédait pour toujours notre jeune artiste ; aussi le voyons-nous, en 1853, à Medeah, triste, troublé, agité de nostalgie comme le soldat suisse qui entend au-delà du Rhin le ranz des vaches natal. Quoiqu'on soit au mois de mai, l'hiver a encore le pied posé sur les blancs sommets de la Mouzaïa. L'artiste a beau chercher à se consoler avec « cette petite lumière intérieure » dont parle Jean Paul, et qui nous empêche de voir et d'entendre le temps qu'il fait dehors ; il n'y tient plus ; il faut qu'on selle les chevaux, qu'on sangle les mulets et qu'on se mette en route ; il sait bien cependant qu'il ne retrouvera plus son premier éblouissement, que le chemin de Medeah à El-Aghouat ne présente pas ce merveilleux coup de théâtre d'El-Kantara ; il étudie même, pour se prémunir et se désenchanter, la carte assez aride du Sud, non pas en géographe, mais en peintre, et voici ce qu'elle indique : « des montagnes jusqu'à Boghar ; à partir de Boghar, sous la dénomination de Sahara, des plaines succédant à des plaines, plaines unies, marécages, plaines sablonneuses, terrains secs et pierreux, plaines onduleuses et d'*alfa*, à douze lieues nord d'El-Aghouat, un palmier ; enfin, El-Aghouat, représenté par un point plus

large, à l'intersection d'une multitude de lignes brisées rayonnant en tous sens vers des noms étranges, quelques-uns à demi fabuleux ; puis, tout à coup, dans le sud-est, une plaine indéfiniment plate, aussi loin que la vue peut s'étendre ; et, sur ce grand espace laissé en blanc, ce nom bizarre et qui donne à penser : *Bled-el-Ateuch*, avec sa traduction : Pays de la soif ! »

Certes, voilà un itinéraire peu fait pour exciter les touristes philistins ; mais cette nudité est précisément ce qui enflamme l'imagination du jeune peintre, et il répond aux objections que pourrait lui faire l'ami auquel s'adressent ses lettres : « Admets seulement que j'aime passionnément le bleu, et qu'il y a deux choses que je brûle de revoir, — le ciel sans nuages, au-dessus du désert sans ombre ! »

Au bout de quelques journées de marche à travers des pentes escarpées, des ravins pierreux, des lits de torrents à sec, où s'épanouissaient des touffes de lauriers-roses, on arrive à Boghari. — Nous ne pouvons résister au plaisir de citer la page charmante que consacre M. Eugène Fromentin à cette halte au bord du désert.

« C'est là qu'à la halte du matin, par une journée blonde et transparente, j'ai revu les premières tentes et les premiers troupeaux de chameaux libres, et compris avec ravissement qu'enfin j'arrivais chez les patriarches.

« Le vieux Hadji-Meloud, tout semblable à son ancêtre Ibrahim, Ibrahim l'Hospitalier, comme disent les Arabes, nous attendait à sa *zmala*, où son fils Si-Djilali était venu nous conduire lui-même, pour que toute la famille y fût présente. Il nous reçut à côté du douar, suivant l'usage, dans de grandes tentes dressées pour nous (*guïatin-el-dyaf*, tentes des hôtes), au milieu de serviteurs nombreux, et avec tout l'appareil convenu ; on y mangea beaucoup, et nous y bûmes le café dans de petites tasses vertes, sur lesquelles il y avait écrit en arabe : *Bois en paix*.

« Je n'ai jamais, en effet, rien vu de plus paisible, ni qui invitât mieux à boire en paix dans la maison d'un hôte ; je n'ai jamais rien vu de plus simple que le tableau qui se déroulait.

« Nos tentes, très vastes, et, soit dit en passant, déjà rayées de rouge et de noir, comme dans le Sud, occupaient la largeur d'un petit plateau nu au bord d'une rivière. Elles étaient ouvertes, et les portes, relevées par deux bâtons, formaient sur le terrain fauve et pelé deux carrés d'ombres, les seules qu'il y eût dans toute l'étendue de cet horizon accablé de lumière, et sur lequel un ciel à demi voilé répandait comme une pluie d'or pâle. Debout, dans cette ombre grise, et dominant tout le paysage de leur longue taille, Si-Djilali, son frère et leur vieux père, tous trois vêtus de noir, assistaient en silence au repas. Derrière eux, et en plein soleil, se tenait un cercle de gens accroupis, grandes figures d'un blanc sale, sans plis, sans voix, sans geste, avec des yeux clignotants sous l'éclat du jour, et qu'on eût dit fermés : des serviteurs, vêtus de blanc comme eux, allaient sans bruit de la tente aux cuisines, dont on voyait la fumée s'élever en deux colonnes onduleuses au revers du plateau, comme deux fumées de sacrifice.

« Au-delà, afin de compléter la scène, et comme pour l'encadrer, je pouvais apercevoir, de la tente où j'étais couché, un coin du douar, un bout de la rivière où buvaient des chevaux libres, et, tout à fait au fond, de longs troupeaux de chameaux bruns, au cou maigre, couchés sur des mamelons stériles, terre nue comme le sable et aussi blonde que les moissons.

« Au milieu de tout cela, il n'y avait qu'une petite ombre, celle où reposaient les voyageurs, et qu'un peu de bruit, celui qui se faisait dans la tente.

« Et de ce tableau, que je copie sur nature, mais auquel il manquera la grandeur, l'éclat, le silence, et que je voudrais décrire avec des signes de flamme et des mots dits tout bas, je ne garderai qu'une seule note, qui contient tout, — *bois en paix!* »

M. E. Fromentin est trop modeste; la scène qu'il a retracée du bout de sa plume, mieux peut-être qu'il ne l'aurait fait de la pointe de son pinceau, revit avec toute la force de la réalité, éclatante comme la lumière, patriarcale comme la Bible, grande comme le désert.

Nous retrouvons les délicatesses du peintre dans ce passage, — « c'est bizarre, c'est frappant, je ne connaissais rien de pareil, et jusqu'à présent je n'avais rien imaginé de si complètement fauve, — lâchons le mot qui me coûte à dire, — de si *jaune*. Je serais désolé qu'on s'emparât du mot ; car on a déjà trop abusé de la chose : le mot d'ailleurs est brutal ; il dénature un ton de toute finesse, et qui n'est qu'une apparence. Exprimer l'action du soleil sur cette terre ardente, en disant que cette terre est jaune, c'est enlaidir et gâter tout ; autant vaut donc déclarer que c'est très-beau. Libre à ceux qui n'ont pas vu Boghar d'en fixer le ton d'après la préférence de leur esprit ».

Ce jour-là, M. Eugène Fromentin a dû reprendre sa palette, et fixer, dans une chaude esquisse, cette indéfinissable teinte.

Boghar, qui sert d'entrepôt et de comptoir aux nomades, est peuplée de jolies femmes venues des tribus sahariennes pour chercher fortune. L'indulgence de l'Orient a des appellations charmantes pour déguiser l'industrie véritable de ces beautés faciles auxquelles la danse sert de prétexte.

On voulut donner une fête à nos voyageurs, et l'on alla réveiller quelques danseuses au village. — Laissons M. Fromentin dessiner et peindre lui-même cette fête d'un pittoresque fantastique :

« Au bout d'une heure d'attente, nous vîmes un feu, comme un étoile plus rouge que les autres, se mouvoir dans les ténèbres, à hauteur du village ; puis le son languissant de la flûte arabe descendit à travers la nuit tranquille, et vint nous apprendre que la fête approchait.

« Cinq ou six musiciens, armés de tambourins, autant de femmes voilées, escortées d'un grand nombre d'Arabes qui s'invitaient d'eux-mêmes au divertissement, apparurent enfin au milieu de nos feux, formèrent un grand cercle, et le bal commença.

« Ceci n'était pas du Delacroix ; toute couleur avait disparu pour ne laisser voir qu'un dessin tantôt estompé d'ombres confuses, tantôt rayé de larges traits de lumière,

avec une fantaisie, une audace, une furie d'effet sans pareilles, — c'était quelque chose comme la *Ronde de nuit* de Rembrandt, ou plutôt comme une de ses eaux-fortes inachevées, des têtes coiffées de blanc et comme enlevées à vif d'un revers de burin, des bras sans corps ; des mains mobiles, dont on ne voyait pas les bras, des yeux luisants et des dents blanches au milieu de visages presque invisibles, la moitié d'un vêtement attaqué tout à coup en lumière et dont le reste n'existait pas, émergeaient au hasard et avec d'effrayants caprices d'une ombre opaque et noire comme de l'encre. Le son étourdissant des flûtes sortait, on ne voyait pas d'où, et quatre tambourins de peau qui se montraient, à l'endroit le plus éclairé du cercle, comme de grands disques dorés, semblaient s'agiter et retentir d'eux-mêmes. En dehors de cette scène étrange on ne voyait ni bivouac, ni ciel ni terre ; au-dessus, autour, partout il n'y avait plus rien que le noir, ce noir absolu qui doit exister seulement dans l'œil éteint des aveugles.

« Aussi, la danseuse, debout au centre de cette assemblée attentive à l'examiner, se remuant en cadence avec de longues ondulations de corps ou de petits trépignements convulsifs, tantôt la tête à moitié renversée dans une pâmoison mystérieuse, tantôt ses belles mains allongées et ouvertes comme pour une conjuration ; la danseuse, au premier abord, et malgré le sens très évident de sa danse, avait-elle aussi bien l'air de jouer une scène de Macbeth que de représenter autre chose. »

Quelle eau-forte admirablement mordue que cette page, quelles vives égratignures de lumière, quelle liberté de pointe, quelle mystérieuse profondeur d'ombre !

Mais nous ne sommes encore qu'aux limites du Sahara, il faut laisser les mulets pour les chameaux. Ils sont là vingt-cinq, leur long col posé sur le sable, qui se lèvent péniblement à l'appel du chamelier, se mettent en équilibre sur leurs genoux cagneux et leurs cuisses déhanchées, en poussant ce cri discordant et plaintif qu'ils beuglent quand on les sangle, et qui veut dire, selon les Arabes : « Mets-moi des coussins pour que je ne me blesse pas. »

Les cavaliers du makhzen d'El-Aghouat chaussent leurs doubles bottes rouges armées d'éperons et se drapent dans leurs haïcks sales et leurs burnous d'un brun sombre ; ils pressent les flancs de leurs montures infatigables et maigres comme eux. — Le convoi se met en marche. — Aurez-vous, lecteur, le courage de le suivre dans un autre article ? car le Désert est si vaste qu'on ne peut le borner dans quelques colonnes.

On débouche dans les premières plaines du Sud par la vallée du Cheliff, un site des plus étranges : des roches décharnées, déchiquetées, ébréchées comme des mâchoires d'animaux antédiluviens dont leurs pitons représenteraient les dents, bordent d'étroits couloirs au sol battu et brillanté pareil à celui d'une aire ; on n'aperçoit ni une plaque de mousse, ni une pointe d'herbe, ni une brindille d'arbuste, parmi ces pierres difformes semblables à des scories monstrueuses ; au-dessus, à une grande hauteur, passent des volées de corbeaux, tournent des cercles d'aigles bruns et piaulent les gypaètes au milieu d'un silence de mort.

Devant les voyageurs, l'horizon s'étend, immense, indéfini ; une plaine de vingt-cinq lieues, plate, ou du moins sans ondulations appréciables, se déroule vague comme la mer en se confondant avec le ciel par des demi-teintes incertaines ; — le vert douteux de la végétation déjà brûlée rend la ressemblance encore plus frappante. Au bout de deux jours de marche dans ce pays désolé, nos pèlerins font halte auprès d'une eau stagnante et jaunâtre sur laquelle se penchaient, tendant le col et faisant gros dos, une compagnie de vautours qu'il fallut effrayer d'un coup de fusil pour leur faire céder la place. La tristesse de la contrée inspire à notre jeune artiste cette belle page mélancolique :

« Était-ce fatigue ? était-ce un effet du lieu ? je ne sais ; mais cette journée-là fut longue et sérieuse, et nous la passâmes presque tous à dormir sous la tente. Ce premier aspect d'un pays désert m'avait plongé dans un singulier abattement. Ce n'était pas l'impression d'un beau pays frappé de mort et condamné par le soleil à demeurer

stérile. C'était une grande chose sans forme, presque sans couleur, le rien, le vide, et comme un oubli du bon Dieu : des lignes fuyantes, des ondulations indécises ; derrière, au-delà, partout, la même couverture d'un vert pâle étendue sur la terre ; çà et là des taches ou plus vertes, ou plus grises, ou plus jaunes ; d'un côté les Seba'Rous à peine éclairées par un pâle soleil couchant ; de l'autre, les hautes montagnes du Tell, encore plus effacées dans les brumes incolores, et là-dessus un ciel balayé, brouillé, soucieux, plein de pâleurs fades, d'où le soleil se retirait sans pompe et comme avec de froids sourires. Seul, au milieu du silence profond, un vent doux qui venait du nord-ouest et nous amenait lentement un orage, formait de légers murmures autour des joncs du marais. Je passai une heure entière, couché près de la source, à regarder ce pays pâle, ce soleil pâle, à écouter ce vent si doux si triste. La nuit qui tombait n'augmenta ni la solitude, ni l'abandon, ni l'inexprimable désolation de ce lieu. »

Vous voyez que notre peintre a sur sa palette de quoi rendre tous les effets. — Il peut se passer de cobalt et de mine de Saturne. Mais c'est un voyage au pays du bleu que nous vous avons promis ; hâtons le pas ; le ciel s'éclaircit de plus en plus ; le sol, tantôt sablonneux, tantôt coupé de marécages, se recouvre parfois de touffes d'alfa, d'absinthes, de pourpiers de mer, de romarins, et, de loin en loin, d'arbustes épineux et de pistachiers sauvages.

« Chaque fois que le convoi passe auprès d'un de ces beaux arbres au feuillage sombre et lustré, il se rassemble autour du tronc ; ceux des chameliers qui sont montés se dressent à genoux pour atteindre à la hauteur des branches, arrachent des poignées de fruits et les jettent à leurs compagnons qui vont à pied. Pendant ce temps, les chameaux, le col tendu, font de leur côté provision de fruits et de feuilles. L'arbre reçoit sur sa tête ronde les rayons blancs de midi ; par-dessous, tout paraît noir ; des éclairs bleus traversent en tous sens le réseau des branches ; la plaine ardente flamboie autour du groupe obscur, et l'on voit le désert grisâtre se dégrader sous le ventre roux des dromadaires. »

Ces lignes ne valent-elles pas le tableau de Marilhat qu'elles rappellent? Il ne leur manque qu'une bordure d'or pour les suspendre au mur d'une galerie.

Le convoi s'avance faisant fuir les lézards dormant au soleil, les vipères cachées sous les touffes d'absinthe, les rats peureux et plongeant au moindre bruit la tête dans leurs trous, — toute cette vermine fourmillante, amie des longues siestes sur le sable chaud.

« Mais, au milieu de ce peuple muet, difforme ou venimeux, sur ce terrain pâle et parmi l'absinthe toujours grise et le k'taf salé, volent et chantent des alouettes, et des alouettes de France! Même taille, même plumage et même chant sonore. C'est l'espèce huppée qui ne se réunit pas en troupes, mais qui vit par couples solitaires; tristes promeneuses qu'on voit dans nos champs en friche et, plus souvent, sur le bord des grands chemins en compagnie des casseurs de pierre et des petits bergers; elles chantent à une époque où se taisent presque tous les oiseaux et aux heures les plus paisibles de la journée, le soir, un peu avant le coucher du soleil. Les rouges-gorges, autres chanteurs d'automne, leur répondent du haut des amandiers sans feuilles, et ces deux voix expriment avec une étrange douceur toutes les tristesses d'octobre; l'une est plus mélodique et ressemble à une petite chanson mêlée de larmes; l'autre est une phrase en quatre notes profondes et passionnées. — Doux oiseaux qui me font revoir tout ce que j'aime de mon pays, que font-ils, je le demande, dans le Sahara? Et pour qui donc chantent-ils dans le voisinage des autruches et dans la morne compagnie des antilopes, des bubales, des scorpions et des vipères à cornes? Qui sait? Sans eux, il n'y aurait plus d'oiseaux peut-être pour saluer les soleils qui se lèvent. — Allah akbar! Dieu est grand et le plus grand! »

Quoi de plus touchant et de plus ingénieux que ce frais souvenir de France dans cet austère paysage saharien, que ce chant d'alouette dominant de sa note plaintive le rauque grondement de la ménagerie africaine!

Nous ne nous arrêterons pas, et c'est bien à regret, à tous les douars où nos voyageurs, sous des tentes rayées de

rouge et de noir, reçoivent l'hospitalité du désert. — A chaque pas, la lumière augmente, et M. E. Fromentin trouve, pour la peindre, des ressources que nul écrivain ne possède. Dites si jamais Claude Lorrain fut plus limpide, plus suave et plus transparent ?

« Devant moi, j'ai tout un campement étendu au soleil, chevaux, bagages et tentes : à l'ombre des tentes, quelques gens qui se reposent ; ils font cercle, mais ils ne parlent pas. S'il arrive qu'un ramier passe au-dessus de ma tête, je vois son ombre glisser sur le terrain, tant ce terrain est uni, et j'entends le bruit de ses ailes, tant le silence qui se fait autour de moi est grand. Le silence est un des charmes les plus subtils de ce pays solitaire et vide ; il communique à l'âme un équilibre que tu ne connais pas, toi qui as toujours vécu dans le tumulte ; loin de l'accabler, il la dispose aux pensées légères ; on croit qu'il représente l'absence du bruit comme l'obscurité résulte de l'absence de la lumière ; c'est une erreur. Si je puis comparer les sensations de l'oreille à celles de la vue, le silence répandu sur les grands espaces est plutôt une sorte de transparence aérienne, qui rend les perceptions plus claires et nous révèle une étendue d'inexprimables jouissances. Je me pénètre ainsi, par tous mes sens satisfaits, du bonheur de vivre en nomade ; rien ne me manque, et toute ma fortune tient dans deux coffres attachés sur le dos d'un dromadaire. Mon cheval est étendu près de moi sur la terre nue, prêt, si je le voulais, à me conduire au bout du monde : ma maison suffit à me procurer de l'ombre le jour, un abri la nuit ; je la transporte avec moi, et déjà je la considère avec une émotion mêlée de regrets.

« Jusqu'à présent le thermomètre n'a pas dépassé 30 ou 31 degrés à l'ombre. Aujourd'hui, sous la tente, à deux heures, il a atteint le maximum de 32 degrés, et la lumière, d'une incroyable vivacité, mais diffuse, ne me cause ni étonnement ni fatigue. Elle vous baigne également, comme une seconde atmosphère, de flots impalpables : elle enveloppe et n'aveugle pas. D'ailleurs l'éclat du ciel s'adoucit par des bleus si tendres, la couleur de ces vastes plateaux couverts d'un petit foin déjà flétri est si

molle, l'ombre elle-même de tout ce qui fait ombre se noie de tant de reflèts, que la vue n'éprouve aucune violence, et qu'il faut de la réflexion pour comprendre à quel point cette lumière est intense. »

Un peu plus loin, avec une joie que nous comprenons bien, M. Eugène Fromentin s'écrie : « Nous voilà débarrassés non-seulement de la végétation du Nord, mais de toute végétation : elle expire au sommet des collines pierreuses que nous avons derrière nous, et je voudrais que ce fût pour tout à fait ; car c'est par la nudité que le Sahara reprend sa véritable physionomie : j'en suis venu à souhaiter qu'il n'y ait pas un arbre dans tout le pays que je vais voir. Aussi, ce qui me plaît dans le lieu où nous sommes campés, c'est surtout son aspect stérile. Pour couvrir ces vastes terrains tantôt frileux, tantôt brûlés, il n'y a qu'un peu d'herbe. Cette herbe, petite graminée renouvelée par l'hiver, est courte, rare, et devient grisâtre en se fanant. Elle forme à peine un duvet transparent mêlé de brins cotonneux que l'air agite. On y voit jouer la lumière et vibrer la chaleur comme au-dessus d'un poêle. Aussi loin que la vue peut s'étendre, je n'y découvre pas une seule touffe plus fournie qui dépasse le sabot d'un cheval. La terre a la solidité d'un plancher et se gerce sans être friable. Nos chameaux s'y promènent d'un air découragé, la tête haute, le cou tendu vers un coin plus vert qui se montre assez loin au sud, entre deux mamelons arides. Cette perspective à peu près riante, qui semble les consoler jusqu'à demain, nous annonce de nouvelles plaines d'alfa. »

Arrivons à El-Aghouat, le terme du voyage : « Je sentais qu'El-Aghouat était là, et qu'il ne me restait que quelques pas à faire pour le découvrir. Je n'avais plus autour de moi que du sable ; il y avait des pas nombreux et des traces toutes récentes imprimées à l'endroit où nous marchions. Le ciel était d'un bleu de cobalt pur ; — l'éclat de ce paysage stérile et enflammé le rendait encore plus extraordinaire. Enfin le terrain s'abaissa, et, devant moi, mais fort loin encore, je vis apparaître au-dessus d'une plaine frappée de lumière, d'abord un monticule isolé de rochers

blancs avec une multitude de points obscurs, figurant en noir-violet les contours supérieurs d'une ville armée de tours ; au bas s'alignait un fourré d'un vert froid, compact, légèrement hérissé comme la surface barbue d'un champ d'épis. Une barre violette, et qui me parut sombre, se montrait à gauche, presque au niveau de la ville, et reparaissait à droite, toujours aussi roide, et fermait l'horizon. Cette barre tranchait crûment sur un fond de ciel couleur d'argent mat, et ressemblait, moins le ton, à une mer sans limites. Dans l'intervalle qui me séparait encore de la ville, il y avait une étendue sablonneuse et quelque chose d'un gris plus bleuâtre, comme le lit abandonné d'une rivière aussi large que deux fois la Seine. On y voyait par places, aux deux bords, des taches vertes ayant l'air de joncs. Tout à fait sur le devant, un homme de notre escorte, à cheval, penché sur sa selle, attendait au repos le convoi laissé fort loin en arrière : le cheval avait la tête basse et ne bougeait pas. »

Comme tous les plans de ce tableau sont bien établis, comme les lignes en sont arrêtées d'un trait sûr, comme les couleurs en sont rares et vives, et dans quelle éclatante crudité se dessine, au milieu de la lumière, la ville saharienne !

El-Aghouat, très opiniâtrement disputée par les Arabes à la colonne française, porte encore les cicatrices mal fermées du combat. Ses puits renferment bien des cadavres, et souvent, autour des remparts, les chiens maigres, en grattant le sable, ramènent un lambeau d'uniforme ou de burnous. La population résignée semble accepter sa défaite avec le fatalisme musulman : « C'était écrit ! »

La ville, comme toutes celles qui ont à se défendre contre les ardeurs d'un soleil dévorant, diminue la rue au profit de la maison. Les rayons solaires pénètrent moins aisément dans ces étroites coupures où encore il faut à midi se plaquer contre la muraille pour profiter de deux ou trois pouces d'ombre. M. E. Fromentin décrit admirablement ces maisons aux rares ouvertures, bâties de boue séchée, contre lesquelles s'adossent, pour dormir, de

pâles fantômes enveloppés de burnous d'un blanc sale, encadrant des visages mats, sérieux, impassibles; ces jardins séparés par des clôtures de terre d'où jaillissent de sveltes palmiers, et que sillonnent en tous sens des canaux d'irrigation. Il rend à merveille l'accablement de chaleur, le poudroïement de lumière, le silence méridien de la sauvage cité: les figures ne sont pas moins bien traitées que les fonds. — Il faut lire, — regarder serait plutôt le mot propre, car ce sont de vraies peintures, — dans le volume même, les portraits du gardien des eaux, « sorte de Saturne armé d'une pioche en guise de faux, avec un sablier dans la main »; d'Aouïmer, le joueur de flûte, à la grâce efféminée, à l'élégance endormie, qui s'enivre de sa propre cantilène; du vieux chasseur d'autruches, d'Ahmet le voleur, du bon Mouloued, et tant d'autres physionomies esquissées avec un incroyable bonheur d'expression. — Les femmes à la fontaine sont un beau tableau de maître. Après avoir décrit la scène dans tout son mouvement et sa couleur, l'artiste dit, en parlant à l'ami auquel s'adresse sa relation: « Représente-toi maintenant sous cette couverture abondante en plis, mais légère, de grandes femmes aux formes viriles, avec des yeux cerclés de noir, le regard un peu louche, des cheveux nattés, qui se perdent dans le voile en flots obscurs, en encadrant un visage mièvre, flétri, de couleur neutre, et qui semble ne pouvoir ni s'animer ni pâlir davantage; des bras nus jusqu'à l'épaule, avec des bracelets jusqu'au coude, cercles d'argent, de corne ou de bois noir travaillé. Parfois le haïck qui s'entr'ouvre laisse à nu tout un côté du corps, la poitrine qu'elles portent en avant et les reins fortement cambrés. Elles ont la marche droite, le pas souple et faisant peu de bruit; quelque chose à la fois de gauche et de magnifique dans les habitudes du corps qui leur permet de prendre, accroupies, des postures de singe, et, debout, des attitudes de statues. »

Il y a aussi une ravissante description d'une petite fille sauvagement jolie et coquettement farouche, partagée entre le désir du bakhchich et l'effroi insurmontable que cause tout peintre aux Orientaux, — c'est une aquarelle

que Decamps ne réussirait pas mieux. Mais nous n'en finirions jamais si nous voulions tout dire.

M. E. Fromentin, après quelques semaines de séjour à El-Aghouat, fait une excursion dans le désert, muni de deux lettres de recommandation écrites de droite à gauche, l'une adressée au kaïd de Tadjemout et l'autre au kaïd d'Aïn-Mahdy.

Dans sa route, il rencontre une tribu déménageant, la tribu des Arba. Ce tableau de la vie du désert a, dans le livre de M. Eugène Fromentin, un éclat, une grandeur et une nouveauté incomparables. Les limites de notre article ne nous permettent malheureusement pas de le transcrire tout entier. La caravane apparaît au milieu d'une poussière d'or avec un bruit de cornemuses et de tambourins, faisant étinceler au soleil ses étendards jaunes, rouges et verts ; les blancs dromadaires balancent les femmes invisibles dans les *atatiches* d'étoffes bariolées ; les cavaliers font piaffer leurs grands chevaux ; les lévriers gambadent pétulamment autour du cortège ; puis défilent les chameaux de charge portant les tentes dont le pieu se dresse sur leur dos bossu comme un mât de navire ; les femmes courbées sous les enfants et les ustensiles de ménage, les Nègres, les vieilles appuyées sur leur bâton blanc, les troupeaux soulevant des flots de poudre et se hâtant sous les coups des bergers et les morsures des chiens.

Détachons de la cavalcade le portrait du jeune chef arabe.

« Le jeune homme était habillé de blanc et montait un cheval tout noir, énorme d'encolure, à queue traînante, la tête à moitié cachée dans sa crinière ; il était fluet, assez blanc, très pâle, et c'était étrange de voir une si robuste bête entre les mains d'un adolescent si délicat ; il avait l'air efféminé, rusé, impérieux et insolent ; il clignotait en nous regardant de loin, et ses yeux bordés d'antimoine, avec son teint sans couleur, lui donnaient encore plus de ressemblance avec une jolie fille. Il ne portait aucun insigne ; pas la moindre broderie sur ses vêtements ; et de toute sa personne, soigneusement enveloppée dans un burnous de fine laine, on ne voyait que l'extrémité de ses

difficulté. Il a peint l'infini dans le clair, décrit ce qui n'a pas de forme, et fait tout un livre de choses et d'effets que le langage n'avait jamais songé à rendre. Nous aimons chez lui ce superbe mépris de l'arbre et de la verdure que nous partageons absolument. Ceux qui n'ont pas vu l'Orient ne peuvent pas comprendre la beauté de la terre lorsqu'elle n'est pas souillée par la végétation. On ne saurait imaginer les tons d'or pâle, de lapis, d'améthyste, de perle, de nacre, de rose que prend notre globe lorsque le baiser du soleil fait frissonner sa peau nue. Rien n'est beau comme cet épiderme de planète baignée par l'éternel azur. On comprend alors que la terre est un astre gravitant dans l'éther, et non un tas de fumier à planter des choux, et l'on est fier d'être emporté vers l'infini par cette sphère magnifique. — Aussi notre idéal est-il celui de M. Fromentin — un ciel sans nuage sur le désert sans ombre! Le désert! — « c'est Dieu sans les hommes », disait le compagnon de la panthère dans la nouvelle de Balzac.

BEN SALEM

DRAME EN CINQ ACTES
ET HUIT TABLEAUX

Au cirque Impérial, *Ben Salem* nous faisait espérer une grande épopée militaire africaine. *Ben Salem* n'est guère qu'un drame d'amour où les uniformes coudoient les burnous, et où le pétilllement de la fusillade vient interrompre çà et là le dialogue. Que M. de Torcy aime la femme du général Dubourg, qui résiste vertueusement à une passion qu'elle partage ; que Ben Salem essaye d'enlever la jeune dame, sauvée fort à propos par M. de Torcy, tout cela serait intéressant dans un cadre moins vaste, mais au cirque, ce que l'on aime, c'est l'infanterie, et surtout la cavalerie, si chère à Murat ; c'est le tambour qui bat la charge, la poudre aveuglante, le cheval blanc se lançant à fond de train et retenu, les pieds en l'air, au-dessus de la rampe, le fracas des bottes, l'explosion en feux de Bengale rouges ; ce sont les uniformes de l'Empire, les panoramas de ville, les proclamations débitées devant le front de bannières, les tentes et les marmites du bivouac, les mots sublimes du général, les plaisanteries des soldats — on y va chercher l'éblouissement et la fanfare. — Manquons-nous de victoires, si les anciennes sont usées ? A défaut du répertoire inscrit sur l'Arc-de-Triomphe, l'Afrique a de beaux combats, des sites superbes et des costumes pittoresques à nous offrir. La

conquête récente de la Kabylie, si bien racontée par M. Carrey, ici même, eût pu fournir un excellent sujet de mimodrame ; mais nous eussions voulu une vérité locale extrême, des points de vue exacts, des costumes authentiques, et surtout pas d'amour. Il faut laisser à la bataille son austérité. Les héros ne sont pas des galantins, et ce n'est pas la bouche noire de poudre qu'on murmure des madrigaux. — Il y a bien, il est vrai, des combats dans *Ben Salem*, mais l'intrigue distrait de la guerre. La jeune armée d'Afrique, qui a fait de tels prodiges en Crimée, méritait mieux.

Nous n'avons pas reconnu la nature de l'Algérie dans les décors bien peints d'ailleurs, mais sans cachet local. Il est pourtant facile de se procurer des photographies, des esquisses peintes pour arriver au vrai. L'Afrique française est parcourue en tous sens par des artistes qui se feraient un plaisir de livrer leur portefeuille au décorateur. Le temps est passé des vues de fantaisie. Il y a toujours dans la salle cinquante personnes qui connaissent le lieu de l'action et qui peuvent dire : « Non, le ciel n'est pas de ce bleu, les marabouts n'ont pas cette forme, les minarets ne s'élèvent pas à cette hauteur, l'Atlas ou le Djurjura ne présentent pas ces découpures, ces arbres ne poussent pas là » et chaque jour à mesure que les facilités du voyage augmentent, plus d'exactitude deviendra nécessaire.

Que diront, par exemple, les zouaves ou les chasseurs d'Afrique qui ont parcouru les douars arabes et les villages kabyles, en voyant cet étrange ballet où figurent des Turcs parmi des bergères des Alpes en jupes roses et bleues que fait pirouetter un palikare de fantaisie. Pourquoi ne pas avoir mis en scène les danseuses du désert si merveilleusement peintes par Fromentin dans *Un Été au Sahara*, avec leurs costumes pittoresques, leurs attitudes alanguies et leurs tambours de basque ?

SALONS ET EXPOSITIONS

I

SALON DE 1846

Cette année, comme l'autre, M. Horace Vernet, dont l'inépuisable fécondité d'improvisation émerveillerait dans un siècle moins blasé que celui-ci sur ces sortes de prodiges, se présente avec une toile immense qui tient tout un côté du Salon. A chaque exposition, M. Horace Vernet recouvre un des deux grands festins de Paul Véronèse, les plus vastes peintures connues. En 1845, c'était la *Smala* qui cachait les *Noces de Cana* ; en 1836, c'est la *Bataille d'Isly* qui se déroule devant de *Christ chez Madeleine*.

La *Bataille d'Isly* ne semble pas jouir auprès du public de la même faveur que la *Prise de la Smala*. Cela tient d'abord à ce que la *Smala* faisait face à la porte et s'emparait impérieusement des regards de la foule dès son entrée, et ensuite à ce qu'il n'y a dans la *Bataille d'Isly* ni chameaux caparaçonnés, ni palanquins entrouverts, ni femmes tombant avec coquetterie, ni négresse idiote, ni juif emportant son trésor. Cependant la *Bataille d'Isly* n'est guère inférieure à sa sœur aînée : on y trouve la même facilité d'agencement, la même certitude de touche, les mêmes effets de trompe-l'œil où excelle M. Horace Vernet. Malheureusement, la composition est diffuse, ce qui tient à la force et à l'étendue de la toile, qui,

beaucoup plus large qu'élevée, rentre dans les conditions panoramiques. L'unité est presque impossible pour les tableaux de cette dimension. A moins d'immenses sacrifices, comment concentrer l'attention sur le groupe important, sur le personnage principal ? Pour le laisser rayonner, vous ne pouvez pourtant pas éteindre tout un monde de figures qui, elles aussi, ont leur importance historique. Aussi ne querellerons-nous pas longtemps M. Horace Vernet sur ce point : il serait déraisonnable de demander à l'homme qui peint une armée l'harmonie qu'on est en droit d'exiger de l'artiste qui combine à loisir et *con amore* un groupe de trois ou quatre maquettes qu'il tourne et retourne en tous sens.

Le défaut de la *Bataille d'Isly* est de manquer d'attention. A proprement parler, il n'y a pas de bataille ; le combat est fini. Dans le lointain montent quelques fumées bleuâtres et pétillent quelques coups de feu tirés sur les fuyards, et, n'étaient les blessés et les taches rouges sur le sable jaune, il serait difficile de soupçonner qu'une grande lutte vient d'avoir lieu.

Le maréchal Bugeaud, remarquable par ce caban de laine blanche que les militaires d'Afrique portent quelquefois par dessus leur uniforme pour répercuter les rayons solaires, reçoit les trophées que lui présente le général Jusuf, entr'autres ce fameux parasol que des esprits sceptiques ont prétendu être sorti de la rue Saint-Denis. Plus loin, l'on aperçoit la tente que tout Paris a visitée lorsqu'elle était dressée au milieu des Tuileries, sur la pièce d'eau recouverte d'un plancher. — Le maréchal est entouré de son état-major. Nous avons reconnu MM. Rivet, de Garraube, qui sont fort ressemblants.

Au premier plan, on relève les blessés, à qui le bon docteur Philippe prodigue ses soins affectueux ; on les place sur des cacolets ; ils sont pâles, défaits ; mais sur leurs fronts brillent la joie du triomphe et l'espoir de la guérison. C'est, à coup sûr, la plus belle partie du tableau, et M. Horace Vernet n'a rien peint de mieux senti.

Le butin, armes, étoffes, narghilés, coffres incrustés de nacre, vases de filigrane, tout ce que peut livrer aux yeux,

jusqu'au prosaïque pain de sucre inclusivement, un trésor arabe effondré par une déroute, jonche pêle-mêle les devants de la toile. — La touche nette et propre de M. Horace Vernet donne à ces accessoires une singulière puissance de réalité. — Un coloriste de race en ferait jaillir des lueurs étincelantes, un éblouissement argenté et fauve moins exact, mais plus vraiment pittoresque.

Le principal reproche que nous adresserons à M. Horace Vernet, qui cependant connaît l'Afrique, c'est la froideur de ses ciels. Assurément nous ne tombons pas dans le préjugé vulgaire qui croit, sur la foi des décorations de mélodrame, le ciel du désert voué à tout jamais au potiron et à la mine de saturne ; mais cette atmosphère d'un bleu ferblanté, que le peintre de la *Smala* et de la *Bataille d'Isly* fait invariablement régner au-dessus de ses compositions et qui a la sérénité glaciale des beaux jours d'hiver, n'offre aucun rapport avec cet azur incandescent, ce lapis-lazuli en fusion qui s'arrondit en voûte au-dessus de la terre d'Afrique, surtout au mois d'août. — En peinture, le ciel est la première chose ; c'est lui qui donne aux tons leur valeur relative ; aussi ce ciel de tôle amène-t-il des luisants, des crudités, des apparences métalliques ; à la lueur de ce jour faux, les nuances perdent leur finesse, les détails s'accusent durement, les forces s'immobilisent, la vie se fige !

Ces critiques ne diminuent en rien la gloire de M. Horace Vernet, à qui nous reconnaissons ce mérite rare d'accepter son temps comme il est et de faire de la peinture contemporaine, tâche plus difficile qu'on ne pense. Puisque nos héros ont des képis, des pantalons garance et des buffleteries, que voulez-vous y faire ? On ne peut pas jusqu'à la consommation des siècles représenter Léonidas vêtu d'un boudier, Achille habillé d'un casque. Il est douloureux que nos troupes ne courent pas à la victoire entièrement nues, ce qui empêche les artistes de déployer leur science anatomique et de se permettre ce luxe de deltoïdes, de rotules, de dentelés et de pectoraux où se complaît la peinture d'histoire. Mais nous croyons qu'il est temps d'en prendre son pari ; M. Horace Vernet

l'a pris depuis longtemps, et c'est là ce qui fait sa force et son originalité. Il a fait entrer dans le domaine de l'art une foule de particularités, de détails, de types que personne n'avait songé à rendre. Nul n'a saisi mieux que lui la physionomie du soldat moderne, si différente de celle des vieux grognards crayonnés par Charlet. L'armée d'Afrique, avec son teint basané et ses allures orientales, a trouvé en lui son Homère pittoresque. C'est lui qui retrace tous les combats de cette Iliade que le peuple admire sur les lambris du Musée de Versailles. Il met son nom au bas de chacun de nos triomphes. Magnifique privilège ! Aussi rien ne l'arrête, ni fatigue, ni deuil, à peine prend-il le temps d'essuyer ses yeux avec le dos de sa main sans quitter la brosse, et il continue, l'artiste stoïque ; car quelle que soit sa facilité, s'il s'abandonnait un instant à sa douceur, il ne pourrait pas suivre notre armée dans ses rapides combats, et serait bientôt en retard de plusieurs victoires. — Et voici qu'en pensant à cela nous avons en quelque sorte regret de nos critiques, bien que modérées, respectueuses, entremêlées d'éloges, et inspirées par le seul amour du vrai et du beau. — Si la couleur est terne, si le dessin est faible en quelques endroits, est-ce qu'on voit bien à travers les larmes ? est-ce que la main est sûre quand le cœur est brisé ?

(...)

Il est assez difficile de mettre de l'ordre dans une revue du Salon, surtout aujourd'hui que les genres sont confondus à ne pas s'y reconnaître. On a beau tracer des lignes de démarcation, toujours quelque capricieux échappe à la catégorie, et le plus sage, c'est encore d'aller au hasard, parlant de ce qui vous a frappé, sans vous inquiéter des dimensions ni des sujets, mettant un intérieur avant un tableau d'histoire, et ainsi de suite. — Nous voici déjà arrivé à l'article que nous aurions plus spécialement réservé au paysage, et nous nous apercevons qu'il nous resterait encore bien des noms à citer, car, ainsi que nous l'avons dit, il y a dans cette Exposition une diffusion de talent qui rend très malaisée la tâche du critique. Pour dire tout, il faudrait occuper le rez-de-chaussée pendant six mois ; en

choisissant quelques noms représentatifs des diverses tendances, on court risque de tromper bien des attentes légitimes et de passer sous silence des œuvres méritoires. — Chaque visite au Salon amène une trouvaille qui vous fait regretter d'avoir terminé votre article et vous fait ouvrir une parenthèse.

(...)

Le *Camp français* et le *Marabout* de *Lalla-Maghnia*, sur la frontière du Maroc par le capitaine Prosper Baccuet, ont avant tout le mérite de la sincérité. C'est bien là le sol poudroyant et le ciel embrasé de l'Afrique, le soleil jaune et les ombres bleues. Dans le fond, l'on aperçoit la ville d'Oudjda et le champ de bataille d'Isly ; des crêtes de montagnes ferment l'horizon et le ruban qu'on voit serpenter sur leurs croupes, c'est la route de Fez ; des pierres brisées sur lesquelles se lisent des fragments d'inscriptions, des roches, les tentes d'un avant-poste de zouave forment les premiers plans. Il est à regretter que M. Baccuet n'ait pas eu le temps d'achever son grand et curieux paysage représentant une *Vue de Kabylie*.

Le *Bivouac* et le *Déjeuner chez les Kabyles*, de M. Benjamin Roubaud, prouvent une connaissance familière des uniformes de l'armée d'Afrique, des allures des goums arabes, et un bon sentiment de composition. La vie des camps qu'il a partagée en amateur a fourni à M. Roubaud des motifs qu'il arrange à merveille, sans sortir de la vérité. Les paysages qui servent de fond à ses figures sont en général très agréablement touchés, bien que ce ne soit pas là sa spécialité.

(...)

II

SALON DE 1849

Il y a quelques années, les artistes quittaient rarement Paris : les voyages étaient longs et coûteux ; les communications difficiles. A part les grands prix de Rome qui voyaient l'Italie, et en rapportaient quelques tons bleus et

fauves tout à fait chimériques pour les bourgeois, les peintres les plus entreprenants se bornaient à une excursion de quelques jours à Fontainebleau ; le bas Bréau, les gorges d'Aprémont ont posé pour une infinité de paysages décorés de noms pompeux.

Maintenant, grâce à la vapeur qui supprime les distances, et aussi à la conquête d'Alger qui a fait de l'Afrique une terre française, les artistes, ne se bornent plus à copier la butte Montmartre, et vont dessiner les profils du grand et du petit Atlas. Quoiqu'il y fasse un peu chaud ; ils établissent leurs quartiers d'été sur quelque point de l'ancienne Régence barbaresque, et prennent des bains de lumière dans cette atmosphère étincelante et pure, si différente du brouillard grisâtre qu'on appelle le jour aux pays du Nord.

Il s'est formé ainsi, comme une petite colonie d'artistes que l'on pourrait nommer les Africains, de même qu'autrefois on appelait Romains les peintres qui avaient séjourné dans la Ville éternelle, témoin Mignard. Les patrons de cette confrérie voyageuse sont naturellement Decamps, Delacroix, Marilhat, les premiers qui aient mis le pied sur cette belle terre de l'Orient, ignorée de la peinture. Les noms de MM. Adolphe Leleux, Hédouin, Fromentin, Chassériau, Salzmann, Vyld, Frère, Vacherol, Thuilier se présentent tout d'abord à notre plume, et ce ne sont certes pas les seuls qui aient été chercher des inspirations de l'autre côté de la Méditerranée, ce beau lac bleu dont nous possédons aujourd'hui les deux rives.

Nous aimons à voir s'élargir ainsi le cadre de l'art, restreint pendant si longtemps aux formules classiques. Aux écoles italienne, flamande, espagnole et française doit succéder une seule école, l'école universelle, où seront représentés les types de l'humanité entière, et les aspects multiformes de la planète que nous habitons. Les artistes ne se borneront plus à reproduire un idéal unique. La beauté indoue, la beauté arabe, la beauté turque, la beauté chinoise viendront varier de leurs charmes exotiques la monotonie du type européen : — La Flore de tous les pays diversifiera le feuillage du paysagiste ; il fera

contraster le palmier d'Orient avec le sapin de Norvège, les jameroses de l'Île de France avec l'aubépine de Normandie.

Ces images, exposées aux yeux de la foule, éveilleront des curiosités, feront naître des rêves et des désirs ; on voudra voir par soi-même ces beaux pays étranges, aimer ces femmes bizarrement charmantes, se mêler à toute cette poésie inconnue ; on concevra que l'homme n'est pas fait pour naître, vivre et mourir sur la même place, que son devoir est de visiter ses frères inconnus et de feuilleter jusqu'au bout le beau livre de la Création. Qui sait les résultats que cet enseignement muet peut avoir pour la civilisation ? — non cette civilisation bête qui consiste à faire mettre des redingotes aux Turcs et à importer des étoffes imperméables dans des pays où il ne pleut jamais, — mais la civilisation intelligente qui, tout en portant notre science aux barbares, prendrait d'eux la poésie et la beauté.

Sur les pas des braves compagnons que nous venons de citer, nous allons faire un petit voyage en Afrique. Laisant de côté pour aujourd'hui son mot d'ordre et ses deux portraits d'enfants, entrons avec M. Leleux dans cette maison de Constantine où s'exécute la danse de djinns :

En 1845, au mois d'août, nous étions assis, avec deux amis, précisément à la place où Adolphe Leleux a dû se mettre pour faire le croquis de son tableau. Le lieu de la scène était une cour arabe modèle du patio espagnol, murs blanchis à la chaux et colonnettes de marbre. Cinq ou six femmes accroupies, tenant des tambours de basque et des tarboukas, représentaient l'orchestre. Elles n'étaient plus jeunes ; et sous l'étroite bande de velours qui ceignait leur front et retombait sur leur dos, brillaient de grands yeux charbonnés, au milieu d'une orbite fauve. Leurs traits amaigris, conservant des traces de beauté, avaient une impression de tristesse solennelle ; et leur regard, vague et fixe à la fois, faisait penser à l'ennui rêveur du sphinx contemplant le désert. Ployées dans ces poses orientales qui seraient impossibles à nos femmes ; sous leurs vêtements blancs violets ou gris, elles atten-

daient qu'on donnât le signal, et leur pouce distrahit laissait ronfler sourdement la peau de leur tambour.

En face d'elles, assises sur un bout de tapis kabyle, se tenaient trois ou quatre jeunes filles étincelantes d'or, de paillon, et de bijoux fantasques, immobiles d'ailleurs comme des madones russes dans leurs nimbes de pierres. Rien n'était plus étrange et plus charmant sous la lueur des lampes que ces belles têtes encadrées d'or, relevées de fard et de tatouages, accentuées par le double arc des sourcils élargis et rejoints avec le khôl.

La musique commença une espèce de chant guttural et plaintif, tenant de l'évocation et de la psalmodie, et soutenu d'un rythme sourd d'abord, mais qui bientôt devint pressant, impérieux, irrésistible.

Aux premières paroles, qu'on nous dit être des sourates du Coran, l'une des jeunes filles se leva avec cette langueur brisée, cette mollesse endormie qui caractérisent la femme d'Orient. Elle fit quelques pas sans presque remuer les pieds et arriva de la sorte au milieu du tapis, glissant plutôt que marchant, puis elle commença à danser.

Ce qu'on entend par danse en Afrique n'a aucun rapport avec ce qui se pratique à l'Opéra sous le même nom. Les pieds et les jambes y ont fort peu de part ; point de sauts, point d'entrechats, point de jetés-battus : tout consiste dans une ondulation voluptueuse et perpétuelle du corps que la plus souple de nos danseuses ne saurait imiter et qu'accompagne le mouvement des bras agitant des mouchoirs bariolés de couleurs vives et tramés d'or.

Toutefois ce n'était pas une danse ordinaire, mais bien un exercice cabalistique et sacré pour conjurer les mauvais esprits, les Djinns ; aussi les tarboukas se mirent-ils à tonner avec une énergie extraordinaire, comme pour exciter la jeune femme qui bientôt frissonna, roula des yeux hagards et commença à secouer la tête d'avant en arrière et d'arrière en avant, tout en se débarrassant de ses bracelets, de ses bijoux, de ses voiles qu'elle jetait à droite et à gauche, et que ses compagnes ramassaient et déposaient dans un coin.

Le chant continuait, de plus en plus volubile et nasillard ; l'accompagnement redoublait de furie.

Alors les autres danseuses, comme subjuguées par la puissance du rythme, se levèrent et exécutèrent les mêmes évolutions ; en quelques instants, le tapis fut jonché d'anneaux d'argent, d'écharpes et de mouchoirs de Tunis ; débarrassés de ce qui les gênaient, elles se livraient aux contorsions les plus bizarres.

La première qui était entrée dans le quadrilatère, laissé vide au milieu de la cour, paraissait parvenue au plus haut paroxysme d'excitation : ses cheveux déroulés, secoués par ses mouvements insensés, lui flagellaient les épaules et le sein, car ce n'était plus seulement la tête qu'elle agitait, mais le corps jusqu'à la ceinture, s'inclinant, se renversant de manière à faire craindre qu'elle se brisât la nuque ou le front. Plus ses gestes étaient épileptiques, plus les tarboukas activaient leur rythme enragé.

Nous ne concevions pas qu'un être si frêle et si jeune pût résister à de pareilles secousses, car rien n'était plus fin, plus délicat, plus mignon que la femme ou plutôt l'enfant (elle avait quinze ans à peine) qui se livrait à ce terrible exercice par une chaleur de plus de quarante cinq degrés ! Et cependant il n'y avait pas l'apparence de sueur sur sa peau mate et dorée ; sa figure, sauf le roulement des yeux et un peu d'écume au coin de la lèvre, n'était nullement altérée ; elle avait toujours cette *faccia morta* des pays du Midi, où toute la vie semble s'être réfugiée dans les prunelles.

Au bout de quelques temps elle tomba à la renverse, convulsive, hallucinée, en proie à l'esprit, et galvanisée par le rythme implacable ; elle tressaillait encore par terre et marquait la mesure avec ses soubresauts.

Ses compagnes ne tardèrent pas à en faire autant, et le tapis fut couvert par ces corps charmants qui se cabraient, se tordaient et s'agitaient frénétiquement aux accords de la musique forcenée qui finissait aussi par agir sur nous, et nous aurait poussé à quelque cabriole extravagante, si une trêve de quelques instants, employée à relever les danseuses, après leur avoir jeté de l'eau sur la tête, ne nous eût permis de reprendre notre sang-froid.

Cette danse, à la fois sacrée et magique, et qui doit remonter à l'antiquité la plus reculée, aux temps où la chorégraphie ne retraçait que des évolutions mystérieuses, sidérales, ou cosmogoniques, se mêlait à la religion, et faisait partie des cérémonies expiatoires et propitiatoires, nous fit l'impression la plus profonde; ce mélange de grâce et de terreur, cette cour blanche plafonnée par le ciel noir de la nuit, cette musique infernale, ces fanfreluches d'or scintillant sous le feu des lampes, ces beaux corps en délire, ce froissement d'ailes des djinns et des afrites chassés par la puissance des conjurations, tout cela a laissé dans notre esprit un souvenir si vif que le ronflement des tarboukas bruit encore à nos oreilles, et que nous voyons les grands yeux blancs et fous d'Ayscha rouler entre leurs paupières noires, comme si nous étions à la place que nous occupions cette nuit-là.

M. Adolphe Leleux a sans doute partagé notre sentiment, car revenu en France depuis plus de deux ans, il a fait une danse des *Djinns à Constantine*, où se trouve retracée, avec bien plus de force, de réalité et de couleur que nous ne saurions le faire, la scène fantastique dont nous venons de donner une faible description.

M. Adolphe Leleux a reproduit, avec la franchise et la sincérité de son talent, cette fantasmagorie chorégraphique qui a besoin, pour paraître vraisemblable, d'une réalité de détails et d'un accent de nature que personne ne pouvait donner mieux que lui.

La couleur de ce tableau, qui rappelle un peu la *Noce juive*, de Delacroix, — ce rapprochement n'est pas un blâme, mais un éloge, — a beaucoup d'éclat et de richesse: elle montre que l'Orient a mis ses belles teintes sur la palette du jeune peintre, ordinairement plus sobre et plus rustique de ton.

Nous ne donnerons pas de cette toile une plus longue description; le récit que nous avons fait de la scène elle-même la rendrait inutile, tant le peintre a été exact.

Un Africain moins connu qu'Adolphe Leleux et dont nous avons remarqué l'an passé une vue représentant la *Coupure de la Chiffa*, c'est M. Fromentin que son salon de

cette année va poser au premier rang des paysagistes exotiques.

Il a cinq tableaux à l'exposition ; un voyage complet : les tentes de la smala de Si-Hamed bel Hadji dans le Sahara, la smala du même Si-Hamed bel Hadji passant l'Oued-Biraz, la place de la Brèche à Constantine, une rue aussi à Constantine, et les baraques du faubourg Bab-Azoun à Alger.

M. Fromentin a su, chose difficile dans la représentation des pays chauds, éviter toute ressemblance avec Marilhat ou Decamps ; il s'est inspiré directement de la nature, et n'est pas parti de Paris, comme beaucoup de peintres, avec son Orient tout fait. Il a tout d'abord saisi la lumière de ce ciel où le nuage est inconnu, et n'a pas mis pour la voir des lunettes à verres jaunes ou rouges ; il l'a vue telle qu'elle est, pure, intense, aveuglante presque, et faisant détacher sur l'azur la blancheur des maisons, le vert pâle des aloès et le gris pulvérulent des terrains.

Les tentes de Si-Hamed-Bel-Hadji, laissant entrevoir sous leurs pans relevés quelques figures de femmes ou d'enfants, se dressent sous l'implacable soleil du Sahara, dans un terrain aride, où l'on ne voit d'autre ombre que celle des ânes ou des chameaux qui se reposent. La réverbération de la lumière, la chaleur et le silence de midi, cette morne tristesse du milieu du jour si pénible dans les pays chauds, et qui livrait les ascètes des Thébaides aux tentations du démon méridien, tout cela est admirablement rendu dans cette petite toile, qui en dit plus sur la vie du désert que bien de longs récits.

Le passage à gué de l'Oued-Biraz dans le Sahara nous montre un voyage de cette même tribu qui tout à l'heure se reposait sous ses tentes de poil de chameau.

L'Oued-Biraz, une de ces petites rivières d'Afrique qu'il faudrait arroser en été, comme le Manzanarès à Madrid, coule au fond d'une déchirure de terrain, décharnée, ravinée, pulvérulente de soleil, effritée de chaleur et couronnée çà et là de quelques vertèbres de cactus, de quelques glaives d'aloès.

La troupe passe ayant de l'eau à mi-jambe, et déjà, sur

le revers opposé, grimpent les chevaux encapuchonnés dans les longs burnous blancs de leurs cavaliers, et tachant de leur petite ombre bleue la montée crayeuse qu'ils gravissent. Tout cela marche, à pied, à cheval, à chameau, dans l'eau ou sur terre avec une vie, une activité à faire illusion. On a peur, en retournant voir le tableau, de n'y plus retrouver personne, tant la caravane marche d'un bon pas et s'en va bien.

La place de la Brèche à Constantine est d'une vérité étonnante, avec ses murailles démantelées, ses toits de tuiles désordonnées, — où les cigognes laissent tomber les serpents qu'elles ramassent au bord du Rummel — sa population bigarrée, et ses effets violents d'ombre et de lumière. Il nous semble que si on pouvait entrer dans la toile sans la crever, nous irions acheter là-bas, au fond, dans cette rue des Marchands, ombragée par des planches, un portefeuille brodé, pour remplacer celui que nous avons perdu, et qui nous servait à nous convaincre de la réalité de notre voyage.

Les *Baraques du faubourg Bab-Azoun* sont un petit chef-d'œuvre ; le mur blanc au-dessus duquel s'élèvent deux ou trois maigres palmiers, la cahute de planches et de sparterie, la femme voilée qui sort, tout cela est d'une intensité de couleur, d'un relief et d'une vérité de ton extraordinaires.

Outre ses mérites de paysagiste, M. Fromentin a celui de toucher très juste et très spirituellement les figures et les animaux, qualité indispensable dans ces pays vierges où tout est neuf, intéressant, pittoresque, l'homme, l'animal et la nature. Sa pâte est grasse, nourrie, sans tomber dans la lourdeur ; tout en se tenant dans les localités bleues, blanches et grises qui sont les véritables de l'Orient, il a su éviter l'opaque et le plâtreux.

Avec plus de correction, de dessin et plus d'élégance de lignes, M. Auguste Salzmann nous paraît avoir compris l'Afrique dans le même sens clair, azuré et pulvérulent. Ses *Environs d'El-Ksour*, limite du Sahara, offrent de beaux mouvements de terrains, des contours fermes et une couleur que Marilhat n'eût pas désavouée. L'ombre

lâchée, admissible dans l'esquisse, mais non dans le tableau.

Sa *Boutique arabe* brille par les mêmes mérites que son *Moulin* et son *Café maure* si remarquables il y a deux ans.

Devons-nous mettre Louis Boulanger au rang des Africains, quoiqu'il ait fait le voyage de Tunis avec Alexandre Dumas, et mis au Salon une charmante étude de Moresque : car sa Moresque est apocryphe et représente une belle personne, bien connue des artistes, qui n'a d'oriental que ses beaux yeux et ses traits réguliers ? Mais s'il n'est pas Africain, il peut l'être, il en a le droit, et cela suffit.

Quant à M. Théodore Frère, ce n'est plus un voyageur, c'est un colon, c'est un bourgeois d'Alger ; il y reste, il y vit, il y travaille, il a tout à fait oublié sa mère-patrie ; son exposition est exclusivement africaine : le *Bazar de la Fenina*, les *Musiciens algériens*, la *Mitidja*, le *Soleil couchant à Coleah*, le *Café et le Caravanseuil à Bab-Azoun*. Rien n'est plus local. M. Théodore Frère rend tout cela avec la sûreté d'un homme acclimaté depuis longtemps à la peinture algérienne ; peut-être même l'impression première est-elle un peu effacée chez lui et commence-t-il à savoir son *Biskri*, sa *Muraille blanche*, son *Joueur d'échecs* et son *Ane* par cœur.

Citons, pour clore la liste ; la *Présentation au harem*, de l'exécution d'un officier français, de M. Vacherol, et finissons en regrettant que M. Théodore Chassériau n'ait pas eu le temps de terminer son *Scheik visitant les tribus* et son *Engagement de cavaliers arabes au bord d'un précipice*.

Ce voyage en Afrique, dont l'idée nous a été inspirée ce matin par un rayon de soleil, une hirondelle qui passait et un lambeau de ciel bleu entrevu par-dessus les maisons, est terminé, et nous reprendrons demain le cours de nos appréciations.

III

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855

M. Théodore Chassériau, malgré ses importantes peintures murales de Saint-Roch et de Saint-Philippe-du-

Roule, a trouvé le temps d'exécuter un grand tableau d'histoire tiré des *Commentaires de César* et représentant la défense des Gaules par Vercingétorix : il a en outre exposé un choix de ses meilleures toiles anciennes ou récentes : *Suzanne surprise par les deux vieillards*, les *Chefs arabes se défiant en combat singulier*, les *Cavaliers arabes emportant leurs morts après un combat*, et le *Tepidarium de Pompeï*. Nous regrettons que l'auteur n'ait pas profité de cette occasion pour renvoyer sa *Cléopâtre mourante*, figure du plus pur style antique et tout à fait dans la nature de son talent. M. Théodore Chassériau, qui a débuté très jeune et n'a pas cessé de produire avec une infatigable ardeur, pourrait déjà remplir une salle de son œuvre, comme MM. Ingres, Horace-Vernet, Delacroix et Decamps ; mais il n'a pas l'âge de se résumer, et marche dans la carrière blanc de la poudre olympique et sous l'ardent soleil de midi.

La *Défense des Gaules* est une immense toile plus haute que large, proportion qui oblige ordinairement à resserrer les groupes, à les faire pyramider, à les enlacer d'une façon ingénieuse.

Les murailles démantelées de Gergovie découpent sur un fond de ciel orageux leurs assises interrompues, du haut desquelles des femmes échevelées, montrent leurs enfants, ou se penchent hurlant des souhaits et des malédictions. Les assiégés font une sortie et se précipitent, Vercingétorix en tête, résolu à vaincre ou à périr, hors de leurs palissades renversées par les béliers, les catapultes et les balistes. Ce sont de jeunes hommes chevelus ayant la peau blanche du Galate et l'œil glauque du Celte ; point de casques, point de cuirasses, point de boucliers — aucun buffle, aucun airain n'empêchent leurs cœurs généreux de battre librement et de s'élancer au-devant des blessures ; secouant les mèches incultes qui les empêcheraient de viser, ils bandent leurs arcs, agitent leurs framées, balancent leurs épieux sans souci de défendre leurs poitrines nues. Quelques chevaux hennissent et se cabrent parmi le flot des combattants ; le premier plan est jonché de ca-

davres romains, reconnaissables à leurs pesantes armures et à leur coloration brune ; la lutte a été opiniâtre sur ce point, et jamais la fortune de César ne courut un plus grand péril. Cependant le triomphe des Gaulois sera de courte durée, et Vercingétorix, renfermé dans Alesia, se livrera héroïquement pour racheter ses compagnons. — Quelle singulière chose que la gloire ! le nom de ce grand homme est inconnu, car Vercingétorix n'est que l'altération latine de son titre gaulois : *fercin goturus*, le généralissime.

M. Chassériau possède au plus haut degré le sentiment des races barbares ou exotiques ; il les comprend par une sorte d'intuition passionnée ; il aime ces types sauvages et purs d'une bizarrerie si pénétrante, d'un caractère si étrangement pittoresque ; il trouve pour les rendre, lorsque les civilisations les ont fait disparaître, des physionomies singulières comme celles qu'on aperçoit en rêve, et qu'il vous semble avoir connues dans une existence antérieure. — Quand ils existent encore, nul ne les représente avec une intimité plus profonde et une exactitude plus originale, comme le témoignent son *Sabbat des juifs à Constantine* et ses différentes scènes de la vie arabe : il n'a pas moins heureusement restitué aux Gaulois, nos ancêtres, leurs cheveux blonds, leur face colorée, leur peau d'une blancheur laiteuse et leur folle expression de témérité si différente de la valeur froide et raisonnée des Romains ; le groupe qui fait éruption à travers les décombres des remparts a un élan superbe ; on devine le bataillon sacré, la phalange héroïque s'offrant en holocauste pour le salut de la patrie ; tous se portent en avant d'un mouvement impétueux, irrésistible ; — les femmes, groupées sur les remparts, font de ces gestes d'une simplicité antique que M. Théodore Chassériau trouve au bout de son pinceau comme un statuaire grec au bout de son ébauchoir, et leurs têtes animées de passions violentes sont du plus beau caractère. — Le seul reproche que nous adresserons à l'artiste, c'est d'avoir laissé en plusieurs endroits le travail de la brosse trop visible ; la rudesse n'est pas la force, elle n'en est que la grimace ; il le sait

davres romains, reconnaissables à leurs pesantes armures et à leur coloration brune ; la lutte a été opiniâtre sur ce point, et jamais la fortune de César ne courut un plus grand péril. Cependant le triomphe des Gaulois sera de courte durée, et Vercingétorix, renfermé dans Alesia, se livrera héroïquement pour racheter ses compagnons. — Quelle singulière chose que la gloire ! le nom de ce grand homme est inconnu, car Vercingétorix n'est que l'altération latine de son titre gaulois : *fercin goturus*, le généralissime.

M. Chassériau possède au plus haut degré le sentiment des races barbares ou exotiques ; il les comprend par une sorte d'intuition passionnée ; il aime ces types sauvages et purs d'une bizarrerie si pénétrante, d'un caractère si étrangement pittoresque ; il trouve pour les rendre, lorsque les civilisations les ont fait disparaître, des physionomies singulières comme celles qu'on aperçoit en rêve, et qu'il vous semble avoir connues dans une existence antérieure. — Quand ils existent encore, nul ne les représente avec une intimité plus profonde et une exactitude plus originale, comme le témoignent son *Sabbat des juifs à Constantine* et ses différentes scènes de la vie arabe : il n'a pas moins heureusement restitué aux Gaulois, nos ancêtres, leurs cheveux blonds, leur face colorée, leur peau d'une blancheur laiteuse et leur folle expression de témérité si différente de la valeur froide et raisonnée des Romains ; le groupe qui fait éruption à travers les décombres des remparts a un élan superbe ; on devine le bataillon sacré, la phalange héroïque s'offrant en holocauste pour le salut de la patrie ; tous se portent en avant d'un mouvement impétueux, irrésistible ; — les femmes, groupées sur les remparts, font de ces gestes d'une simplicité antique que M. Théodore Chassériau trouve au bout de son pinceau comme un statuaire grec au bout de son ébauchoir, et leurs têtes animées de passions violentes sont du plus beau caractère. — Le seul reproche que nous adresserons à l'artiste, c'est d'avoir laissé en plusieurs endroits le travail de la brosse trop visible ; la rudesse n'est pas la force, elle n'en est que la grimace ; il le sait

mieux que personne. Le tableau ne perdrait rien à une touche plus unie, plus fondue ; certains bras, certaines jambes sont traités d'une façon si brusque, si heurtée, si farouche, qu'on dirait des branches d'arbre pleines de nodosités et dont l'écorce s'enlève. — Quelques jours de travail feront disparaître ce défaut qui provient sans doute du peu de temps que l'auteur a eu pour achever son œuvre.

Les peintres qui jusqu'ici ont visité l'Afrique paraissent avoir été plus frappés de l'éclat nouveau de la lumière, de l'azur étrange du ciel, de la blancheur étincelante des marabouts, de la verdure métallique des figuiers et des cactus, de la variété inattendue des costumes, de la bizarrerie féroce des armes, que de la beauté même des types si nobles, si purs, si élégants des Arabes ; — ils ont cherché à rendre les scènes de la vie du douar et de la ville, mais sans s'attacher à dégager l'idéal de cette admirable race. M. Chassériau a, le premier, dessiné ces belles têtes à l'ovale allongé, au nez mince et droit, aux yeux passionnément tristes sous leurs paupières noircies de khôl, à la bouche mélancoliquement épanouie comme une fleur au vent chaud du désert, et dont le teint brun s'encadre si bien dans la blancheur mate du burnous. Il a su rendre cette gravité sereine, cette noblesse naturelle, cette mystérieuse impassibilité qui caractérisent les peuples de l'Islam ; ces yeux concentrant les rayons du soleil sous la forme d'un diamant noir, et dont on ne peut se faire une idée dans les froides régions de l'Europe ; ces regards de lion et de gazelle qui effrayent et qui ravissent ; il a inventé des tons pour les peindre soit dans leur sombre éclat, soit dans leur langueur nostalgique. Il a traité aussi avec un sérieux sculptural ces amples vêtements plissés comme des toges ou des tuniques, et que porte si noblement le plus pauvre Bédouin sans se douter qu'il est une statue grecque ou romaine détachée de son socle et se promenant, à travers la civilisation, dans les rues d'Alger ou de Constantine.

Nous qui avons parcouru l'Afrique française, d'Oran à la cité d'Achmet-Bey, nous pouvons nous porter garant de

la merveilleuse fidélité avec laquelle le jeune artiste a saisi la physionomie arabe dans son aspect historique ; depuis l'élégant cavalier hadjoute qui chasse le faucon au poing comme un seigneur du Moyen Âge, sur un cheval du Nedj, à la queue et à la crinière teintes de henné, jusqu'au Bédouin drapé d'un lambeau de couverture ; depuis la femme kabyle revenant de la fontaine une amphore sur la tête jusqu'à la Juive à la robe mi-partie, au bandeau orné de broderies et de paillettes, aux triples jugulaires d'or, qu'on prendrait pour une impératrice byzantine ressuscitée.

Les Chefs arabes se provoquant au combat singulier sous les murs d'une ville ont un aspect tout à fait homérique ; rien ne ressemble plus, en effet, aux mœurs des héros de l'*Iliade* que celles des chefs de tribu : — l'ignorance de la stratégie moderne laisse l'avantage à la force physique, au courage personnel, à la trempe des armes, à la bonté de la monture. Achille, Hector sont encore possibles sous le burnous. Les deux rivaux, se haussent sur leurs larges étrières, s'adressent, avant de s'attaquer, une de ces harangues pleines d'injures et de vanteries, dont le poème d'Homère offre tant de modèles classiques. Les peuples du Midi ont toujours beaucoup aimé à s'exciter de la sorte au combat. Ce tableau, pris au cœur même des mœurs arabes, joint à un très beau style la plus exacte couleur locale : les armes, les selles, les harnachements, les costumes ont été copiés *ad vivum*, comme on disait autrefois, et non d'après des curiosités achetées dans un magasin de bric-à-brac et posées pour la circonstance sur un mannequin.

Il y a de très belles choses dans les *Arabes enlevant leurs morts après un combat contre les spahis* ; — ce sujet prêtait éminemment à la peinture par le mélange du nu et du costume et l'impression mélancolique de la scène. Les survivants chargent sur leurs chevaux les corps de leurs frères d'armes avec une expression de recueillement et de mâle tristesse ; peut-être demain leur rendra-t-on le même service ; mais Dieu est grand et Mahomet est son prophète. Chaque balle a sa destination écrite. Les groupes

des premiers plans sont un peu confus, et l'œil ne retrouve pas aisément les membres de tous ces cadavres.

Les chevaux, indispensable accessoire de toute scène de la vie arabe, ont du sang, comme dirait un membre du Jockey-Club : leurs jambes fines, leurs jarrets nerveux, leurs têtes sèches aux naseaux palpitants, leurs yeux pleins de flamme, leur col veiné, leurs crinières semblables à des chevelures de femme, montrent que M. Chassériau sait faire un cheval, qualité rare parmi les peintres d'histoire, et que possède seul au même degré M. Eugène Delacroix. Ses cavaliers sont en selle, et leurs montures n'ont pas de ces faux mouvements, de ces allures contraires à la disposition de la bride, qui font sourire les écuyers devant plus d'une toile célèbre.

La couleur de ce tableau est énergique et vivace, malgré certains tons bizarres que l'artiste semble affectionner : le ciel fauve, rayé de nuages sanglants, couronne bien cette scène de désolation.

Si notre mémoire est fidèle, la *Suzanne surprise par les deux vieillards* remonte à une époque déjà éloignée, où M. Chassériau se souvenait encore des leçons récentes de M. Ingres, son maître. Le style de cette figure est tout différent de celui qu'il a adopté depuis, et, sans déprécier en aucune manière ses ouvrages récents, nous avouons que cette Suzanne nous plaît beaucoup.

La belle jeune femme est entrée jusqu'aux genoux dans le bassin d'une fontaine abritée par l'ombrage opaque d'un figuier aux larges feuilles. — Bien qu'elle se croie seule, elle n'a pas laissé tomber tout à fait sa draperie. — On dirait que son corps pudique frissonne sous les regards ardents des vieillards cachés derrière les racines monstrueuses de l'arbre. — Ses cheveux blonds, entremêlés de fils de perle, glissent sur ses épaules de sa tête qui se penche avec un mouvement de biche craintive ; quelques rayons criblés par les ramures caressent les formes charmantes de son torse, argenté des reflets tremblants de l'eau ; dans le masque se manifeste déjà ce profond sentiment exotique, cette intuition lointaine de l'Orient que nous signalions tout à l'heure chez M. Chassériau. —

Aucun modèle, assurément, ne lui a fourni ce type si bibliquement hébraïque, et d'une beauté si insolite, qu'il devait retrouver plus tard chez les Juives de Constantine, moins pur toutefois.

Dans cette manière dont il a des ressouvenirs, M. Chassériau a fait des *Captives troyennes pleurant en regardant la mer*, *Vénus Aphrodite*, *Diane et Actéon*, *Andromède au rocher*, et d'autres productions charmantes d'une mythologie renouvelée et d'un romantisme grec le plus exquis du monde. *Le Tepidarium* se rattache à cette veine, abandonnée et reprise, antique.

Le *Tepidarium*, dans les thermes antiques, était une salle où les baigneurs se séchaient et s'essuyaient auprès d'un brasero avant de se hasarder à l'air libre : M. Théodore Chassériau a représenté les femmes de Pompeïa entourant le vaste cratère de bronze à pieds de lion, où brûlent des noyaux d'olive et des bois odoriférants ; la salle existe encore, telle qu'il l'a peinte, dans la ville exhumée de son tombeau de cendres : nous avons vu nous-mêmes la voûte que borde une frise d'enfants et de dauphins, la lucarne qui laisse apercevoir le ciel si pur, si transparent, les Hercules de terre cuite séparant les niches à serrer les vêtements des baigneurs ; dans un coin l'on voit les tuyaux qui transmettaient la vapeur de l'hypocauste à la ville voisine. Pourtant dix-huit siècles se sont écoulés, ou peu s'en faut, depuis que les femmes de Pompeïa ne se sont assises le long de ces murs sur lesquels le lézard court en frétilant de la queue : quand la forme des lieux s'est conservée si intacte, il semble étrange que la vie s'en soit retirée, et l'on croit à tous moments que les anciens hôtes vont reparaître, et, pour peu qu'on soit poète ou visionnaire, l'on jurerait les avoir vus.

Ce tableau est un de ceux de l'auteur que nous aimons le mieux. Au salon de 1850-1851, il obtint un très grand succès. Ces jeunes femmes, les unes demi-nues, les autres ayant repris leurs vêtements, assises dans des attitudes charmantes de rêverie et de nonchalance, rajustant leurs cheveux, consultant le miroir de métal poli, cherchant une parure dans leur boîte à bijoux ou causant entre elles

de la prochaine représentation de la *Casina* de Plaute au théâtre comique, des luttes de gladiateurs au cirque ou de la danseuse Gaditane, nouvellement arrivée, forment un bouquet vivant très agréable aux yeux : la femme qui s'étire avec un mouvement de lassitude voluptueuse, celle qui tend ses mains au reflet de la flamme, une troisième, ramassant ses draperies autour d'elle en montrant un dos blanc et souple où s'évaporent les dernières perles du bain, une autre, au visage majestueux et fier, qui s'isole de tout ce babil, sont les plus remarquables figures de la toile, meublée jusque dans ses coins de têtes aussi purement antiques que des médailles ou des camées du meilleur temps.

Quoiqu'il ait réussi dans une autre manière, nous persistons à croire que M. Chassériau suit la vraie impulsion de sa nature lorsqu'il traite des sujets de ce genre, car, en dépit de ses violences et de ses bizarreries, il a le don de la grâce et sait peindre des femmes.

IV

EXPOSITION DE 1859

Ne soyez pas étonnés si nous remettons à plus tard les quelques grandes toiles représentant des sujets d'histoire ou de sainteté qui peuplent les hauteurs des salles et des galeries. Nous l'avons déjà dit, ce n'est pas au Salon, mais bien dans les églises, les monuments et les palais qu'il faut aller chercher les sérieux travaux de ce genre. Le tableau *historique* sur toile tend à disparaître. Il est remplacé par la peinture murale quand il faut orner les édifices publics, et l'exiguïté des demeures modernes ne saurait le recevoir. Les artistes qui font encore de l'*histoire* hors des conditions que nous venons d'indiquer, semblent comprendre eux-mêmes qu'ils cultivent un genre tombé en désuétude et d'où la vie s'est retirée, tant leurs œuvres sont vagues, froides et négligées, insignifiantes. Personne ne regarde ces vastes cadres qui répètent avec un dessin

sans style et une couleur sans éclat des motifs traités d'une façon si supérieure par les maîtres d'Italie, de Flandre et d'Espagne. En revanche, une tendance nouvelle plus conforme à nos mœurs et au mouvement de la science se développe aujourd'hui dans l'art, recrutant des adeptes à chaque Salon. Nous voulons dire « la peinture ethnographique ». Si nous savions, pour la désigner, un autre mot moins rébarbatif, nous l'emploierions ; mais le genre est né d'hier et il n'a pas encore reçu le baptême. C'est là, selon nous, le fait important qui se dégage de plus en plus clair, à mesure que les expositions se multiplient : l'observateur même superficiel en est frappé.

Lorsqu'un cycle de l'art est près de se fermer, les critiques s'inquiètent et se demandent ce que fera l'avenir, émettant des théories à perte de vue, regrettant le passé ou cherchant les formules mystérieuses de l'inconnu, mais concluant presque tous à la mort de la peinture. Heureusement, le salut vient toujours d'un côté inattendu, et le jour se lève au point de l'horizon que personne ne regarde. Après la réaction classique de David contre Vien, et la réaction romantique de Delacroix contre David suivie de l'émeute réaliste, l'art, comme un chœur grec ayant récité la strophe, l'antistrophe et l'épode, se trouvait avoir accompli l'évolution complète, et, par conséquent, réduit à l'immobilité. Alors la Vapeur est venue, qui lui a dit : « Prends ta palette, je t'emmène et je te ferai voir du pays. »

Chacun de nous, dans le commencement, a plus ou moins anathématisé la vapeur au point de vue poétique. Eh quoi ! s'écriait-on, à la place des blanches voiles pareilles à des ailes de cygne, ces affreux tuyaux de cheminée, crachant une fumée noire ; à la place des chevaux de poste, secouant leurs grappes de grelots sous le joyeux clic-clac du postillon, ces chaudières haletantes courant sur des tringles de fer ! Ceci tuera cela, ajoutait-on en empruntant sa phrase à Claude Frolo. Quand l'homme ne prophétise pas après coup, il lui arrive souvent de se tromper. La Vapeur n'a pas tué l'art, et c'est peut-être elle qui le sauvera en lui ouvrant des horizons nouveaux et en

le portant en quelques jours au seuil des contrées vierges où s'est réfugié le pittoresque exilé de la civilisation.

Toute la terre est inconnue sous le rapport plastique, excepté quelques coins de l'Europe qui, le plus souvent, n'ont fait que copier l'idéal de la Grèce et de l'Italie, négligeant ou dédaignant de reproduire leurs propres types. L'art, prenant l'homme pour point de départ, n'a guère, jusqu'à présent, rendu que la beauté générale sans spécifier les différentes races, sans les habiller de leurs costumes vrais, sans les poser dans les milieux qu'elles habitent. On voyageait peu ou point, et des inexactitudes que nul ne pouvait constater n'avaient rien de choquant. — Aujourd'hui la nature a remplacé le paysage historique, et les peintres se sont aperçus qu'il y avait d'autres hommes que les modèles d'académie; la vapeur tant maudite, comme bourgeoise et prosaïque, les a emportés au vol de l'hélice ou de la roue avec une rapidité supérieure à celle des fabuleux hippogriffes, et le Sahara voit maintenant se déployer autant de parasols de paysagistes qu'autrefois la forêt de Fontainebleau. Decamps et Marilhat, poussés par cet instinct supérieur des grands artistes, avaient compris toutes les ressources qu'offraient à la peinture ces vastes pays traversés par les caravanes inattentives, et qui ne semblent pas posséder la conscience de leur beauté. Quelle gloire ils ont retirée de ce pèlerinage au berceau de la lumière, chacun le sait. M. Eugène Fromentin a pour le désert cet amour nostalgique qu'en rapportent tous ceux qui ont vécu la libre vie de la tente et cheminé par les jours blancs et les nuits bleues dans ces immensités mornes, solitudes que peuple Dieu en l'absence de l'homme. A la fois écrivain et peintre, il a pu rendre le voyage et le pays, l'aventure et l'aspect, ce qui passe et ce qui reste, le détail des mœurs et la physionomie caractéristique. Mais il s'agit ici de ses tableaux et non de ses livres.

Cette exposition le place au premier rang. Jamais il ne s'est montré plus original, plus exact et plus complet. On sent que ses tableaux ne sont pas faits à l'atelier d'après des croquis superficiels pris à la hâte sur l'arçon d'une selle ou la bosse d'un chameau. Il a habité les sites qu'il

peint, causé familièrement avec les personnages dont il les anime, et il leur donne, tout en leur conservant le type général, cette intimité de physionomie, cet air de portrait ressemblant auquel on ne se méprend pas, et qui constate, même pour ceux qui ne l'ont pas vu, l'existence du modèle. Il sait les gestes, les attitudes des corps, les plis des burnous et des haïcks ; il s'est assis parmi eux sous la tente du douar, sur le divan du café ou le gradin du bain maure ; il a longtemps porté les autres, et jamais il ne fera prendre à un Arabe une pose européenne. C'est une chose remarquable que les peuples de l'Islam s'asseoient, s'accroupissent, se couchent, se lèvent, se piètent, se hanchent, se tiennent à cheval, portent des fardeaux, avec des mouvements tout différents des nôtres : l'ampleur des vêtements, la largeur des babouches, l'habitude de croiser les jambes, la souplesse des articulations, la gracilité des membres dépouillés d'embonpoint leur permettent des poses de statue et de macaque qu'il nous est impossible de tenir.

L'Audience chez un khalifat nous fait assister à une scène de la vie du désert. La féodalité et la grande existence antique se sont conservées au Sahara. Ce khalifat ne ressemble-t-il pas à un baron du Moyen Âge recevant ses hommes-liges et ses tenanciers sur son perron, et plus encore à un patricien romain accueillant, le matin, ses clients sous son portique ? Le burnous joue la toge à s'y méprendre, et les hauts piliers ou colonnes de briques supportant la toiture ont l'air d'un vestibule d'atrium. Le patron est à demi couché sur des carreaux dans ses blanches draperies, écoutant avec une dignité ennuyée et distraite ce que lui disent, courbés vers son oreille, de grands drôles superbement déguenillés. Sous le porche, adossés au mur blanc de chaux, des familiers, des serviteurs sont couchés, le pan de leur manteau sur la bouche pour tamiser la poussière qu'apporte l'air brûlant, alanguis par cet énervement oriental, cette lassitude de chaleur, cette courbature de soleil que M. Fromentin sait si bien rendre. Leurs figures pâles, exsangues, impassibles, dépassent en lividité la *faccias morta* italienne ; deux yeux de diamant noir à demi clignés y vivent seuls, et par leur

regard farouchement tranquille en corrigeant la morbidesse un peu efféminée. D'autres, debout, s'accotent aux piliers comme des plantes lasses qui ne peuvent se soutenir et cherchent un appui. Sur un degré de l'escalier, grimace, accroupi, ainsi que dans une cène de Paul Véronèse, le bouffon ou plutôt le fou au sourire idiot et vague, mais entouré de respect, car les musulmans croient que Dieu emplit ces cerveaux laissés vides par la pensée humaine.

Sur le devant sont jetés des burnous, des harnais, des armes, de hauts chapeaux ornés de plumes d'autruche, tout ce vestiaire bizarre, amour du coloriste, où la lumière s'accroche en paillettes étincelantes. Au second plan, des cavaliers encaissés par leurs hautes selles, les pieds dans leurs larges étriers, le fusil en travers de l'arçon, attendent les ordres du khalifat ; au fond, soulevant un tourbillon de poussière lumineuse, rentre au galop un goum revenant d'expédition avec tout l'échevèlement de la fantasia arabe ; au-dessus s'étale le ciel splendidement morne du désert.

Ce tableau, l'un des plus parfaits qu'ait encore produits M. Eugène Fromentin, outre le mérite d'une profonde compréhension de l'Orient, a celui de ne rappeler en rien Marilhat ou Decamps ni même Delacroix, les trois modèles et aussi les trois écueils du genre, M. Fromentin s'est fait une manière à lui, originale, spirituelle et vive. Il sait varier sa touche pour rendre au degré convenable et selon leurs rapports, les paysages, les figures, les fabriques, — qui vient peindre le désert doit connaître à fond le cheval, et il les accuse avec beaucoup de feu, de verve et de couleur.

Le désert n'est pas toujours si triste et si sérieux qu'on le pense, et quand la solitude bâille d'ennui dans son immensité, elle a ses bouffons pour les faire rire. Des *Bateleurs nègres* vont d'une oasis, d'une tribu à l'autre, chassant devant eux, sur la plaine aride hérissée de touffes sèches d'alfa, l'âne maigre qui porte leur attirail de saltimbanques. Lorsqu'ils rencontrent un douar en voyage, ils improvisent une représentation, et les noirs spectres

bariolés de guenilles éclatantes, d'oripeaux ternis où le soleil sait bien mettre un éclair, commencent à gambader étrangement sur un fond de blancheur, au son des crotales et tarboukas, se déhanchant, se démenant, gesticulant comme des singes ivres. La sueur ruisselle sur leurs masques de bronze, et leurs grosses lèvres épanouies par de larges rires laissent briller des lueurs de nacre. Le chef de la tribu, silencieux et morne comme un sphinx, regarde sans témoigner aucun plaisir, mais sa suite est moins difficile et daigne s'amuser. Cette scène, qui ne se rapporte à rien dans les choses que nous connaissons en Europe, a la bizarrerie des rêves produits par l'insolation ; des images en dehors du possible voltigent comme des taches noires sur un fond éblouissant, avec un fourmillement perpétuel.

Une rue d'El-Aghouat ne plairait pas aux amateurs du progrès, qui demandent pour toutes les villes de l'univers, trottoirs, macadam, alignement, becs de gaz et numéros sur lave de Volvic. De chaque côté de la voie accidentée comme un lit de torrent à sec, s'élèvent des maisons, les unes en saillie, les autres en retraite ; celles-ci surplombant, celles-là se penchant en arrière et se terminant par angles carrés sous un ciel d'un bleu intense, calciné de chaleur. Grands murs blancs, petites fenêtres noires semblables à des judas, portes basses et mystérieuses, tout un côté dans le soleil, tout un autre dans l'ombre : voilà le décor. Au premier coup d'œil, la rue paraît déserte. A l'exception d'un chien pelé qui fuit sur les pierres brûlantes comme le sol d'un four, et d'une petite fille hâve se dépêchant de rentrer, quelque paquet au bras, on n'y distingue aucun être vivant ; mais suivez, quand votre regard sera moins ébloui par la vive lumière, la tranche d'ombre bleue découpée au bas de la muraille à droite, vous y verrez bientôt une file de philosophes pratiques allongés l'un à côté de l'autre, dans des poses flasques, inertes, exténuées, semblables à des cadavres enveloppés de leurs suaires, qui dorment, rêvent ou font le kief, protégés par la mince bandelette bleuâtre. Lorsque le soleil gagnera du terrain, vous les verrez se lever chance-

lants de somnolence, étirer leurs membres, cambrer leur poitrine avec un effort désespéré, secouer leurs draperies pour se donner de l'air, et, traînant leurs savates, aller s'établir autre part jusqu'à ce que vienne la nuit apportant une fraîcheur relative. A El-Aghouat, le bonheur comme l'entend Zafari :

Dormir la tête à l'ombre et les pieds au soleil,

serait incomplet. Il faut aussi que les pieds soient à l'ombre, sans quoi ils seraient bientôt cuits. La *Rue d'El-Aghouat* vaut la page qu'elle illustre dans l'*Été au Sahara*. C'est le plus bel éloge que nous en puissions faire.

Il semble qu'on ne puisse peindre le vent, cette chose incolore et sans forme, et cependant il souffle d'une manière visible dans le tableau de M. Fromentin, intitulé *Lisière d'oasis pendant le Sirocco* ; la rafale tourmente, courbe et déchiquète les têtes des dattiers, ployant les alfas, rasant le sol, poussant dans le ciel, comme une fumée d'incendie, un lourd nuage de poussière brune arrachée au désert. Au bord de l'oasis saccagée, palpitent quelques tentes basses que l'orage semble vouloir emporter. Une femme passe, son haïck plaqué contre son corps par le sirocco, penchant la tête et piquant dans le vent comme un oiseau que la tempête repousse. Cette petite toile, où le paysage domine, est un chef-d'œuvre de poésie et de vérité.

Nous aimons aussi beaucoup le *Souvenir d'Algérie*. Un groupe de cavaliers fait piaffer sur le premier plan des chevaux à la robe soyeuse, aux jarrets nerveux, à la longue queue teinte de henné ; ils paraissent se diriger vers une ruine romaine, aqueduc ou citerne aux pleins cintres superposés, dont les murs réticulaires en briques se teignent de tons chauds et vermeils. Le sol verdoie lustré et frais dans sa parure de printemps ; car le soleil n'a pas encore changé son tapis vert en fauve peau de lion. Deux ou trois nuages blancs flottent dans le ciel. Tout cela est d'une harmonie charmante et donne un des aspects de l'Afrique, qui n'est pas toujours si aride et si poussiéreuse qu'on la représente.

ALGER

PAR ERNEST FEYDEAU*

Alger, tel est le titre du livre de M. Ernest Feydeau, et l'auteur ne pouvait pas lui en donner un plus juste que celui-là. La ville, en effet, tient tout entière dans le volume. Le lire, c'est faire le voyage soi-même, et il n'est pas sûr qu'on en vît autant par ses yeux, car l'écrivain a séjourné longtemps au milieu de son sujet, ne se contentant pas de ce rapide regard du touriste pressé de repartir ; il a vécu quelques mois de la vie algérienne, et il nous en présente le tableau avec une singulière fidélité de couleur locale. Comme cela arrive trop souvent, les fonds ne lui ont pas fait oublier les personnages, et les costumes négliger les hommes, il rend à merveille l'aspect qu'offre, vue de la mer, la ville des anciens deys, appuyant sur une montagne violette son large triangle blanc dont la base semble, du large, baigner dans le lapis-lazuli de la Méditerranée. On voit cet entassement de maisons crayeuses aux combles en terrasse, piquées de petites fenêtres semblables aux points noirs qui marquent les dés et dont, lorsqu'on est plus près, les maussades bâtisses modernes barbouillées de jaune dérangent l'harmonie orientale. On pénètre avec l'auteur dans ces ruelles ombreuses qui

*. 1 vol., Michel Lévy.

semblent vouloir se rejoindre au sommet par les projections de leurs étages surplombants. Des fantômes drapés de blanc filent silencieusement le long des murailles, et de loin en loin une porte basse s'entrebâille pour les recevoir, et se referme sans avoir trahi le secret de l'intérieur. La maison mauresque tourne le dos à la rue, craignant l'indiscrétion du passant ; les ouvertures indispensables sont grillées fin et rien n'indique que ces logis soient habités. Malgré la vieille jalousie islamite, vous y pénétrerez pourtant avec M. E. Feydeau, et vous vous trouverez dans une cour qui rappelle, par sa disposition, l'impluvium antique ou le patio espagnol. Des colonnettes de marbre à chapiteaux composites venant toutes taillées de Gênes y forment une galerie ou cloître sur lequel s'ouvrent, par de larges portes de cyprès ou de cèdre d'où leur vient tout le jour, les chambres d'habitation baignées d'une demi-teinte transparente et fraîche. Il y a souvent deux étages de colonnes et d'arcades évidées en cœur, rejointes entre elles par des barres de bois ou de fer, qui les consolident et sur lesquelles sont jetées pittoresquement des étoffes brillantes. Quand le soleil passe au-dessus de la maison, un tendido masque le morceau de ciel bleu que découpent les quatre crêtes des terrasses. C'est dans cette cour que se tiennent, débarrassées de leurs linceuls blancs, les femmes algériennes avec leur coquet et scintillant costume : mouchoirs rayés d'or et de couleurs vives chiffonnés autour d'une petite calotte, chemise de gaze à bandes opaques retransparentes, pantalon de taffetas cerise s'arrêtant au genou, vestes de velours brodées, foutahs bariolées d'or et d'argent, babouches à paillettes, colliers à gros grains d'ambre, pendeloques en fleurs de jasmin. — M. Feydeau peint avec un égal bonheur les Nègresses vendeuses de pain, les Nègres badigeonneurs toujours constellés de chaux, les Biskris, les M'zabites, les Bédouins, les Kabyles et toute cette population étrange comme un rêve qui fourmille au milieu de notre civilisation ; il décrit les haltes de chameaux hors des murs, les files de petits ânes aux narines fendues, portant chacun deux ou trois pierres ou une poignée de gravats ; le galop

des cavaliers du M'aghzen à travers les rues étroites, les noces juives, les m'bita ou soirées de danseuses, les audiences chez le kadi, les bains, les mosquées, les bazars, les boutiques, espèces d'alcôves creusées dans le mur, et tous les détails de la vie mauresque que n'a pas fait encore disparaître notre occupation, ce qui ne l'empêche pas de parler de la vie française transplantée en Afrique, du présent et de l'avenir de la colonisation auquel il a foi entière, comme tous ceux, qui ont visité cette charmante ville d'Alger, aussi heureusement située que Naples, sous un ciel plus doux encore, auprès d'une mer non moins bleue, et dont Paris devrait faire sa serre chaude et son jardin d'hiver.

COMPAGNIE AFRICAINE

DES VINGT-QUATRE BENI-ZOUG-ZOUGS

Au cirque Napoléon, le début des vingt-quatre Beni-Zoug-Zougs avait attiré une foule aussi compacte, que celle qui se presse le dimanche aux concerts populaires de Padeloup. De la barrière de l'arène jusqu'à la belle frise de Barrias représentant les jeux équestres de tous les temps et de tous les pays, le vaste entonnoir était tapissé de figures attentives et curieuses.

Enfin, au bruit d'une fantasia où parlait la poudre, les Beni-Zoug-Zougs se sont précipités dans le cirque, faisant le moulinet avec leurs longs fusils, les jetant en l'air comme des cannes de tambour-major et les rattrapant au vol. Puis ils ont commencé leurs incroyables exercices : assauts périlleux, doubles et simples, des pyramides humaines élevées par étages jusqu'au lustre et aux cordes des plus hauts trapèzes, énorme entassement n'ayant pour base que deux jarrets d'acier ; il faut voir avec quelle agilité facile se font et se défont ces périlleux édifices dont chaque assise est un corps d'homme !

L'impression est encore augmentée par la beauté sauvage des types, l'expression à la fois féroce et douce des physionomies. Quelques-uns de ces hercules de désert ont des figures presque féminines. Leurs extrémités, si fortes pourtant, sont d'une finesse extrême. A la fin toute la

troupe tourbillonnait sur elle-même avec une furie si endiablée, une vélocité si vertigineuse, qu'on aurait dit dans la poussière soulevée un vol de Djinns ou d'Afrites battant des ailes à travers le sable enflammé du Simoun.

LA SMALA, DANSES MORESQUES : LES AÏSSAOUAS

Nous sommes allé l'autre soir au Théâtre-International, enclavé dans le jardin de l'Exposition universelle, pour voir ce qu'on appelle *la Smala*, c'est-à-dire une troupe de musiciens, de danseuses et d'aïssaouas venant d'Alger. Ces représentations exotiques nous plaisent beaucoup, bien que souvent elles semblent ridicules au public ; car, si le Français veut du nouveau, « n'en fût-il plus au monde », c'est à la condition que ce nouveau sera toujours la même chose. Le mot de Montesquieu : « Peut-on bien être Persan ? » est toujours vrai, et pourtant la facilité des voyages, le nombre des étrangers qui affluent à Paris, devraient commencer à faire comprendre que l'univers ne finit pas à la banlieue.

Quand la toile se lève, on aperçoit une sorte de décor oriental avec palmiers, bananiers, kiosques, portières rayées en travers, auquel nous eussions préféré une de ces cours ou *patios* arabes, avec leurs colonnettes de marbre, leurs arcades en cœur, et leurs deux étages de galeries semblables à des cloîtres dont les chambres d'habitation seraient les cellules, ayant pour plafond le ciel nocturne sur lequel se détachent comme de blancs spectres ou de pâles statues les femmes voilées debout au rebord des terrasses. C'est là qu'ont lieu les *m'bitas*, les conjurations

de djinns et les séances d'aïssaouas. Les musiciens sont accroupis au fond de la cour. Les spectateurs se rangent sur les trois autres côtés. Les danseuses occupent le milieu du patio, et à terre sont posées, pour les éclairer, des veilleuses nageant dans l'huile, qui représentent à peu près la rampe de nos théâtres. Cette disposition est fort pittoresque, et l'on aurait dû la reproduire, puisqu'on voulait faire de la couleur locale. Tel qu'il est, le spectacle garde une assez haute saveur africaine et vaut la peine qu'on l'aille voir.

Le premier intermède de danse était accompagné de trois grosses caisses et de trois hautbois jouant en mode mineur une cantilène d'une mélancolie nostalgique, soutenue par un de ces rythmes implacables qui finissent par s'emparer de vous et vous donner le vertige. On dirait une âme plaintive que la fatalité force à marcher d'un pas toujours égal vers une fin inconnue, mais qu'on pressent douloureuse. Bientôt une danseuse se leva de cet air accablé qu'ont les danseuses orientales, comme une morte qu'éveillerait une incantation magique, et par d'imperceptibles déplacements de pieds s'approcha de l'avant-scène ; une de ses compagnes se joignit à elle, et elles commencèrent, en s'animant peu à peu sous la pression de la mesure, ces torsions de hanches, ces ondulations de torse, ces balancements de bras agitant des mouchoirs de soie rayés d'or et cette pantomime langoureusement voluptueuse qui forment le fond de la danse des almées. Lever la jambe pour une pirouette ou un jeté-battu serait, aux yeux de ces danseuses, le comble de l'indécence. A la fin, toute la troupe se mit de la partie, et nous remarquâmes parmi les autres une danseuse d'une beauté farouche et barbare, vêtue de haïks blancs et coiffée d'une sorte de chachia cerclée de cordelettes. Ses sourcils noirs rejoints avec du surmeh à la racine du nez, sa bouche rouge comme un piment au milieu de sa face pâle, lui donnaient une physionomie à la fois terrible et charmante ; mais l'attraction principale de la soirée était la séance des aïssaouas ou disciples d'Aïssa, à qui leur maître a légué le singulier privilège de dévorer impunément tout ce qu'on leur présente.

Nous les avions vus autrefois dans un douar aux environs de Blidah, et ce sabbat nocturne nous a laissé des souvenirs encore tout frissonnants. Les aïssaouas de l'Exposition universelle, après s'être excités par la musique, la vapeur des parfums et ce balancement de bête fauve qui agite comme une crinière leur immense chevelure, ont mordu des feuilles de cactus, mâché des charbons ardents, léché des pelles rouges, avalé du verre pilé qu'on entendait craquer sous leurs mâchoires, se sont traversé la langue et les joues avec des lardoires, ont fait sauter leurs yeux hors des paupières, ont marché sur le fil d'un yatagan en acier de Damas ; un d'eux, cerclé dans le nœud coulant d'une corde tirée par sept ou huit hommes, semblait coupé en deux ; ce qui ne les a pas empêchés, leurs exercices achevés, de venir nous saluer dans notre loge à la manière orientale et de recevoir leur bakhchich. Des affreuses tortures auxquelles ils venaient de se soumettre, il ne restait aucune marque. Qu'un plus savant que nous explique le prodige, nous y renonçons pour notre part.

BRÈVE NOTICE

Nous donnons ici quelques indications bibliographiques sur les textes constitutifs du présent ouvrage, *Voyage en Algérie*. Théophile Gautier par habitude reproduit ses feuillets en volumes; ainsi le *Voyage en Espagne*, l'*Italia*, le *Voyage en Russie* et le *Constantinople*. Mais le *Voyage pittoresque en Algérie* n'eut guère ce privilège. Inachevé, il entre dans l'édition de 1865 (*Loin de Paris*, M. Lévy) à côté d'autres récits relatifs à la Grèce, l'Italie, l'Espagne, avant que l'auteur en eut publié quelques fragments dans la *Revue de Paris* en 1851 et 1853.

A ces pages, nous avons ajouté tous les feuillets de Théophile Gautier où il est plus ou moins question de l'Algérie, sous le titre générique de L'ALGÉRIE VUE DE PARIS. Si elle se veut complète (réunir ici tout le corpus algérien de l'écrivain romantique), notre édition n'a pas la prétention d'être érudite; elle s'adresse à un moyen public. Nous avons modernisé l'orthographe dans le sens où nous n'avons pas tenu compte de certaines formes archaïsantes; par contre, la graphie des noms propres, même si elle est variée ça et là, et la ponctuation, d'ailleurs assez hétérogène, ont été scrupuleusement respectées. — Une question de choix.

Voyage pittoresque en Algérie

Cette partie reproduit le texte de l'édition de 1865, plus deux passages non repris depuis, qui seront signalés en leur temps. Madeleine Cottin, qui ne tient pas compte du chapitre *Inauguration du chemin de fer Alger-Blidah*, texte qui concerne le deuxième voyage (officiel cette fois) en 1862 de l'auteur, nous donne grâce au manus-

crit autographe (fonds Spoelberch de Lovenjoul, Institut de France), cote C 466, un bon travail critique sur le *Voyage pittoresque de Théophile Gautier* (Droz, 1973); nous renvoyons le lecteur aux notes de cet ouvrage (pp. 287-295): variantes, définitions, passages supprimés.

DE PARIS À MARSEILLE. Dès 1846, soit une année après le voyage, l'ouvrage fut annoncé avec le titre suivant: *Voyage pittoresque en Algérie; Alger, Oran, Constantine, la Kabylie*, par Théophile Gautier, 1 vol. grand in-8, illustré d'après nature par MM. Benjamin Roubaud, Théophile Gautier, Français, Baccuet, etc...; publié en trente livraisons à cinquante centimes; à Paris chez J. Hetzel, rue Richelieu. « Cet ouvrage, empressons-nous de le dire, écrit Spoelberch de Lovenjoul, n'a jamais paru (...). Ce projet eut un commencement d'exécution, et les vingt-quatre pages du début formant la première livraison en furent même composées et tirées, mais non mises en vente. Plusieurs des feuilles suivantes furent aussi mises sous presse, mais celles-là restèrent à l'état d'épreuves... » (*Histoire des œuvres de Théophile Gautier*, t. II, p. 317). La première livraison en question correspond, en fait, aux trois premiers chapitres de l'édition de 1865 et partiellement au quatrième: I, *De Paris à Marseille*; II, *Traversée*; III, *Alger-Intra-muros*; IV, *Alger-Extra-muros*.

TRAVERSÉE. Imprimée mais non livrée au public, comme précisé précédemment, cette partie entre en 1865 dans l'édition M. Lévy (*Loin de Paris*).

ALGER INTRA-MUROS. Mêmes renseignements que pour le chapitre précédent.

ALGER, EXTRA-MUROS. Ce dernier chapitre, imprimé en 1846 mais non commercialisé, a été augmenté de dix nouveaux paragraphes quand il parut dans la *Revue de Paris*, 1^{er} avril et 1^{er} juin 1853 (« Scènes d'Afrique; Alger, 1853 ») avant de figurer dans l'édition de 1865. A ces mêmes articles, nous avons intégré ici, pp. 67-69, l'important passage découvert par le Vicomte Charles Spoelberch de Lovenjoul, « Les Projets littéraires de Théophile Gautier », *Le Livre*, mars 1882, (pp. 82-84).

LES AISSAOUA. Publié sous le titre: « Les Aïssaoua, ou les Khouan de Sidi-Mhammet-ben-Aïssa; Scène d'Afrique », *Revue de Paris*, 1^{er} novembre 1851, ce morceau a subi une réimpression dans *Le Pays* des 25, 26 et 27 septembre 1852, puis dans un volume intitulé *Salmis de nouvelles* avant de rejoindre *Loin de Paris*, chapitre V de: *En Afrique*. Le début de ce récit n'est pas repris dans l'édition de 1865 (et dans la nôtre également) car il a subi un emploi avec variantes en tête de l'article sur *Venise*, paru en 1865 dans *Quand on voyage* et en 1877 dans *l'Orient*. Ce paragraphe supprimé et que nous donne Spoelberch de Lovenjoul, *Histoire des œuvres de Théophile Gautier*, t. I, p. 460, est le suivant:

« Je me trouvais à Blidah, dans l'Afrique française, au mois d'août 1845. Quelle raison avais-je d'y être? Aucune, si ce n'est que cette nostalgie de l'étranger, si connue des voyageurs, s'était emparée de moi, un soir, sur le perron de Torton. Quand cette maladie vous prend, vos amis vous ennuiant, vos maîtresses vous assomment, toutes les femmes, même celles des autres, vous déplaisent. Cerrito boîte, Alboni détonne, vous ne pouvez lire de suite deux stances d'Alfred de Musset, Mérimée vous paraît plein de longueurs, vous vous apercevez qu'il y a des antithèses dans Victor Hugo et des fautes de dessin dans Eugène Delacroix; bref, vous êtes indécrottable. Pour dissiper ce spleen particulier, la seule recette est un passeport pour l'Espagne, l'Italie, l'Afrique ou l'Orient. Voilà pourquoi j'étais à Blidah au mois d'août 1845. J'y traitais ma grise mélancolie par de fortes doses d'azur. »

LA DANSE DES DJINNS. A paru dans la *Revue de Paris*, 1^{er} novembre 1852, sous le titre: « La Danse des Djinns; Scène d'Afrique ». Il forme en 1865 le chapitre VI de: *En Afrique*.

INAUGURATION DU CHEMIN DE FER ALGER-BLIDAH, *Le Moniteur Universel*, 24 août 1862. Seul le dernier alinéa, imprimé dans la présente édition entre crochets et en italique, n'a pas été repris dans le texte de 1865 (chapitre VII de: *En Afrique*).

Enfin, pour les deux pièces de vers, elles closent la partie: *En Afrique* de l'édition de 1865. LE LION DE L'ATLAS a paru auparavant dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1846. (« Rimes I. Le Lion de l'Atlas »); LE BÉDOUIN ET LA MER eut également une première publication dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1846 (« Rimes I. Le Bédouin et la Mer »). De cette deuxième pièce, Ch. Spaelberch de Lovenjoul (*Histoire des œuvres de Théophile Gautier*, t. I, p. 335) publie une variante inédite.

[*L'Algérie vue de Paris*]

Cette partie réunit dans l'ordre chronologique tous les feuilletons de l'auteur d'*Emaux et Camées* consacrés à l'Algérie: salons, revue dramatique, comptes rendus d'ouvrages. Hormis quatre d'entre eux (précédés ici d'un astérisque), on peut considérer ces textes comme absolument inédits en librairie.

[RETOUR D'AFRIQUE], *La Presse*, 15 septembre 1845.

DÉBUT DE DANSEUSES MORESQUES, *La Presse*, 22 septembre 1845.

*LA JUIVE DE CONSTANTINE, *La Presse*, 16 novembre 1846. Il s'agit d'un compte rendu de sa propre pièce jouée à la Porte-Saint-Martin. Cette « curieuse analyse », selon les termes du Vicomte Charles Spaelberch de Lovenjoul a été réimprimée, pp. 347-357, dans *l'Histoire des œuvres de Théophile Gautier*, t. I, 1887.

UN VOYAGE EN ALGER, *La Presse*, 28 juin 1847. Article publié sous le titre exact : « Désire Léglise : Un Voyage en Alger ».

*PLAN EN RELIEF DE CONSTANTINE, *La Presse*, 29 septembre 1851. Repris dans l'ouvrage posthume de Théophile Gautier, *L'Orient*, t. II, 1877, pp. 373-382, sous le titre : « Algérie ».

*UN ÉTÉ DANS LE SAHARA, PAR EUGÈNE FROMENTIN, *L'Artiste*, 22 février et 1^{er} mars 1857. Repris sous le titre : « Le Sahara » dans *L'Orient* (1877), t. II, pp. 333-372.

BEN SALEM, DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX, *La Presse*, 3 mai 1858.

SALONS ET EXPOSITIONS. Ce titre générique regroupe quatre articles : — 1. « Salon de 1846 (deuxième article) », *La Presse*, 1^{er} août 1846 ; « Salon de 1846 (cinquième art.) » (larges extraits), *La Presse*, 4 août 1846. — 2. « Salon de 1849 », *La Presse*, 7 août 1849. — 3. « Exposition universelle de 1855. Peinture-Sculpture, M. Chasse-riau », *Le Moniteur Universel*, 25 août 1855. — 4. « Exposition de 1859. M. Eugène Fromentin », *Le Moniteur Universel*, 28 mai 1859.

ALGER, PAR ERNEST FEYDEAU, *Le Moniteur Universel*, 27 mars 1862.

COMPAGNIE AFRICAINE DES VINGT-QUATRE BENI-ZOUG-ZOUGS, *Le Moniteur Universel*, 16 novembre 1863. Art. publié sous le titre exact : « Débuts de la Compagnie africaine des vingt-quatre Beni-Zoug-Zougs ».

*LA SMALA, DANSES MORESQUES : LES AISSAOUAS, *Le Moniteur Universel*, 29 juillet 1867. Article réimprimé dans *L'Orient*, t. II, pp. 383-387, sous le titre : « Aïssaouas ».

OUAHMI OULD-BRAHAM

Glossaire

Afrites (ou *afrittes* ou encore *éfrit*), génie malin.

Aïd-el-Kébir, « fête du mouton ».

Aïssaoua (sing. *aïssaoui*), confrérie musulmane d'Afrique du Nord dont le fondateur est Ben Aïssa.

Alcarazas, carafe de terre poreuse dans laquelle l'eau se rafraîchit par évaporation.

Alfa (ou *halfa*), plante servant à la fabrication des objets de sparterie.

Almée, danseuse égyptienne.

Aspiole, gnome malfaisant.

Atatiches, « assoiffés ».

- Babouche*, pantoufle sans talon.
Balikare (ou *palicare* ou encore *pallicare*), soldat grec (guerre d'indépendance).
Barbacane, meurtrière.
Bey, gouverneur de province.
Burnous, grande cape en laine, à capuchon.
Cabires, divinités égyptiennes.
Cachucha, danse espagnole.
Cadi, juge musulman.
Caftan (ou *cafetan*), robe richement ornée.
Caïd, magistrat ayant à la fois des fonctions juridiques et administratives.
Calife (ou *khalife*), commandeur des croyants ayant le pouvoir spirituel et temporel.
Cantaro, vase espagnol.
Cawadji, cafetier.
Chachia (ou *chéchia*), calotte.
Chibouk (ou *chibouque*), pipe à long tuyau.
Coplas, chansons de style andalou.
Couscoussou, couscous.
Dey, chef du gouvernement d'Alger jusqu'en 1830.
Djinns, esprits malfaisants.
Douar, groupement de familles constituant l'unité de la vie communale.
Fantasia, divertissement équestre.
Flissah (ou *flissa*), grand couteau kabyle à lame longue et à un seul tranchant.
Fondouck (ou *fondouk*), entrepôt, hôtellerie.
Foutah, pièce d'étoffe bariolée qui se porte à l'envers en guise de tablier.
Gargoulette, vase à goulot allongé et renflement ventru.
Goule (ou *ghoul*), ogre.
Goum, formation militaire supplétive.
Guiatin-el-dyaf, tente des hôtes.
Guzla, instrument de musique (violon monocorde).
Hachichin, consommateurs de haschich.
Haïck (ou *haïk*), pièce d'étoffe pour recouvrir les vêtements féminins.
Haouch, ferme.
Jarra, vase espagnol.
K'taf, tapis.
Khalifat, dignité de calife; territoire soumis à son autorité.
Khouan, adepte affilié à une confrérie religieuse.
Khôl (ou *ghrol* ou encore *kohol*), poudre pour se noircir les sourcils et les paupières.

Kief (ou *kieff* ou encore *kiefh*), repos absolu.

M'bita, sorte de bal.

Makhzen (ou *maghzen*), territoires et populations relevant du pouvoir central.

Marabout, caste religieuse, pieuse, distincte de l'ensemble des autres croyants (laïques); sanctuaire.

Mokaddem, officiant.

Moucharabys, grillage en bois (placé en avant sur une fenêtre) d'où l'on peut voir sans être vu.

Narghileh (ou *narguilé*), pipe orientale.

Psylles, peuple de Cyrénaïque possédant l'art de charmer les serpents et guérir leurs blessures (*psylle*, jongleur hindou).

Rebeb (ou *rebab*), violon à deux cordes.

Rebec (de *rabab*), violon à trois cordes dont jouaient les ménestrels du Moyen Age.

Roumi, Chrétien, Européen.

Smalah (ou *smala*), famille ou suite nombreuse d'un chef arabe.

Sourate (ou *sura*), verset du Coran.

Spahi, cavalier appartenant à une troupe militaire.

Sultanis, pièces de monnaie.

Tarbouka (derbouka), tambourin en terre cuite.

Thalebs (ou *talebs*), lettrés.

Thébaïde, désert où l'on vit dans une solitude profonde.

Tinajara, vase espagnol.

Yataghan (ou *yatagan*), sabre de combat.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION	7
PREMIÈRE PARTIE : VOYAGE PITTORESQUE EN ALGÉRIE	
I. De Paris à Marseille.....	21
II. Traversée	31
III. Alger, <i>Intra-muros</i>	37
IV. Alger, <i>Extra-muros</i>	59
V. Les Aïssaoua	73
VI. La Danse des Djinns	91
VII. Inauguration du chemin de fer Alger-Blidah	105
Deux pièces en vers	113
1. Le Lion de l'Atlas	113
2. Le Bédouin et la Mer.....	115
DEUXIÈME PARTIE : [L'ALGÉRIE VUE DE PARIS]	
[Retour d'Afrique].....	119
Début de danseuses moresques.....	121
La Juive de Constantine	125
Un voyage en Alger	135
Plan en relief de Constantine	143
<i>Un Été dans le Sahara</i> , par Eugène Fromentin	149
<i>Ben Salem</i> , Drame en cinq actes	169

Salons et Expositions.....	171
I. Salon de 1846.....	171
II. Salon de 1849.....	175
III. Exposition universelle de 1855 : Chassériau	184
IV. Exposition de 1859.....	191
<i>Alger</i> , par Ernest Feydeau.....	199
Compagnie africaine des vingt-quatre Beni-	
Zoug-Zougs	203
<i>La Smala</i> , danses moresques : Les Aïssaouas ..	205
BRÈVE NOTICE	209
TABLE DES MATIÈRES.....	215